

Maria ZIOLKOWSKA

**Le Docteur
ESPERANTO**

(1859 - 1917)

D'après le texte espéranto de
Isaj DRATWER
(Troisième édition)

Cercle amical espérantiste de l' Agenais
FR-47470 Beauville
- 2005 -

En mémoire à M. André Ribot qui prit soin de la première édition (Editions Françaises d'Espéranto, 1959) et avec l'aimable autorisation de Mme C. Ribot, le Cercle amical espérantiste de l'Agenais a réédité cet ouvrage en format A6 en 2000. Pour la présente troisième édition nous avons préféré un format plus lisible en A5.

Pour approfondir, en librairie:

René CENTASSI/Henri MASSON,
L'homme qui a défié Babel,
L'Harmattan, Paris.

Cet ouvrage indispensable existe également en espéranto sous le titre: La Homo kiu defiiis Babelon.

Sur la langue elle-même:

Claude PIRON, *Le Défi des Langues*
L'Harmattan, Paris 1994.
Pierre JANTON, *L'Espéranto*, P.U.F.
(coll. "Que sais-je?"), Paris 1989.



Maria ZIOLKOWSKA

**Le Docteur
ESPERANTO
(1859 - 1917)**

D'après le texte espéranto de
Isaj DRATWER
(*Troisième édition*)

Cercle amical espérantiste de l' Agenais
FR-47470 Beauville
- 2005 -

PRÉFACE

*M*adame Maria Ziolkowska professe une très grande admiration pour Zamenhof, initiateur de l'Espéranto, qu'elle considère comme « le Christophe Colomb dans le domaine de l'âme de l'humanité ». Aussi, pour faire connaître la vie étonnamment riche de ce bienfaiteur de l'humanité, a-t-elle lu et étudié de nombreux ouvrages en Espéranto et en langues les plus diverses. Elle ne s'est pas contentée de ces documents de base et est allée visiter sur place les lieux où travailla et vécut Zamenhof ; de même, elle interviewa de nombreuses personnes qui le connurent, directement ou non. Notamment, le petit-fils de celui-ci, l'ingénieur Louis Zamenhof.

Aussi, cet ouvrage, plus que tous les précédents, donne-t-il une impression de vie et d'authenticité, d'autant plus que M^{me} Ziolkowska n'oublie jamais l'élément de « couleur locale ». Avec elle, on revivra les difficultés matérielles du jeune linguiste au grand cœur que fut Zamenhof ; on revivra aussi tout l'enthousiasme et toute l'admiration naïve que manifestaient les espérantistes des temps héroïques à l'égard du créateur de la langue internationale. Certains n'allèrent-ils pas jusqu'à le nommer « Maître » ou à lui attribuer parfois des épithètes encore plus fortes, au grand désagrément d'ailleurs de l'intéressé lui-même qui entendait, lui, n'être seulement que « l'initiateur de la langue internationale » ?

C'est qu'il est un trait commun à la plupart des génies et des grands hommes, que ce soit Pasteur ou Einstein, ou encore Dunant, Tolstoï ou Zamenhof : la modestie, l'effacement de soi-même au profit de l'œuvre entreprise.

D^r André ALBAULT.

Toulouse, 28 Avril 1959.

DANS LA RUE ZIELONA

Il était tard, le 15 décembre 1859, lorsqu'un fils vint égayer le foyer du jeune couple Marc Zamenhof et de son épouse Rosalie, née Sofer. Autour du lit de l'heureuse maman, des voisines bavardes s'étaient réunies pour prédire un avenir peu brillant à ce frêle nouveau-né, mais Marc, instituteur de 22 ans dans une école à classe unique, se souciait peu de ces prédictions, à la différence de sa femme, plus jeune que lui de deux ans.

Les soucis matériels firent leur apparition au moment même où l'enfant venait au monde.

Ceci se passait à Bialystok, ville de moyenne importance, située sur la frontière nord-est du Royaume de Pologne (1). Les anciennes artères, comme la rue de Varsovie, la rue Lipowa, la rue Nimieska, la rue Wasilkowska, la rue Kleindorf, la place du Marché avec son bazar et sa tour de l'horloge, avaient assez bonne apparence. Mais les nouvelles rues, hélas ! étaient étroites, tortueuses et nauséabondes. Des petites maisons et des ateliers construits en bois et sans le moindre souci de l'esthétique, se reflétaient dans de grandes flaques d'eau boueuse. La rivière Biala, dédaigneusement surnommée « la mare à laver » et qui formait, au centre de la ville, un lac assez important, dégageait d'intolérables odeurs. Quant à son maigre et lent filet d'eau, il disparaissait sous une couche d'immondices provenant de la ville et des fabriques.

(1) Remarque du traducteur : Partie de l'ancienne Pologne, sous la souveraineté russe.

La population vivait pauvrement et dans des conditions très primitives, en dépit du travail qu'offraient les nombreux ateliers d'outillage, de draperie, de textiles et de tannerie. Cette ville était affreuse et la vie s'y écoulait tristement. On a de la peine à concevoir que le tsar Alexandre I^{er}, la traversant un jour, ait pu en faire sa résidence d'été. A vrai dire, le palais, avec ses jardins, était imposant, tandis que la ville, hideuse et sale, devait suffire au peuple.

Des haines nationalistes aggravaient encore le sort peu enviable des habitants de Bialystok. Les 30.000 habitants se répartissaient entre 3.000 Polonais, 4.000 Russes et Russes blancs, 5.000 Allemands et 18.000 Israélites.

La petite maison de bois de Zamenhof, peinte en vert, s'élevait à l'angle de la rue Zielona et de la rue du Biala. Elle avait piteuse apparence avec sa cour exigüe et boueuse, séparée des autres par des barrières plus symboliques que réelles. Le seul ornement de cette courrette était un érable que des chenilles, mystérieusement véhiculées par des chiens, dépouillaient chaque année de ses feuilles.

C'est précisément dans cet humble logis que se passa l'enfance du jeune Zamenhof, auquel deux prénoms avaient été donnés : Louis-Lazare. Malgré l'incertitude des temps, provoquée par la révolution de janvier, et malgré ses conséquences, ses premières années ne furent cependant pas marquées du sceau de l'austérité.

Rien ne laissait supposer en Louis les signes d'un avenir exceptionnel, que sa mère avait été seule à déceler dès les premiers jours de sa vie. Même cette faculté de parler plusieurs langues : le polonais, l'hébreu, le russe, le blanc-russien et l'allemand, chez un enfant de cinq ans, né à Bialystok, ne permettait pas de le considérer comme un prodige. La connaissance des langues

étrangères, en fonction des besoins sociaux, semblait naturelle, quoique rare, chez des enfants vivant dans un milieu plurilingue. Mais M^{me} Rosalie était persuadée que son fils avait des dispositions linguistiques peu communes ; il faut reconnaître que Louis surpassait tous ceux qui l'entouraient par sa connaissance des langues étrangères qu'il parlait tout à fait naturellement.

Les adultes s'exprimaient uniquement dans leur langue maternelle, estimant que l'usage d'un idiome étranger attestait un manque certain de fierté nationale, en même temps qu'une capitulation devant les autres minorités qui habitaient la ville.

A Bialystok, plusieurs langues étaient en usage : les classes intellectuelles parlaient surtout le polonais. Dans les quartiers ouvriers, l'allemand dominait ; dans le commerce, c'était le yiddish. Lorsqu'ils se rendaient à la ville faire leurs achats, les paysans parlaient plutôt le blanc-russien. Quant au russe, c'était la langue officielle.

Louis ne tarda pas à perdre ses prérogatives de fils unique, car plusieurs frères et sœurs vinrent rapidement augmenter la famille. En 1860, ce fut sa première sœur, Sarah ; deux ans après, la seconde, Fania ; puis, deux ans après encore, Augusta. Enfin, en 1868, son premier frère, Félix. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que tous ces bambins aient complètement accaparé tous les instants des parents. Louis, considéré comme le « grand garçon bien sage », jouissait à ce titre d'une certaine indépendance ; aussi, il avait donné ses préférences — au grand désespoir de ses parents — à la tumultueuse place du marché. Il se plaisait bien plus là que dans l'étroite cour où l'unique distraction était la souche d'un vieil arbre, sur lequel on pouvait à la rigueur grimper, et où un vieux gardien, peu disposé à supporter les enfants, proférait ses menaces en brandissant un balai.

Sur la place du marché, tout n'était qu'agitation, couleur et bruit. Entre les tentes des forains, allaient et venaient des revendeurs, des commerçants, des acheteurs, des soldats et des fonctionnaires russes, des mendiants, des jeunes en quête d'amusements, des enfants... Les blouses grises et les vestes de fourrure des paysans se mêlaient aux vêtements pittoresques des citadines et aux uniformes militaires. Sous le soleil, brillaient les galons rouges, les ceinturons blancs, les aigles d'or et les épaulettes d'argent. Devant des paniers de légumes et de fruits, devant des seaux de poissons, derrière des éventaillers de fromages, d'œufs ou de charcuterie, trônaient des marchandes bien replètes et de minces villageoises blanc-russiennes, avec leurs châles verts et leurs jupes multicolores. Des villageois à haute stature, dans leur gilet couleur tabac, vendaient des pots à lait et des louches en bois. Des juifs, portant la longue barbe et vêtus de longues blouses noires, vantaient à haute voix la qualité des harengs, des chaussures, des vêtements, des outils, des boutons, des lacets, des poteries... Dans la foule, un vieillard, mendiant au nez violacé, s'arrêtait et se mettait à chanter d'une voix rauque la touchante mélodie de la « rozluka » (chant d'adieu), toujours la même, mais avec de multiples variantes sur l'original. Sur la place, des langues diverses se mêlaient et leurs sonorités étaient, pour Louis, pleines de charme et de couleurs. C'est d'après leurs intonations qu'il les distinguait et les identifiait sans se tromper.

C'est dans cette ambiance que Louis apprit à connaître, mieux que partout ailleurs, l'hostilité qui divisait les ressortissants des diverses minorités. Là, les hommes, pour se comprendre, usaient de procédés bien curieux. Ayant des langues différentes, ils parlaient entre eux, à la manière de l'oie et du porcelet de la fable. Lorsque le mot ou l'expression adéquate faisait défaut, on y suppléait par le geste et, au besoin, par l'insulte, souvent

mordante. Fréquemment, on échangeait des coups et des épithètes, telles que « Juif galeux », « cochon de Polonais », « gueule de Russe », « verrat souabe », « bétail de Lituanie » ; les insultes, vociférées en plusieurs langues, trahissaient la grossièreté ou la haine. En principe, les Juifs vivaient en état d'humiliation constante, entourés d'un mépris dont aucune autre race n'était avare à leur égard. En échange, ils se montraient peu enclins à entretenir de bons rapports avec les autres minorités.

Louis supportait mal ce mépris. Souvent, il éprouvait une véritable douleur physique en entendant autour de lui d'aussi basses insultes.

Bialystok, nous l'avons déjà dit, bien qu'étant une ville polonaise, était sous la dépendance de l'Empire russe et, dans la population, il y avait beaucoup d'émigrés russes. A leur contact, le père de Louis, quoique originaire de la ville polonaise de Tykocin, appréciait beaucoup la culture russe. C'est dans cet esprit qu'il éduquait ses enfants. Cela apparaît clairement dans ce passage de la lettre que Louis écrivait, le 21 février 1905, à l'espérantiste français Michaux : « *J'aimais par dessus tout cette langue russe dans laquelle j'avais été élevé, je l'avais apprise avec un immense plaisir et je rêvais d'être un jour un grand poète russe* » (2).

Louis perdit vite cette affection, car, dans la même lettre, nous trouvons ces mots : « *...mais je m'aperçus bientôt que mon amour pour cette culture et cette langue ne rencontraient que de la haine, que les maîtres de cette langue et de ce pays ne voyaient en moi qu'un étranger dénué de tout droit... Tous haïssent, détestent et oppressent mes frères* » (3).

(2) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, I, p. 111.

(3) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, I, p. 111.

Cette lettre contient encore une phrase qui caractérise bien les relations existant entre les habitants de Bialystok, ainsi que les sentiments du futur « apôtre » de la fraternité humaine : « ...toutes les autres races qui habitent la ville se détestent et se persécutent les unes les autres ».

Dès qu'il sut lire, Louis se passionna pour la lecture. La Bible exerça sur lui une sorte de fascination. Il y lut un jour ces mots qui lui parurent étonnants : « *Toute la terre n'avait qu'une langue avec les mêmes mots. En quittant l'Orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Chinear et ils s'y établirent. Ils se dirent entre eux : « Allons, faisons des briques et cuisons-les au four », et les briques devinrent des pierres et le bitume devint du mortier. Et ils dirent : « Allons, bâtissons une ville » et une tour, dont le sommet atteindra le ciel, pour célébrer notre gloire avant de nous disperser sur toute la surface de la terre. » Mais l'Éternel descendit voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes, et l'Éternel dit : « Voici qu'ils forment un seul peuple, avec une même langue pour tous, et voici ce qu'ils ont entrepris, sans être gênés en rien, de ce qu'ils ont décidé de faire. Descendons et brouillons leur langage, pour qu'ils ne se comprennent plus entre eux », et l'Éternel les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on lui donna le nom de Babel, car c'est là que l'Éternel a brouillé la langue de toute la terre... »*

Ce Dieu bon, dont, jusque-là, rien n'avait terni la magnanimité dans l'esprit de l'enfant, lui apparut soudain trop sévère pour être aimé. Cette lecture avait produit la plus profonde impression sur Louis.

Dans la même lettre à Michaux, Zamenhof nous apprend qu'à l'âge de dix ans, il écrivit une tragédie en cinq actes dont le thème était la tour de Babel.

L'action se déroulait, non pas à Chinear, mais sur la place du marché de Bialystok, et les bâtisseurs étaient les habitants de la ville, avec leurs langues diverses. Une naïve adaptation, des métaphores et des symboles encore plus naïfs, pleins d'une puérile sensibilité, traduisaient l'exaltation de l'enfant. C'est vers ce moment-là que, dans l'esprit de ce jeune garçon, se fit jour l'idée qui allait ranger plus tard le « Docteur Esperanto » parmi les grands de ce monde.

Vingt-six années après, Zamenhof écrira à Nicolas Africanovitch Borovko, président du premier Groupe Espérantiste Russe : « *L'idée à la réalisation de laquelle j'ai consacré toute ma vie se fit jour en moi... dans les premières années de mon enfance...* » (4).

La mère de Louis fut enthousiasmée par cette tragédie. Elle rêvait pour son fils du destin d'Achille ; et son père lui-même, en signe d'approbation, hochait la tête. Louis, encouragé par ses parents, se mit à écrire des vers en russe et en polonais, mais, très vite, cette inclination céda la place à une passion qui ne devait plus le quitter et qui revêtait la forme d'un effort constant pour conjurer cette « malédiction divine » des pauvres gens de Babel, c'est-à-dire de toute l'humanité. La passion était vaste, certes, mais les possibilités nulles. Plus tard, Louis évoquera ainsi cette période de sa vie :

« *Cette ville où je suis né et où j'ai vécu mes premières années a orienté le but de tous mes efforts. A Bielostok (5), la population se composait de... Russes, Polonais, Allemands et Juifs. Chacun de ces éléments... nourrissait de la haine pour les autres. Dans une ville comme celle-ci, et plus qu'ailleurs, seule une nature sensible était capable d'apprécier les inconvénients résul-*

(4) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, I, p. 343.

(5) *Rem. du trad.* : Zamenhof emploie ici le nom russe de sa ville natale.

tant de la diversité des langues et comprenait, à chaque pas, que cette diversité est la seule — ou, au moins, la principale — cause qui désunissait la famille humaine et la transformait en éléments hostiles. L'éducation a fait de moi un idéaliste, on m'a enseigné que tous les hommes sont frères et cependant, dans la rue ou sur les places, tout me prouve que, nulle part, il n'y a des hommes ; il existe seulement des Russes, des Polonais, des Allemands, des Juifs, etc. Ceci a toujours cruellement tourmenté mon âme d'enfant, bien que beaucoup sourient à la seule pensée de cette « angoisse humaine » chez un enfant. Et comme il me semblait alors que les grandes personnes jouissaient d'une force invincible, je me répétais que, lorsque je serais grand, je ferais tout pour conjurer ce mal. » (6).

Sous l'influence de cette punition imposée par le Dieu de Babel, Louis commença à « mêler les langues », à changer et à inverser des expressions. Il n'était pas le premier à faire cela ; beaucoup d'enfants ont agi de même, quoique les mobiles fussent tout autres ! Il apprit à fond une étrange langue et, en très peu de temps, arriva à l'employer très couramment. Entre les syllabes des mots, il ajoutait une syllabe quelconque, par exemple « la » ou « de » ou une autre au hasard, et la langue était prête. « Donnez-moi un cahier » produisait alors un curieux effet : « la-don la-nez la-moi la-un la-ca la-hier ». Notre jeune polyglotte ne fit tout cela que pour surpasser ses concurrents et se montrer plus habile qu'eux dans cet exercice. Louis atteignit une véritable perfection. Il imagina aussi une autre espèce de renversement des mots. Par exemple, le mot « pantoufle » devenait « panfletou » ou « toupanfle ». Avec ces formes barbares, il composait facilement des phrases qu'il parvenait à utiliser même dans ses poésies.

(6) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, I, p. 343-344.

Chez tous les enfants, cette manie disparaît après un certain temps. Chez tous — excepté chez Louis Zamenhof. Après avoir ainsi renversé les mots pendant un an, il commença à créer une nouvelle langue, et il apportait tant d'énergie et d'application dans ces travaux que, s'il avait fait les mêmes efforts pour ses études scolaires, il aurait certainement pu sauter, chaque année, plusieurs classes. Quand il était seul, il marmonnait le plus étrange des jargons, prenant des notes dans de gros cahiers ; il ennuyait ses camarades et les adultes qui pouvaient le comprendre. Ses sœurs devinrent les premiers martyres de sa manie. L'aînée, Sarah, qu'il aimait particulièrement, l'accompagnait dans cet incessant bavardage, mais les plus jeunes, Fania et Augusta, se soumettaient de fort mauvaise grâce à ses exigences et ne tardaient pas à s'ennuyer à ce jeu vraiment extraordinaire. Félix — encore bébé — ne pouvait lui être d'aucune utilité.

Son père réagissait devant cette manie qui, chez Louis, devenait une occupation habituelle qu'il prenait fort au sérieux et qu'il poursuivait avec persévérance. Lorsqu'il entra au lycée, ses travaux scolaires, plus importants, et ses devoirs à la maison, n'y mirent pas fin pour autant. Son père, convaincu du tort que cette passion faisait aux études de Louis, la combattit avec énergie, mais, lorsque l'enfant tomba malade et dut interrompre ses études pendant un an, le père relâcha tout à fait sa sévérité.

Avec le temps, la passion de Louis s'était transformée ; son but était maintenant de créer une langue internationale. Pour cela, il reçut les encouragements de plusieurs amis de sa famille : M. Auguste Orzechowski, honnête vieillard, selon le tableau qu'on en faisait, et son opposé,

M. Pinagel (7), commerçant et industriel, propriétaire d'une fabrique de drap, considéré comme le financier de Bialystok. Ces deux honorables citoyens de Bialystok se passionnèrent à l'idée d'une langue internationale qui était à la mode au XIX^e siècle et, bien entendu, chacun à sa manière. Pinagel en commerçant et Orzechowski presque en homme de sciences. Il était au courant de tous les essais qui avaient été faits ; il savait que, d'après la légende, au VII^e siècle avant J.-C., le prophète Sophonie avait prédit, conformément aux rêves des hommes de son époque, l'apparition d'une langue universelle qui mettrait fin aux conséquences de la malédiction divine prononcée contre les bâtisseurs de la fameuse tour de Babel. Il avait entendu parler du médecin grec Galien, de Pergame, qui, au II^e siècle après J.-C., avait imaginé une sorte de pasigraphie. Il avait lu, enfin, que l'abbesse Hildegarde, au XII^e siècle, avait mis au point une langue secrète pour l'humanité.

Le XVI^e siècle vit paraître une nouvelle tentative appelée « balai-balan » et dont l'auteur était le cheik arabe Muheddin. Au XVII^e siècle, le grand savant allemand Gottfried Leibnitz avait inventé une pasigraphie dans laquelle il annonçait « l'art de se comprendre au moyen de signes écrits universels ».

Orzechowski connaissait sur le bout du doigt le nom des linguistes qui, au XVIII^e siècle, essayèrent de créer, soit une langue, soit une écriture commune à toute l'humanité : Berger, Delermel, Maimieux, Sicard et bien d'autres encore.

— Le système de Näther — disait Orzechowski, après mûre réflexion et en brandissant deux doigts en

(7) *Rem. du trad.* : Personnages imaginaires introduits par l'Auteur pour évoquer le milieu social caractéristique du siècle passé et pour amener le lecteur à considérer le problème de la langue internationale.

signe d'autorité — n'est qu'un embryon, une « panlingva » à l'état de nourrisson.

— Pourquoi ne pensez-vous qu'à ces langues universelles, bougonnait Marc Zamenhof. Si vous êtes vraiment un spécialiste, Monsieur, vous savez certainement qu'avant Näther, il y eut bien d'autres chercheurs. Il ne publia son espèce de sténographie qu'en 1805.

— Je sais... Je sais qu'il existe encore plusieurs centaines de projets, mais je ne m'attarde pas aux tâtonnements du passé, car les nouvelles tentatives sont beaucoup plus intéressantes ; prenez, par exemple, la « gablenzographie » ou le « solrésol » (8) de Sudre, qui ne demande qu'une bonne ouïe et la connaissance des notes de la musique...

— Bagatelle que tout cela ! Une bonne ouïe, de la voix et la connaissance des notes de musique ! Et comment envisageriez-vous d'introduire un tel idiome à côté des langues presque universelles de grandes puissances comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie ?

— Mais, vous ne m'avez pas donné le temps d'achever ; prenons l'exemple d'un nommé Paic...

La discussion en était là, lorsque Pinagel fit irruption, tel un ouragan et, dès la porte, il s'exclama :

— Messieurs, maintenant je vais gagner de l'argent ! La langue universelle existe ! Je l'ai lu ! Imaginez-vous

(8) La Gablenzographie et la Gablenzolingue ont été créées dans la première moitié du XIX^e siècle par le Baron Louis von Gablenz, Maréchal de Camp autrichien. L'alphabet pouvait exprimer les sons de 33 langues. L'initiateur écrivit une grammaire et des mots de base, en principe monosyllabiques.

Le Solrésol a été imaginé par Sudre, professeur à l'Ecole de Sorèze ; c'est un système d'écriture universelle, semblable aux notes de musique, disposées sur une portée de cinq lignes. Des signes séparés expriment les parties grammaticales.

qu'un certain Paic, de Zemlin, a trouvé le moyen de se faire comprendre au moyen de chiffres ? Je ne sais pas exactement ce dont il s'agit, mais j'ai l'impression que c'est là une trouvaille de génie.

— Mais d'où viendra tout l'argent que vous nous annoncez ? questionna ironiquement Marc Zamenhof.

— D'où ? D'ici — Pinagel se frappa le front, — si Paic a inventé des chiffres, je peux combiner d'autres signes, des petits cercles, des carrés... Et c'est de là que viendra la fortune, Monsieur Zamenhof. L'Académie Danoise des Sciences paiera...

— M. Marc éclata de rire, mais Orzechowski reprit avec sa coutumière bonhomie :

— Je comprends ce que veut dire ce cher Monsieur. Mais il me semble que cela est une bien vieille histoire. Les Danois ont, en effet, promis une grosse récompense à celui qui inventerait une pasigraphie pratique, mais cela date de 1811, d'une époque par conséquent où ce monsieur n'était pas encore venu au monde. En outre, je n'ai jamais entendu dire que quiconque ait reçu le prix. Essayez donc. Tous mes vœux vous accompagnent.

Louis était consterné par cette conversation de grandes personnes qui évoquaient des points de vue si divers sur un seul et même problème.

A partir de ce jour, il s'enfonça dans la méditation. Il pensait à tous ceux qui s'étaient penchés sur la question des langues artificielles et les admirait beaucoup plus que les prophètes de la Bible. Parfois, il lui arriva de se croire dans le mauvais chemin. « *Quand je serai grand, je trouverai une langue commune et j'inviterai tous les peuples à s'en servir.* » (9). Mais toutes ces rêveries, comme il l'écrira lui-même plus tard, ne le menaient à rien de précis. Sur l'idée même de langue universelle,

(9) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, I, p. 344.

il dira : « *J'allais à elle confusément* » (10). Dans ses réflexions orientées vers l'avenir, il ne pouvait s'imaginer dans un rôle différent de celui de créateur de la langue internationale. S'il entrevoyait le succès, c'était bien dans ce domaine-là, bien que, depuis sa plus tendre enfance, son père lui eût suggéré de choisir la carrière médicale. En 1870, un malheur s'abattit sur la famille Zamenhof. Sarah, délicate et malade, mourait. Louis en fut très profondément peiné et, malgré la naissance, l'année suivante, d'un garçon prénommé Henri, Louis ne put jamais oublier sa sœur qu'il aimait tant et dont il avait fait sa confidente et son amie. Bien des fois, lorsqu'il se mettait au travail pour la « langue de l'humanité », elle lui apparaissait à l'esprit, semblable à sa mère par les traits du visage et par le caractère. Et, comme pour honorer la mémoire de celle qui avait été son élève et son adepte, il travaillait avec encore plus d'ardeur.

C'est vers cette époque que son père commença à envisager d'aller habiter Varsovie ; aussi, il admonestait fréquemment son fils :

— Il faut que tu travailles sérieusement, abandonne donc toutes ces sottises et ces amusements. Au lycée de Varsovie, le niveau est plus élevé et on exige davantage des élèves... Tu consacres beaucoup trop de temps à ces balivernes. Occupe-toi donc de la farine dont tu feras ton pain. L'homme a trop peu de temps à vivre pour se permettre de tels amusements.

Entre le père et le fils, l'incompréhension régnait...

(10) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, I, p. 344.

UN NOUVEAU LATIN

LORSQUE la petite maison de bois verte de Zamenhof fut remplie d'enfants, les maigres ressources de M. Marc ne suffirent plus pour subvenir aux besoins familiaux. Il accepta donc le poste de professeur de langues étrangères et de géographie à l'École Professionnelle, mais cette solution ne résolvait que partiellement le problème.

Dans le courant de l'été 1873, la famille Zamenhof partit pour Varsovie. Cette ville, avec ses 300.000 âmes environ, composée surtout d'un prolétariat toujours en augmentation, artisans, employés, industriels, commerçants, banquiers, exerçait un attrait puissant à l'immigration des gens qui cherchaient à améliorer leur sort. Même ceux qui, ailleurs, seraient morts de faim, arrivaient à vivre à Varsovie comme par enchantement.

Marc Zamenhof reçut à l'Institut Vétérinaire et au Lycée Technique un poste d'enseignement pour les mêmes disciplines qu'à Bialystok. Il fit venir sa famille dans l'appartement qu'il avait loué au 28 de la rue Nowolipie. Dans une partie de l'appartement, et pour augmenter ses revenus, il aménagea une pension pour des élèves de province, ce qui était chose courante parmi les enseignants. Il faut ajouter qu'il était l'un des trois Israélites qui, à Varsovie, avaient le droit d'occuper un poste de professeur. Les émoluments de son poste et les recettes de la pension, bien que suffisants, ne satisfaisaient pas les aspirations de cet ancien habitant de Bialystok que tentait l'espoir d'une certaine aisance. Aussi, lorsqu'il trouva l'occasion d'occuper la

place de censeur de presse, il ne se fit aucun scrupule à l'accepter.

Louis avait quitté Bialystok le cœur gros. Au moment du départ, tout avait pris pour lui la valeur d'un souvenir. Les cours étroites et longues entre les taudis, qui reliaient les rues entre elles, le lac au centre de la ville, bordé de saules penchés, la « mare à laver » fétide, la tour de l'horloge sur la place du marché, les « constructions imposantes » de la vieille rue Kleindorf... Avec sa mère et ses sœurs, il pleurait parfois et à tout moment le père répétait :

— Oh ! mais pourquoi pleurnichez-vous donc, les uns et les autres ? Vous avez quitté Bialystok pour une situation supérieure et vous regrettez la misère.

Avant le départ, arriva en trotinant le sympathique Orzechowski. Il leur fit ses adieux, comme il l'eût fait à sa propre famille. Pressant contre lui Louis qui fondait en larmes, il lui dit :

— Mon enfant, j'ai encore tant de choses à te dire au sujet de notre grande et chère idée.

M. Marc, bien que conquis par la bonté d'Orzechowski, ne manqua pas l'occasion, en se penchant vers lui, de lui dire :

— Monsieur, ne tournez pas la tête à ce garçon avec toutes ces rêveries de Bialystok.

*
**

Varsovie conquit rapidement Louis et lui fit oublier Bialystok. Dans la capitale, il s'accoutuma vite au rythme bruyant de son existence, ainsi qu'à son nouveau logis qui lui semblait un palais. A l'occasion d'une promenade en ville, Fania et Augusta étaient heureuses de l'accompagner, et même le petit Félix, qui n'avait alors que cinq ans.

Mais, ce qui l'attirait le plus, c'était le lycée, situé à proximité, rue Nowolipki. Il se préparait très sérieusement aux examens ; quelquefois, il allait à Nowolipki dans la journée, regardait à travers les fenêtres de son futur Etablissement et essayait de deviner derrière laquelle se trouvait la classe dans laquelle il se disposait à entrer. De sévères surveillants gardaient l'entrée ou maintenaient l'ordre et considéraient d'un fort mauvais œil ce petit curieux qu'ils chassaient parfois lorsqu'il tentait de pénétrer les mystères du sanctuaire scolaire.

A cette époque, il n'était pas facile d'entrer au lycée, d'autant plus que le système de deux ou plusieurs classes parallèles et de même niveau n'avait pas encore été institué et que le nombre des candidats augmentait d'année en année. Parmi ces derniers, à peine un sur trois pouvait escompter un succès. Ce n'est pas seulement le manque de place qui s'opposait à l'admission d'un enfant au lycée ; la corruption qui fleurissait alors dans tout l'Empire Russe constituait un obstacle majeur. Le principe « arrosez et vous entrerez » fermait à plus d'un l'accès vers la Science.

Marc Zamenhof pensait à tout cela avec inquiétude. La famille, à l'abri du besoin, ne pouvait se permettre d'offrir aucun « pot-de-vin ». Il fut donc décidé que Louis, sans « acheter » quiconque, passerait son examen d'entrée. Son père l'aida le mieux qu'il put pour ses études, lui fit étudier le latin et le grec et l'enfant montra pour ces langues le plus vif intérêt. Il préparait son fils aux examens avec tout le sérieux requis.

Le « bourrage de crâne » dura cinq mois. Aussi, Louis possédait-il une bonne connaissance des langues anciennes et modernes. En 1873, semble-t-il, il connaissait déjà six langues : le polonais, le russe, l'allemand, le français, le latin et le grec. Les trois premières à la

perfection, le français moins bien. Il connaissait le latin et le grec aussi bien que le permettait le niveau d'un enfant de 14 ans, doué d'un véritable don pour l'étude des langues.

— Pourquoi papa n'écrirait-il pas une grammaire yiddisch ? demanda-t-il un jour.

— Quel terrible enfant, répondit son père, furieux. La tête toujours pleine de sottises !

Malgré la réaction, Louis décida de s'intéresser à la grammaire de cette langue. Mais, pour l'instant, il ne pouvait en être question. Le jour des examens, impatientement attendu, arriva enfin. On peut aisément imaginer l'émotion des candidats.

Louis passa ses examens et fut admis au lycée. Rapidement, il se fondit dans le groupe des élèves.

*
**

Le rêve de Louis au sujet des langues artificielles n'avait bénéficié, jusqu'ici, de l'appui d'aucune autorité qui pût le pousser à s'occuper de ce que chacun désignait du nom de fantaisie. M. Orzechowski disparu, cette autorité aurait pu être son père, qui était linguiste. Mais, précisément, le père était fort irrité de la manie de son fils et la combattait comme une entrave à ses études. Louis se taisait, n'osant plus tenir tête à son despote de père qui luttait pour nourrir sa famille. Mais il était bien résolu à ne pas abandonner la partie.

Depuis un an qu'il habitait Varsovie, il commençait à faire des phrases avec des mots empruntés à plusieurs langues et les employait à la manière d'un code chiffré. Louis proposa ce code à ses camarades qui l'adoptèrent avec enthousiasme. Grâce à ce stratagème, la vie « privée » de la classe connut un regain de vigueur et l'on put organiser diverses farces. Tout le monde s'en

donnait à cœur joie. Cependant, si ce jeu nommé « nouveau latin » constituait pour les élèves une passion passagère, pour son créateur, c'était le début et l'embryon du pénible labeur qui allait durer de longues années, pour créer la langue internationale.

Au bout d'un certain temps, la demeure des Zamenhof devint une maison ouverte à tous les hommes avides de pensée. Dans cette ambiance, on s'intéressait aux sciences et à toutes sortes de disciplines. Les adultes formaient un cercle, les camarades de Louis un autre. De temps en temps, tous se réunissaient pour une discussion générale. Les sujets ne manquaient pas, d'autant plus que M. Marc venait d'éditer un traité de géographie en langue russe, dont il était très fier et qu'il aimait faire apprécier de son entourage.

Louis, qui avait abandonné le « nouveau latin » pour se consacrer à un plus moderne, aurait fait part bien volontiers de ses travaux pendant ces réunions, mais il redoutait son père.

Jusqu'à ces derniers temps, il avait cru qu'en prenant de l'âge, il pourrait mettre fin, sans difficultés, à la barrière des langues. Il pensait, en effet, que l'adulte qu'il serait bientôt pourrait voyager à travers le monde et, par des discours enflammés, inciter les hommes à faire revivre une des langues anciennes. Pourtant, il ne mit pas longtemps à s'apercevoir — comme il l'écrivit lui-même — « que cela est impossible » et alors, de nouveau, l'idée d'une langue construite revint au premier rang de ses préoccupations. Cependant, peu à peu, il se mit à douter de la facilité d'une telle réalisation.

En 5^e, il aborda l'étude de l'anglais, et cette langue eut beaucoup d'influence sur ses conceptions de langue artificielle.

Ses camarades, comme la plus grande partie de la jeunesse d'alors, aimaient à discuter des améliorations à

apporter dans le monde ; ces discussions se pratiquaient à bâtons rompus. Les antagonistes mettaient les arguments en pièces, brouillaient les idées et l'élément moteur de ces colloques devint, pour ces jeunes, un ensemble de bulletins où l'on répétait ce slogan, incompréhensible pour la plupart d'entre eux : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ». Les uns prétendaient, sans rien savoir, qu'il s'agissait là d'un virus ; pour d'autres, c'était au contraire l'aurore d'une vie nouvelle, et d'autres enfin n'en saisissaient pas la portée.

Alexandre Waldenberg était très sanguin, et il lui arrivait souvent d'en venir aux mains avec ses camarades, quel que fût le sujet discuté. Ils ne se comprenaient pas. Mais, un jour, poussé par le mutisme de Louis, qui n'était pas loquace, il s'écria :

— Mais dis donc quelque chose, espèce de muet ! Au moins dans ton « nouveau latin ».

— Son Excellence M. le Baron Louis de Nowolipie médite ! continua le boute-en-train Jentys.

Alors, Louis, un peu embarrassé, se hasarda à dire :

— Si un prolétaire français, par exemple, rencontrait un prolétaire... disons... polonais, ils ne se comprendraient pas.

— Donc, apprends-leur ton latin de cuisine !

Les railleries mirent fin à l'entretien et chacun se retira, sauf Waldenberg qui lui dit :

— Tout cela, c'est bon pour rire. Montre-moi ta nouvelle langue.

Volontiers, Louis tira d'un tiroir une liasse de papiers écrits. Waldenberg, avec une attention peu habituelle chez lui, se mit à les parcourir, vivement intéressé. Les deux garçons passèrent ainsi de nombreuses heures à bavarder sur la nouvelle langue, qui n'avait pas fait son apparition parmi les bâtisseurs de

la tour de Babel, mais dans le petit cerveau de cet étrange jeune homme. Et elle était tellement facile que, quelques heures après, Waldenberg la comprenait déjà et pouvait faire des phrases entières.

— Que le diable t'emporte ! Mais tout cela est très bien agencé, et avec quel art ! s'exclama-t-il. On dirait de l'italien. Comment en es-tu arrivé là ?

— J'étais tout jeune lorsque j'ai commencé à m'occuper de cette question (1), répéta Louis. J'ai fait souvent des essais, imaginé des déclinaisons, des conjugaisons, etc. Mais une langue humaine, avec ses innombrables formes grammaticales, ses centaines de milliers de mots, dans d'énormes dictionnaires, m'a effrayé et me semble une machine colossale. Plus d'une fois, je me suis dit : « *Au diable les rêveries ! Ce travail est au-dessus du pouvoir d'un homme* », et cependant, je reviens toujours à mon idée.

— Dans quel but ? Pourquoi te tourmentes-tu ainsi ?

— Seule, une langue universelle est capable de réaliser l'unité du monde, et il vaut la peine d'œuvrer pour un tel but. Laisse-moi sortir du lycée et de l'université, j'y consacrerai ma vie et je réussirai !

Waldenberg considérait avec admiration son frère camarade qui discutait avec tant de sérieux et de persuasion sur d'aussi graves sujets.

— Des hommes souffrent, le monde entier est dans l'angoisse — poursuivit Zamenhof. Le diable m'emporte parfois, car je n'ai que 15 ans. Je voudrais avoir déjà la barbe de ceux qui se moquent de moi et qui regardent mes efforts avec indulgence !

(1) *Rem. du trad.* : Presque toutes les paroles de Zamenhof, même sans guillemets, sont extraites de ses œuvres.

— La simplicité de la grammaire anglaise m'est apparue surtout grâce à la brusque transition des grammaires latine et grecque. J'ai remarqué que la richesse des formes grammaticales n'est qu'un fait de nature historique, mais nullement indispensable à la langue. J'ai donc commencé à rejeter les formes inutiles. Entre mes mains, la grammaire a commencé à fondre et je suis arrivé à obtenir la plus petite grammaire qui, sans inconvénient pour la langue, tient en quelques pages. Mais les dictionnaires géants n'ont pas encore livré leurs secrets.

Waldenberg l'écoutait, comme ensorcelé.

Louis acheva : « *Je ne me souviens pas à quel moment, mais il y a longtemps que j'ai acquis la conviction qu'une langue internationale ne peut être qu'une langue neutre, et non celle d'une nation.* »

Waldenberg, à partir de ce jour, se fit le propagateur de l'idée de son ami, et Jentys se joignit à eux. Bientôt, grâce à eux, Louis rassembla quelques camarades intéressés par la langue internationale nouvelle et déjà beaucoup plus parfaite qui avait reçu le nom de « *lingwe uniwersala* ». Cette langue ne satisfaisait pourtant pas son créateur, car elle était encore trop difficile. L'agrément de ses camarades n'avait pas privé Louis de son esprit critique et, plus que jamais, il était bien décidé à ne pas se reposer sur ses lauriers. Il cherchait, cherchait encore... Les jeunes enthousiastes de la « *lingwe uniwersala* » répétaient cent fois par jour la devise de leur maître : « *que les murailles s'écroulent entre les peuples* », car elle était devenue leur signe de reconnaissance. Pendant des heures, ils discutaient dans cette langue, avec une puérile obstination, bien qu'elle fût encore difforme, erronée et peu précise. Mais, en présence de M. Marc, chacun se taisait, car celui-ci ne reconnaissait nullement les élucubrations de son fils aîné.

Longtemps, Louis évita d'aborder ce sujet avec son père. Mais il lut un jour dans Descartes qu' « *une langue construite est possible et qu'il existe une science définissant ses principes. Grâce à cette langue, un paysan pourra juger de toute chose mieux que ne le font actuellement les philosophes* » (2). Alors, le sang lui monta au visage. Il entra dans la pièce où son père travaillait et lui dit, d'une voix chevrotante :

— Papa, est-ce que Descartes est aussi un idiot ? Lis cela.

— Tu me tends des pièges — dit-il avec colère, — Descartes n'était pas un blanc-bec de 15 ans, et quel rapport y a-t-il entre cela et ta médiocrité en mathématiques ?

Cette opinion du grand philosophe avait beaucoup impressionné Louis. Une joie, mêlée d'enthousiasme, le poussa à poursuivre ses travaux. Il s'enfermait dans une pièce pendant de longues heures et prononçait de longues files de mots nouveaux, prenant des notes, essayant les consonances, relisant, modifiant, raturant...

M^{me} Rosalie, pendant une année, avait observé son fils, non sans inquiétude. Elle craignait qu'il perdît l'esprit dans ses recherches. Elle se décida enfin à lui parler.

Un jour que l'un et l'autre étaient seuls à la maison, elle l'interpella.

— Pendant des heures entières, tu t'amuses au lieu de travailler. Tu perds ton temps et cela irrite ton père. Tu sais pourtant qu'il est intransigeant quand il s'agit de faire son devoir.

— Mais je ne m'amuse pas du tout. Je crée une nouvelle langue, une langue qui n'existe pas encore.

(2) René DESCARTES, *Œuvres Complètes*, Paris 1897. Edition Cerf, v. I.

Si je réussis, toute l'humanité pourra s'en servir, ainsi que l'ont prédit Descartes et bien d'autres.

— Pauvre enfant, que dis-tu là ? Cet Orzechowski t'a tourné la tête, qui, toute sa vie, n'a jamais poursuivi que des chimères. Dieu veuille que tu ne marches pas sur ses traces ! Un seul homme ne peut pas créer une langue en quelques années ; ce sont les peuples qui les créent, au cours des siècles. La rêverie n'est acceptable que jusqu'au moment où elle nuit au devoir. Alors, elle devient un abominable malheur.

Avec beaucoup de sérieux et de maturité d'esprit, le jeune homme répliqua :

— Je ne rêve pas. J'agis — il exhiba toute une liasse de papiers. Et voici le résultat de mon travail... Je ne céderai pas.

— Ton père ne le supportera pas.

— Soit, dit-il sèchement, puis il eut honte, rougit et reprit : « *Maman dit toujours qu'à tel individu, parmi les humains, Dieu a confié une tâche définie. Peut-être... peut-être que c'est moi qu'Il a choisi pour créer cette langue* ».

Sa mère se leva de son fauteuil pour le réprimander.

— Tu n'es qu'un orgueilleux. Songe plutôt que, récemment, M. Hertz s'est plaint de ta faiblesse en mathématiques. Et, en général, je suis d'accord avec ton père — elle voulait se montrer sévère, mais ne réussit pas à maintenir son attitude jusqu'au bout — et je désire... avoir un fils raisonnable...

Louis l'étreignit, l'embrassa et lui dit avec douceur et en souriant :

— Je ne suis pas si sot que cela, puisque je veux suivre les conseils de Descartes ou de Fourier. Il prit un papier sur la table et lut : « *Toutes les langues redonneront leurs meilleures racines à la langue de*

l'unité, qui ne sera pas une conception primitive de la langue française, mais quelque chose de beau et de riche, digne en tout point de la société humaine, car elle réunira en elle le génie de tous les peuples ! » (3). Est-ce par hasard que des hommes aussi remarquables ont rêvé, eux aussi, d'une langue universelle ?

M^{me} Rosalie ne trouva rien à répondre. Elle continuait à regarder son fils comme une créature « marquée d'une étincelle divine ». Dans son esprit, elle le voyait déjà un grand homme et lui attribuait les plus extraordinaires qualités linguistiques. Mais, en outre, elle songeait aussi à la réalisation de ces possibilités. Professeur, écrivain, voilà des situations qu'elle aurait aimées pour son fils. Mais... créateur d'une langue internationale ? Ce n'est pas cela qu'elle avait espéré. En outre, pensait-elle, peut-être que, dans cette tête peu commune, germera quelque chose que moi, femme simple, je ne comprends pas. Confuse, elle quitta la pièce, puis, s'arrêtant sur le seuil, murmura :

— Ne parle à personne de tes intentions, car on se moquerait de toi.

Le jeune enthousiaste rassemblait autour de lui un nombre toujours croissant d'adeptes et d'adorateurs. Il y avait de l'agitation dans l'appartement de la rue Nowolipie. De grands jeunes gens imberbes, qui venaient là pour fumer en secret une cigarette ou pour des discussions dont dépendait la vie du monde, criaient plus fort les uns que les autres. Louis leur expliquait avec passion les mystères, si simples, de sa « *lingwe uniwersala* » ; il leur enseignait de nouvelles expressions aux consonances agréables, des formes grammaticales nouvelles, citait des phrases entières et des passages de ses propres œuvres.

(3) C. FOURIER, *Théorie de l'unité universelle*, Paris 1841-1843. 4 vol. in-8°.

Mis à part les enthousiastes, qui étaient la majorité, il se trouvait aussi quelques sceptiques parmi ses camarades. Pourquoi se torturer les méninges pour des nouveautés, alors qu'il existe déjà des langues internationales, comme le latin ou le grec, employées par des millions d'hommes ?...

Zamenhof souriait avec compassion.

— Eh bien, mais on aurait plus vite fait d'avalier le diable que d'apprendre le latin. Lequel d'entre vous pourrait soutenir que la complication de ces langues n'est pas épouvantable ?

— Donc, si ce n'est une langue morte, du moins, l'une des modernes et parmi les plus répandues : le français, l'anglais, l'allemand...

— L'usage généralisé de l'une d'entre elles conduirait à l'hégémonie culturelle et politique du peuple correspondant, répondit Louis. Et, en plus, elles sont terriblement difficiles. Ici, il s'agit d'une langue très, très facile à apprendre. Ma langue — poursuivait-il avec fierté — se compose d'expressions tirées du plus grand nombre des langues européennes. Elle sera donc facile. Par exemple, le polonais « ojciec », qui est en latin « pater », en allemand « Vater », en français « père », sera chez moi quelque chose comme « pater », avec une terminaison supplémentaire. De même le polonais « cukier », « Zucker », « sugar », « sucre », en tchèque « cukr », en russe « saxar » ou « brat » en polonais, en bulgare et en russe, en tchèque « bratr », en latin « frater », en français « frère », en anglais « brother », en allemand « Bruder », en italien « frate », dans ma langue reçoivent des formes semblables à « sukero » et « frato ». On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Quant aux finales, je n'ai rien encore décidé. Les premiers vocables dont j'ai fait dériver le vocabulaire

ont été assimilés par de nombreuses langues : docteur, académie, professeur, maître, officier, etc.

Ces explications rencontraient l'enthousiasme, le scepticisme, parfois l'envie.

Pendant longtemps, la « *lingwe uniwersala* » occupa les esprits des grands élèves de 2^e du Lycée d'Etat. Cependant, les grandes personnes, considérant la vie d'une manière beaucoup plus prosaïque et réaliste — au dire de Zamenhof, avec un fort degré de myopie, — prenaient le créateur de cette langue pour un maniaque. Les plus terribles d'entre eux étaient des gens jouissant d'une position sociale bien assise, tel le Docteur Lévitoux, par exemple, lauréat de l'Université de Paris, homme aux larges vues, excellent praticien dans le domaine médical, auteur de plusieurs traités de médecine. Il semblait qu'il dût s'intéresser à toute pensée noble et élevée. Il soignait M. Marc pour une maladie nerveuse. Louis admirait le docteur pour sa réputation, sa célébrité, son élégance, sa science.

Sa mère, voulant un jour vanter les qualités de son aîné, montra au docteur les brouillons de la langue universelle. Lévitoux, après en avoir parcouru quelques pages, caressa la tête de l'enfant qui se sentait transporté au septième ciel. Mais la réflexion du praticien le ramena vite sur terre.

— Excellent amusement que cela ! s'exclama Lévitoux.

— C'est cela que vous appelez un amusement, docteur ? osa demander Louis, en rougissant. C'est le but de ma vie et, en outre, le fruit du travail difficile de plusieurs années. Quand je serai grand et sorti de l'Université, je consacrerai mes forces et mon savoir à perfectionner la langue.

— Et dans quel but ? demanda Lévitoux.

— Dans quel but ? Mais ce n'est pas moi qui y ai pensé le premier : Descartes, Voltaire, Fourier... Une langue commune rapprocherait les peuples.

— C'est un très joli passe-temps, répétait obstinément le docteur.

La mère de Louis, attristée par ces réflexions, se tourna vers son fils, avec un sourire de circonstance :

— Tu vois ! Tout le monde prend cela pour un amusement, même M. le Docteur.

— A votre âge, jeune homme, dit le Docteur Lévitoux, toutes sortes de rêves utopiques emplissent la tête de l'individu. L'idée d'une langue commune pour l'humanité témoigne de la bonté de votre cœur et de votre intelligence, mais je doute qu'elle soit utile, car, si Dieu a donné aux hommes des langues nombreuses, c'est qu'évidemment il doit en être ainsi... Supposons même que ce soit utile... Vous n'êtes tout de même pas orgueilleux au point de croire que vous allez réussir à créer en quelques années ce qui a demandé plusieurs siècles aux différents peuples. Il est vraisemblable qu'il a existé des langues construites, mais de telles créations sont aux langues nationales ce qu'une poupée de Nuremberg est à un homme : elle ne peut se développer et c'est un corps sans âme.

Tous ces propos étaient très désagréables à Louis qui voyait fondre ses illusions. Peu osé de nature, il ne se risquait pas à répliquer ; il craignit même que sa mère ne fit cause commune avec son adversaire.

Cependant, ses craintes furent vaines, sa mère resta son alliée fidèle et sans doute la plus sûre. Elle remarqua qu'à la suite de sa conversation avec Lévitoux, qu'elle avait paru approuver, Louis s'était refermé sur lui-même ; elle ne pouvait supporter de le laisser seul. Soudain, elle se sentit gagnée par les arguments d'un

fil de 15 ans et crut désormais à l'avenir de la langue universelle.

— Parlons de ta langue, lui dit-elle un jour.

Au début, il avait marqué un temps d'arrêt et conçu une certaine irritation, mais, bien vite, il s'était ressaisi. Comme s'il se trouvait devant le Conseil Académique, il entretenait sa mère de ses intentions et de ses réalisations et, comme en présence de son meilleur ami, il exposait ses idées et brossait volontiers le tableau de l'humanité unie par une langue commune.

Désormais, ces colloques vont se répéter fréquemment, toujours plus cordiaux, plus amicaux ; ils étaient, pour le fils et la mère, un véritable réconfort spirituel. Plus tard, Louis, devenu homme, se souvint souvent de ces « consultations ». Il admirait sa confidente, ainsi que la qualité de ses avis, bien qu'elle n'eût aucune notion de linguistique.

Cela prit bientôt l'allure d'un complot. L'un et l'autre ne faisaient allusion à rien en présence du père, car il n'y avait aucun espoir d'intéresser celui-ci au grand rêve de Louis ; il l'estimait nuisible, contraire aux intérêts de son travail scolaire, une bagatelle, en somme ! Il pouvait vivre en toute quiétude. Louis faisait des progrès au lycée, malgré son état maladif. A l'automne 1876, il était en 6^e. La surveillance presque militaire de son père écartait toute éventualité de négligence dans ses études.

Pendant ce temps, les cahiers, hâtivement écrits, s'ajoutaient les uns aux autres. Les difficultés aussi. Les cris des nouveaux-nés n'y étaient pas étrangers. En 1876, M^{me} Rosalie donnait le jour à Léon, un an après à Alexandre qu'une amitié toute particulière unira plus tard à l'aîné. Cependant, Louis, qui travaillait beaucoup et aspirait à la tranquillité, regardait d'un mauvais œil le désordre qu'apportaient tous ces intrus dans

la maison, déjà si pleine d'enfants et de pensionnaires. L'auteur de la « lingwe uniwersala » dut, plus d'une fois, chercher le calme dans une petite rue ou dans un jardin, à l'abri de toute agitation.

Un jour, son attention fut attirée par l'inscription russe « konditorskaïa » (confiserie) et par l'enseigne « chveïcarskaïa » (conciergerie). Jamais, auparavant, ces mots, pourtant familiers, n'avaient frappé son esprit. Considérant la finale « skaïa », il conclut que des suffixes permettaient de créer plusieurs mots à partir d'un seul : connaissant le principe, on pouvait se dispenser d'apprendre les autres séparément. Cette pensée l'absorba tout entier. Il écrira plus tard : « *Sur ces énormes et terrifiants dictionnaires était tombé un rayon de lumière ; aussi, ils se mirent à diminuer rapidement d'importance devant mes yeux* » (4).

— Je compris — racontera-t-il ensuite à ses camarades — l'importante signification que peut avoir pour une langue créée l'utilisation de cette force qui, dans les langues naturelles, ne s'applique que partiellement, aveuglément et avec la plus parfaite irrégularité. Je me mis à comparer des mots, à chercher entre eux des rapports définis et constants et, chaque jour, je rejetais du dictionnaire de longues séries de mots, après leur avoir substitué un suffixe à sens précis. Je remarquai alors qu'un grand nombre de mots de base (p. ex. « mère, étroit, couteau ») peuvent très facilement être dérivés et, donc, disparaître du dictionnaire. Le mécanisme de la langue était là, devant moi, comme sur la main, et je commençai à travailler avec régularité ; je connus alors l'espoir. Bientôt après, j'avais terminé toute la grammaire et un petit lexique (5).

(4) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 345-346.

(5) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 345-346.

Une année de dur labeur l'attendait encore ; la guerre russo-turque venait d'éclater, imposant ses répercussions jusqu'en Pologne, malgré l'éloignement du théâtre des opérations. La guerre entre hommes, pensait Louis, entre frères, c'est terrible, c'est fou ! Apparemment, personne ne la désire et, cependant, elle dure. Tragique incompréhension. De ces réflexions au problème de la langue internationale, il n'y avait qu'un pas.

A l'automne, la « *lingwe uniwersala* » était plus ou moins prête, mais son auteur n'était qu'à moitié satisfait. La première personne, après sa mère, à qui il présenta le fruit de ses travaux fut le Docteur Lévitoux. Le docteur parcourut les papiers, leva les yeux sur Louis et lui dit :

— Vous appliquez votre talent à des chimères. C'est un travail extraordinaire, mais le monde n'en voudra pas. Nous sommes juifs. Ne gaspillons pas nos énergies à œuvrer pour les peuples, pour l'humanité. Faisons quelque chose pour les Juifs, si malheureux au cours des siècles, si bafoués. Affermissons les positions de notre race, donnons-lui un pays, une langue, la gloire ; alors, seulement, nous pourrons parler d'union des peuples, de réformes sociales, de fraternité.

Ces mots laissèrent Louis sans paroles, terriblement impressionné. Souvent, au cours de sa vie, il les répètera, mêlés à ses propres idées. Ils lui semblaient nouveaux, bien qu'à plusieurs reprises, il eût déjà entendu ces propos de la bouche de son père ou du vieux Waldenberg. Sa conscience ne pouvait les approuver. Ils étaient comme un résumé de toutes les doctrines sionistes déjà entendues.

Mais, très vite, l'idée de la fraternité universelle vint remplacer les formules lapidaires du Docteur Lévitoux. Le jeune Zamenhof revenait à son idée.

La création de la langue universelle et ses études au lycée absorbaient entièrement Louis. A ce rythme, la vie passait incroyablement vite. Des trouvailles et des améliorations nouvelles dans la composition des mots ou la grammaire faisaient la joie du jeune homme. C'était la seule récompense de ses efforts. Non seulement son père lui refusait tout soutien, mais encore tout consentement. Louis finit par se convaincre que la nature pratique de cet orgueilleux l'empêchait de reconnaître la valeur de son œuvre, qui n'était pas encore achevée. Alors, de toutes ses forces, il se mit au travail pour fixer la forme définitive et la plus parfaite de sa langue.

Après avoir bien des fois changé les formes, dans les derniers mois de 1878, il arrêta une dernière fois son choix. Sa mère rayonnait de joie à la pensée des succès de son fils et de l'approbation de son mari.

— Ce n'est qu'un prototype, déclara Louis, mettant fin brusquement à son éphémère bonheur. Il me faut interrompre, car mes idées se brouillent et la période des examens approche. Ma langue est presque prête mais, quand je me plonge dans les textes que j'ai écrits, je m'aperçois qu'elle pourrait être plus facile et plus belle.

En dépit de ce jugement, à peine favorable, de son œuvre, il voulut la présenter à son père. A la stupéfaction générale de la famille, ce juge sévère accepta favorablement, mais sans enthousiasme, les résultats de ce que l'on pourrait appeler un péché de jeunesse. Il regarda avec attention tout l'ensemble, lisant ça et là à haute voix, approuvant ou critiquant. Louis était radieux. Mais les conclusions paternelles fermaient la porte aux illusions, bien que l'inquiétude parût superflue à Louis.

— Tu montres de la persévérance, dit M. Marc. C'est une qualité qui autorise l'espoir. Mais tu pourras donner une preuve encore plus grande de ta persévérance

au cours des examens. Tu devras aussi prendre une décision pour tes prochaines études supérieures.

— Mes prochaines études, c'est ma langue universelle ! répliqua Louis, pensant que les compliments de son père constituaient un appui sûr. J'ai déjà pris ma décision.

— Eh bien, non, rétorqua le père sur un ton qui ne permettait pas de réplique. Cet amusement, qui prouve tes capacités, n'est tout de même qu'un amusement, c'est de la poésie, mon cher. Mais l'histoire ne connaît pas de poète qui ait mangé avec ses œuvres. Un esthète, pour vivre, a besoin de pain, donc d'argent.

— Mais, papa, tu gagnes bien ta vie en enseignant les langues, et grand-père était aussi professeur de langues.

— Eh bien, qu'avons-nous gagné ? Rien.

— Papa, tu ne tiens pas compte de mes dispositions et de ce qui m'intéresse. Je voudrais apprendre les langues. Lorsque j'aurai une bonne instruction, je perfectionnerai ma langue universelle et j'aurai une bonne situation.

Son père, de plus en plus impatient, jeta au loin les cahiers.

— Je n'ai pas à discuter avec toi sur ce point. A notre époque, les professions les plus lucratives sont : ingénieur, avocat, médecin. Tu n'as pas la bosse des mathématiques pour être ingénieur, tu n'as pas la ruse de l'avocat, il ne reste donc que la médecine, pour laquelle tu parais avoir quelques dispositions.

— Mais la médecine ne m'intéresse pas du tout !

— Bon sang ! Mais d'où vient une telle folie, hurla M. Marc.

Louis rassembla toutes ses forces pour exprimer les pensées qui l'absorbaient pendant ce premier entretien à cœur ouvert sur le rêve de toute sa vie.

— Je voudrais travailler à l'idée d'unir les peuples, dit-il avec l'emphase d'un jeune homme de 19 ans. Et la diversité des langues est le plus grand obstacle à cette union. Plus tard, je donnerai ma langue internationale aux hommes et je les inciterai à l'apprendre.

Le père, désarmé, le regardait :

— Je ne sais plus quoi penser de ce garçon, fit-il en haussant les épaules.

Louis se sentit victorieux.

Mais ce n'est qu'après qu'il goûta les doux fruits de la victoire, au cours de la petite fête que sa mère avait organisée pour célébrer sa langue. Des camarades et des adeptes de Louis s'étaient préparés à cette réunion.

Elle eut lieu le 17 décembre 1878, en présence de beaucoup de monde : sa mère, ses frères et sœurs et une quinzaine de camarades de Louis. Son père n'y assistait pas, ayant prétexté que ses travaux de censeur l'obligeaient à aller en ville. Louis aimait autant, se sentant plus libre. Autour de la table, où rien ne manquait, une humeur de fête régnait. Le premier toast fut en l'honneur du créateur de la langue et pour son triomphe.

Très ému, Louis, les larmes aux yeux, avala une coupe de vin, remercia et, fixant ses regards tantôt sur les invités, tantôt sur les traductions posées sur la table, sur la grammaire et sur le dictionnaire, il prononça un petit discours inclus dans le programme de la soirée, et dont voici l'essentiel :

— Mes chers amis, je ne vous ai jamais exposé comment est née la langue universelle. Voici donc... Après avoir rejeté de la grammaire tout ce qui était superflu, j'ai voulu appliquer au vocabulaire le principe de l'économie et, convaincu que la forme de tel ou tel mot importe peu, pourvu que l'on convienne de lui

affecter tel sens précis, j'ai simplement inventé des mots, aussi courts que possible et sans lettres inutiles. J'ai pensé qu'au lieu du mot « interparoli » (converser), avec ses onze lettres, l'on pouvait très bien exprimer la même idée avec la syllabe « pa » qui n'en a que deux. Aussi, j'écrivis tout simplement la série des groupes de lettres, les plus courts et les plus faciles à prononcer et, à chacun d'eux, je donnai une signification bien définie ; p. ex. : « a, ab, ac...be, ce...aba, aca..., etc. ». Mais, d'emblée, je rejetai ce système, car les essais que je fis prouvèrent que ces mots inventés étaient très difficiles à étudier et surtout à retenir. Je me persuadai alors que les sources du vocabulaire devaient être latine et allemande, avec les seules modifications qu'exigerait la régularité ou quelque autre motif particulier. En me plaçant sur ce terrain, je remarquai bientôt que les langues modernes possédaient beaucoup de mots, déjà internationaux, et déjà connus de tous les peuples ; ils constituent un fonds important pour une langue internationale. Bien entendu, j'ai utilisé ce fonds (6).

Après ces explications, ses camarades dirent quelques mots dans la langue internationale, sur le créateur, son idée magnifique, son talent, l'avenir de la langue internationale, l'union des peuples, la fraternité universelle... Dans toutes ces jeunes têtes, la boisson et les illusions portaient à la gaieté.

M^{me} Rosalie considérait son fils avec admiration. Bien des fois, elle avait souffert, en son âme de mère, de son aspect physique que rien ne distinguait des autres adolescents, mais, maintenant, il lui semblait aussi intelligent qu'extraordinaire, presque beau. Elle ne croyait pas, comme tous ces jeunes, au succès facile de l'idée de son fils, mais elle comprenait la grandeur de

(6) Discours reproduit d'après l'œuvre de Zamenhof : *L'origine de l'Espéranto - Œuvres originales*, Leipzig 1929, p. 419-420.

son œuvre et l'importance décisive de cette journée. Des larmes de joie perlaient ça et là dans bien des yeux, mais elle ne put se retenir lorsque toute cette jeunesse entonna, en chœur, les premières paroles de l'« Hymne à la Fraternité », composé par Louis :

*Hostilité des nations
Tombe, tombe, il est déjà temps
Toute l'humanité en une seule famille
Doit s'unir* (7).

Six mois après, Zamenhof quittait le lycée. Il désirait garder autour de lui un groupe de camarades, adeptes de la langue internationale. Sur les événements de cette époque, il écrit quelques années plus tard à Borovko : « *Les futurs apôtres essayèrent de parler de la « nouvelle langue » et, en butte aux moqueries des gens, ils se hâtèrent de la désavouer et je demeurai seul. Ne prévoyant que sarcasmes et persécutions, je décidai de tenir secrets tous mes travaux ultérieurs... Cette période fut très douloureuse pour moi.* » (8).

En fait, Louis n'avait pas seulement perdu ses alliés et la confiance en soi-même, mais aussi la possibilité d'approfondir sa connaissance des langues étrangères. Son père lui ayant intimé l'ordre de partir pour Moscou, étudier la médecine, toute protestation était demeurée vaine.

— Il faut enfin mettre un terme à cette plaisanterie. Tous tes papiers, tu les laisseras ici ! dit le père, sur un ton catégorique.

Louis, malgré lui, pensait au départ pour la Russie où la limitation des droits civiques des Israélites offensait son honneur. Bien qu'au cours des dernières années, le régime tsariste ait adouci la rigueur des lois d'except-

(7) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 347-348.

(8) *Idem*, p. 348.

tion, il n'avait pas établi l'égalité dans les universités, dont l'accès était autorisé à la jeunesse juivè.

Avant le départ, Louis sortait beaucoup ; seul ou en compagnie de ses frères et sœurs, il excursionnait à pied en dehors de la ville, surtout du côté de Wilanow qu'il aimait tant. Il ne voyait souvent aucun but à sa vie et il le déplorait. L'abandon de ses travaux linguistiques ne mettait que mieux en lumière la grandeur du sacrifice auquel l'avait contraint un père inflexible.

Avant de partir pour Moscou, la faveur du ciel le gratifia d'une nouvelle petite sœur, prénommée Ida. Enfin, le jour de la séparation arriva. Des liasses de notes, des brouillons de dictionnaires, des tableaux de *grammaire comparée*, des traductions poétiques et des œuvres originales, en un mot, tout ce qui constituait sa langue universelle, attaché par une ficelle, était relégué au fond de l'armoire paternelle. Puis ce furent les adieux à sa famille et le départ.

Qu'ils semblaient superflus à Louis, ces mots dont il avait composé l'Hymne à la Fraternité et qui chantaient dans sa tête, lorsqu'il songeait à ce qui l'attendait à Moscou, à 1.200 kilomètres de Varsovie.

A travers les vitres du wagon, il suivit longtemps des yeux Varsovie qui s'estompait dans le lointain. Il se pencha pour le contempler le plus longtemps possible et pour cacher ses larmes à ses compagnons de voyage.

OU EST LA VOIE ?

MOSCOU impressionna beaucoup Louis, avec plus de 600.000 habitants, riche de près de quatre cents sanctuaires aux coupes dorées et aux tours magnifiquement décorées, avec ses nombreux palais et ses jardins, exaltante de luxe et bouillonnante d'une vie intense.

Zamenhof, perdu dans Moscou, se sentit infiniment petit et triste. La laideur du quartier commerçant de Kitaïgorod et la misère de Zemlanojgorod éclipsaient les beautés du Kremlin et l'élégance de Bjelojgorod. Varsovie, quoique plus petit et plus pauvre, était plus agréable, d'après Louis. Dans les rues de Moscou, la neige avait fait son apparition et les traîneaux allaient et venaient, tandis qu'en Pologne, les ors de l'automne rutilaient encore.

Louis porta ses bagages chez un certain Zieba, propriétaire d'une boutique d'étoffes située dans une « rajdi », c'est-à-dire une rangée de petits magasins couverts par un même toit. Informé par lettre, Zieba et sa nombreuse famille attendaient son hôte dans un logement de trois pièces bourrées de meubles et où l'air sentait le mois. Louis étant le petit-fils de Sofer, son ancien voisin de Bialystok, Zieba l'accueillit aimablement, mais sans cordialité.

Le logement se trouvait au cinquième et dernier étage d'une maison d'angle et plus haute que ses voisines. En échange d'un prix modique, Louis occupait la troisième chambre, dont les fenêtres laissaient apercevoir une partie de Kitaïgorod.

Après avoir pris ses inscriptions à l'Université située dans le quartier élégant de Bjelojgorod, Zamenhof passa ses premières semaines à visiter Moscou. Il aimait surtout contempler l'ancienne ville des tsars, vers le sud-ouest, depuis la Colline des Moineaux, d'où s'étendait un joli panorama divisé en deux par la Moskova, à la manière de Varsovie par la Vistule.

La vie s'écoulait monotone, entre les études, ses rêves passés et la pensée du pain quotidien. De l'Université, il traversait des boulevards bordés d'arbres pour aller chez lui ou donner des leçons particulières que lui procurait Zieba. Dans sa petite chambre mansardée, il se comparait à un oiseau sur une haute branche, chassé du nid par le besoin impérieux de vivre. Mais, dans cet isolement, il se sentait bien et hors de portée de la haine.

Comme nous l'avons déjà dit, on restituait peu à peu, dans l'Empire Russe, leurs droits civiques aux Juifs, mais, en plusieurs occasions, ils durent subir de douloureuses humiliations. Aussi, il était difficile à Louis de donner des leçons privées, dont les honoraires complétaient heureusement la petite somme que Marc Zamenhof envoyait à son fils. Le jeune étudiant s'arrangeait pour être matériellement indépendant.

Au cours des premiers mois à Moscou, les opinions de Louis furent assez versatiles. Il entra en relations aussi avec des Sionistes, leur empruntant les œuvres des grands écrivains juifs, ainsi que des journaux clandestins, interdits dans l'Empire.

Joseph Salvador (1796-1873) prophétisait la prochaine victoire du judaïsme et glorifiait les Juifs. Dans sa « Loi de Moïse », il affirmait que Moïse était le créateur de la meilleure forme de gouvernement et de la première république qu'ait connue l'Histoire.

Il y avait aussi d'après partisans du judaïsme qui, avec Salvador, faisaient le siège de Louis. D'abord, le

fameux historien Henri Graetz, né dans la voïvodie de Poznan. Dans son « Histoire des Hébreux », il s'élevait contre l'assimilation et considérait comme un miracle de l'histoire le fait que les Hébreux aient résisté presque vingt siècles à toute tentative de désunion, sans perdre leur nationalité ; fortifié par ce miracle, il faisait l'éloge du nationalisme juif.

Un rabbin de Thorn, Kaliszer, laissait entrevoir, dans ses œuvres, le retour du peuple juif en Palestine et appelait ses corrégionnaires à la colonisation de ce pays, afin de préparer la renaissance de Sion et la venue du Messie.

Moïse Hess, Israélite de Bonn, reprenait les théories de Salvador, Graetz et Kaliszer. Il estimait venue l'heure de la restauration de l'Etat juif et condamnait ceux qui s'étaient laissés assimiler; vos efforts sont vains : « *Changez votre nom, vos coutumes, votre vêtement, votre religion... Aux yeux du monde, vous ne serez jamais que des Juifs... Car le peuple hébreu n'est pas une réalité confessionnelle, mais un peuple distinct... Le Juif moderne qui renie son appartenance à ce peuple est... un traître...* » (1).

Louis reconsidéra donc ses rapports avec sa race et cela le conduisit au sionisme. Il en arriva là, non seulement par la lecture de ces trois penseurs, mais aussi grâce à un groupe de journalistes juifs dont l'influence était grande. De toute la force de son âme juvénile, il commença à prendre conscience du sentiment national juif.

Dans son entourage, il fréquentait cependant des « assimilés » et, lorsqu'il leur avouait ses nouvelles conceptions, ils se moquaient de lui et le critiquaient. Eux aussi avaient raison à leur manière.

(1) D'après Fr. MEHRING : *Geschichte der deutschen Sozialdemokratie*, v. I, ed. III, 1906, p. 262.

— Nous luttons pour obtenir l'égalité de nos droits. Comment pourrions-nous lutter en même temps pour conserver notre nationalité ? Il n'y a pas de Juifs, mais seulement des Français, des Polonais, des Anglais de confession moïsiaque. Ou bien l'égalité libératrice, ou bien la lutte meurtrière pour conserver notre nation qui n'existe pas. Nous sommes Russes.

A cause de cette attitude, Louis tenait secret son nouvel idéal. Mais ce silence lui pesait de plus en plus. Obligé de cacher ses pensées, incertain sur l'opinion des gens qu'il rencontrait, n'adhérant encore à aucune organisation, il vivait dans la solitude et l'hésitation. Dix-neuf roubles par mois — écrivait-il à ses parents, — voilà quelles étaient ses seules dépenses.

En même temps, il se mettait en rapport avec deux journaux : « Russkij Jevrej » (Le Juif russe) et « Moskovskije Vjedomosti » (Les Nouvelles de Moscou). Le journal « Russkij Jevrej » louvoyait entre les intérêts des Juifs et les arrêts du régime tsariste, abusait ses lecteurs en leur promettant une prochaine satisfaction de leurs aspirations. Zamenhof fit paraître des articles pendant quelque temps, gagnant ainsi un peu d'argent.

Il eut aussi des contacts fréquents avec des Sionistes. Avec eux, il apprit l'hébreu, organisa des cercles sionistes, s'intéressa aux œuvres de Zuns, Darmesteter, Smolenski et autres hérauts d'Israël, chargés de tenir en éveil ceux que l'« esclavage babylonien » aurait risqué de réduire en apathie.

Louis fut très impressionné par les livres de Jehuda Gordon, poète et journaliste juif qui engageait ses coreligionnaires à entrer dans la voie du progrès, en acceptant la culture russe, sur la base du judaïsme et du nationalisme hébreu. Il fut aussi l'auteur du chant juif, « Réveille-toi, ô mon peuple ». Sous l'influence de ce

chant, Zamenhof composa, en langue universelle, une poésie semblable quant à l'inspiration et au contenu.

Parmi les Sionistes, cependant, Louis se sentait mal à l'aise, car, devant eux, il ne devait jamais parler de langue internationale. Non seulement ils n'y auraient rien compris, mais ils l'auraient combattue. En outre, à cette époque de sa vie, il estimait impossible d'accorder ces deux idées contraires.

« Si je n'étais pas Juif — avoua-t-il un jour, — je pourrais me donner tout entier à mon rêve, mais comme j'appartiens à un peuple qui a tant souffert et souffre encore beaucoup dans sa majorité (surtout en Russie, où les gémissements incessants de ces malheureux, opprimés et calomniés, m'empoisonnent la vie), c'est, pour moi, une cause de tourments de songer que je n'ai moralement pas le droit de travailler à des idéaux purement humains, alors que ma race souffre tellement et a, pour la défendre, si peu de combattants. » (2).

Cependant, il ne renonça pas à son rêve, bien que, provisoirement, il n'eût aucun argument à opposer à ses adversaires qui prétendaient que, « lorsqu'un Juif travaille à unir l'humanité, on ne peut que le prendre en dérision et penser qu'il agit par pur égoïsme, pour arracher aux nations heureuses ces privilèges dont elles jouissent, par comparaison avec la malheureuse race juive, universellement persécutée ».

Tout cela était incompatible avec les principes que Louis avait reçus de Ber Majzels et Markus Jactrov qui, à l'égard des Juifs polonais, se prononçaient pour la fraternité polono-juive et pour la lutte commune en faveur de la liberté.

Louis n'arrivait pas à concilier ces positions différentes.

(2) *Leteroj de LL. Zamenhof*, v. I, p. 108.

« *Malgré toutes ces réserves, je travaillai beaucoup pour cette idée — écrira-t-il, en 1905, à Alfred Michaux, — je fondai avec succès les premiers groupes sionistes* » (3). Après un séjour de deux ans à Moscou, il sera dans les mêmes dispositions, en revenant à Varsovie. Son action prendra un aspect assez fantaisiste, que lui-même décrit : « *...Lorsque ma race aura reconquis son antique foyer et le bonheur, elle accomplira sa mission historique, selon le désir de Moïse et du Christ ; qu'elle le veuille ou non, elle devra alors créer un peuple et un pays, humainement neutre, avec une langue qui ne soit celle d'aucune nation — une philosophie humaine, une religion pure ; alors, se réaliseront les paroles de la Bible, tous les peuples viendront à Jérusalem adorer le seul et unique Dieu et cette ville sera le centre de l'union fraternelle de toute l'humanité...* » (4).

Pourtant, Louis donna la préférence à son idée de fraternité et d'égalité universelles. « *...Mais, même au moment où j'étais un Sioniste ardent, je n'ai jamais cessé de penser et de travailler à mon rêve essentiel* » (5), écrira-t-il quelques années après. Il tenait pour vraie l'opinion de ce vieux professeur d'anatomie : « *Les hommes sont égaux : ce sont des créatures de la même espèce. Ils ont tous un cœur, un cerveau, des organes générateurs, un idéal et des besoins ; seules, la langue et la nationalité les différencient.* »

(3) *Leteroj de L.L. Zamenhof, v. I, p. 108.*

(4) *Leteroj de L.L. Zamenhof, v. I, p. 108.*

(5) *Leteroj de L.L. Zamenhof, v. I, p. 109.*

AUTODAFE

LOUIS revint avec joie à Varsovie. Bien que ses idées fussent assez peu précises, au sujet de la langue universelle, il décida de ne pas s'y consacrer pour l'instant, mais de commencer le nouveau livre qui serait comme le couronnement de son action sioniste : « *Puisque la majorité de notre peuple (surtout en Russie) ne se sert pas des langues autochtones, mais parle un jargon particulier judéo-allemand qui, jusqu'à présent, ne possède pas de grammaire, je vais travailler cette question et élaborer une grammaire* » (1). Mais il faut reconnaître qu'il ne montra guère de zèle à réaliser ce projet. Pendant tout le voyage, il pensa uniquement à sa langue qu'il avait dû reléguer au deuxième rang de ses préoccupations.

Chez lui, il trouva sa mère, ses frères et ses sœurs ; son père n'était pas là. L'attitude de sa mère lui parut étrange. Après les premières effusions et le récit de sa vie à Moscou, il dirigea ses pas vers l'armoire de son père. Avec un plaisir auquel succéda bientôt la nervosité, puis l'inquiétude, il cherchait ses notes sur la langue universelle. Maman, sais-tu où cela se trouve ? dit-il d'une voix faible.

— Je redoutais cet instant, gémit-elle. Ton père... dans un accès de colère... a tout brûlé...

Louis ne dit pas un mot.

— Ne t'irrite pas contre lui, continua-t-elle. Il a cru bien faire. Il était persuadé que cette manie cause-

(1) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 109.

rait ta perte. Il a voulu sauvegarder ton avenir de médecin, écarter de ta route tout ce qui aurait pu t'empêcher d'avoir une bonne situation. Tu comprendras cela certainement, quand tu seras père de famille.

Louis était désespéré. En lui-même, il maudissait son père. Son premier mouvement fut de partir de chez lui, revenir à Moscou, aller n'importe où, pour ne pas rencontrer son père.

— C'est ignoble ! dit-il enfin.

— Oublie tout, si tu m'aimes. Tout cela m'a coûté beaucoup de larmes et... je comprends le geste de ton père...

Il savait que ce n'était pas vrai. Cette femme délicate et sensible ne pouvait approuver un acte aussi cruel.

Les larmes de sa mère lui furent insupportables et, par un effort de volonté, il s'efforça de rester calme.

— Ne pleure pas, maman, dit-il avec une maîtrise de soi plus feinte que réelle. Je me suis énervé, mais je comprends que j'ai exagéré l'importance de ce malheur. Tout se trouve dans ma tête : c'est le meilleur cahier. Je referai toute la langue et je la perfectionnerai. Cela vaut mieux, car, ainsi, je ne serai pas influencé par ses déficiences.

— Merci, mon chéri. Salue ton père calmement.

— Je le ferai.

Mais il ne put tenir sa promesse. Une dispute, après des salutations à peu près correctes, vint rompre la paix familiale.

Quelques jours après, ayant retrouvé le calme, le jeune Zamenhof recommençait ses travaux sur la langue internationale. Il se comparait volontiers à un sinistré reconstruisant son logis sur les ruines de l'incendie.

Cependant, il ne tarda pas à interrompre ce travail pour étudier le yiddish. Il étudia les lois et les règles

qui régissent cette langue. Il travaillait avec acharnement, beaucoup plus que ne lui permettait sa santé : la poursuite de ses études médicales à la Faculté de Varsovie et le travail des deux langues occupaient tous ses instants. La tension était d'autant plus grande que l'hostilité de son père et les moqueries de personnes qui, au seul énoncé de « langue universelle », se frappaient le front avec un air entendu, ne favorisaient pas ses travaux. *« J'ai passé presque deux ans à l'exploration complète de ce jargon, avouera-t-il, une quinzaine d'années après, à M. Michaux ; ensuite, j'ai abandonné ce travail, car j'ai pensé que la manifestation d'un patriotisme national, chez les Juifs, pourrait être néfaste à eux-mêmes et à l'unification de l'humanité. »* (2).

A Varsovie, c'est lui qui créa, parmi la jeunesse juive, les premiers groupes sionistes ; il fit aussi quelques conférences. *« Après un certain temps, écrira-t-il ensuite, je compris que cette idée ne pouvait conduire à rien et je la rejetais, bien qu'elle demeurât pour moi un rêve très cher et agréable, mais irréalisable. »* (3).

Il se tenait écarté de la vie estudiantine, ne trouvant aucun intérêt aux organisations secrètes ou publiques, cercles et sociétés, avec lesquels il eut l'occasion d'être en contact. Il connaissait et estimait, parmi les jeunes, Louis Krzywicki, étudiant en mathématiques. Il avait de la sympathie pour des démocrates : Thaddée Gieysztor et Henri Dymcza, ses collègues de la Faculté de Médecine, qui militaient en faveur de l'entrée des jeunes filles dans les universités, mais cependant il ne se lia jamais d'amitié avec eux, car il estimait que c'était perdre son temps que de consacrer les moindres instants à autre chose qu'à sa chère idée de langue internationale. Cela

(2) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 109.

(3) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 109.

ne l'empêchait pas d'affirmer que les étudiants, en général, n'avaient pas de but précis dans leur action, bien que la plupart fussent hostiles au tsarisme. Rien ne l'intéressait en dehors de la linguistique. Replié sur lui-même et s'adonnant sans trêve ni repos à la reconstruction de la langue internationale, il se tenait à l'écart de la politique et de la vie sociale et ne fréquentait même pas la pâtisserie Tur, en face de l'Université, que beaucoup d'étudiants considéraient un peu comme un second « chez soi ».

Jentys était toujours fidèle à la langue internationale, à laquelle il s'intéressait vivement. Mais il ne pouvait se faire à l'idée que son élaboration serait longue et difficile. Il pressait Louis de conclure.

— Tu corriges et corriges toujours, bougonnait-il. Je ne serais pas étonné que quelqu'un te devance.

— Ce serait parfait ! répondit Louis. Que l'on imagine quelque chose de bon et alors, c'est avec toute l'adhésion de mon esprit que je le soutiendrai et que j'abandonnerai mon travail.

— Que racontes-tu là ? N'as-tu pas plus d'ambition ?

— Il ne s'agit pas d'ambition, mais d'un bien d'ordre supérieur.

Un jour d'été 1881, Louis passait devant la pâtisserie Tur, lorsque Jentys, sortant comme une bombe, l'appela, très excité :

— Tu vois, espèce de moule ! Voilà ! Je le presentais ! Et il lui mit en mains un journal, indiqua un article et s'en revint au café.

Louis parcourut le texte en question et cela lui donna un coup. Il sentit soudain qu'il courait... à un but désormais inexistant. Toutes les années de travail intense lui parurent perdues, et il resta longtemps devant la devanture, décorée de gâteaux aux mille couleurs, avant de

reprendre ses esprits. Quand il fut revenu de sa déception, il entra, le visage très calme, dans la pâtisserie et se mit à la recherche de Jentys.

— Je suis ravi, dit-il. Je suis libre ! Mais sa voix trahissait l'absence de sincérité. Mon rêve est accompli. Maintenant, je vais pouvoir profiter de la vie.

Jentys, stupéfait, l'écoutait parler sans comprendre.

Zamenhof rentra chez lui, s'enferma dans sa chambre et étudia longuement l'article incriminé.

Un certain Jean Martin Schleyer, prêtre catholique allemand, prétendant connaître quarante-et-une langues, venait de créer une langue mondiale toute nouvelle, complète et utilisable dans tous les domaines ; son nom, le « Volapük », était tiré de deux mots anglais complètement mutilés : « world - monde » et « speak - parler ».

Louis connut, pendant des journées entières, la désillusion et la jalousie. Il lui semblait avoir perdu le but de sa vie. Il essayait de découvrir, au fond de lui-même, quelque sympathie pour le Volapük de Schleyer, d'apaiser sa rancœur, mais en vain. Il abandonna ses travaux de langue internationale, car il ne voulait pas doubler cette langue mondiale que la presse annonçait miraculeuse. Il mit tous ses soins à cacher son chagrin au public et ne l'avoua jamais, même longtemps après qu'il eût connu la gloire. Puis, peu à peu, il se fit à cette vie nouvelle et se réconcilia avec le destin.

Bientôt, les journaux du monde entier parlèrent de ce sujet à sensation. Comme toute nouveauté, le Volapük fut diversement accueilli. Les uns le considérèrent comme le signe certain de l'imminence de la fin du monde (que d'aucuns espéraient pour 1900) et d'autres comme un premier pas vers le Règne de Dieu sur la terre. A l'occasion, quelques farceurs donnèrent le départ de

toutes sortes de plaisanteries et, çà et là, se fondèrent les premiers clubs de volapükistes.

Zamenhof mit longtemps à se procurer une méthode de Volapük, puis, un jour, ce fut son père qui la lui apporta.

— Voici les inepties de ton confrère, lança-t-il. Je vois que tu n'as pas le monopole de ces idioties. C'est à peine concevable ! Comment ne peut-on pas comprendre qu'une langue internationale est une absurdité et que ceux qui s'y intéressent sont des sots ?

Louis se plongea aussitôt dans le manuel. Fébrilement, il examina pendant plusieurs jours le travail du linguiste badois et les articles de journaux que son père laissait passer.

— Maintenant, la médecine n'existe plus, n'est-ce pas ? Et, pour une pareille ânerie, grondait M. Marc, qui parcourait par dessus l'épaule de son fils le livre de Volapük. Bap, pab, pap, pep, pöp, böb ! Ajoute donc bum-plum. On devrait faire interdire pareille chose par la police ! Ici, des gens meurent dans l'indigence, dans la misère, et un vulgaire crétin publie des bêtises et gaspille pour cela des milliers de roubles, de marks ou de livres.

Après plusieurs semaines d'étude et de réflexion, Louis put se former une opinion sur l'œuvre de Schleyer. Il trouvait le dictionnaire absolument décourageant mais admirait la facilité et la logique de la grammaire.

L'intérêt pour le Volapük augmenta très vite, d'autant plus qu'une excellente propagande le favorisait. Même parmi les étudiants de Varsovie. Des « internationalistes », comme Krzywicki et Jentys, parmi les premiers, perdirent bien du temps à discuter de la « langue mondiale ». Ils pressaient Louis de questions, regrettaient sa lenteur et admiraient le génie et le succès de Schleyer, sans avoir eu la curiosité d'ouvrir sa méthode.

Louis leur expliqua que le monde était prêt à accueillir une langue internationale et qu'après beaucoup d'essais théoriques, il fallait accepter une langue bien constituée. Et voici qu'apparaissait Schleyer avec son Volapük. Des gens l'adoptèrent, sans se demander si cette langue était viable ou non. Ce n'était que la répétition d'un fait bien connu dans l'histoire et dans la vie : lorsque le monde attend un bienfaiteur depuis longtemps et dans l'impatience, il saute au cou du premier imposteur venu, pourvu que celui-ci prenne soin de déclarer qu'il est, en effet, le bienfaiteur attendu.

— Voici un exemple de jalousie professionnelle, conclut en riant Krzywicki.

— Non, je ne suis pas jaloux, répéta Louis en rougissant. Si je voyais que le Volapük a au moins la plus petite chance de devenir un jour la langue du monde, je jetterais toutes mes notes et, de toute mon âme, je me joindrais à ce mouvement. Mais, pour le Volapük, je ne vois aucun avenir. Je suis prêt à tout sacrifier à l'idée même de langue internationale, mais je ne puis que reconnaître que celle-ci n'a aucune valeur.

Ils sollicitèrent des explications. En réponse, il leur prêta le livre d'étude de Schleyer, en disant :

— Pour discuter, il faut avoir des bases. Documentez-vous d'abord.

— Je me souviens du 17 décembre 1878, dit sentimentalement Jentys, et il se mit à déclamer : « *Malamikete de las nacjes, kadó, kadó, jam temp'está !* »

— C'est de l'histoire ancienne, fit Louis, d'un geste de la main. Il manque à cela la simplicité et une véritable internationalité. Aujourd'hui, il faut dire : « *Malamikeco de la nacioj, falu, falu, jam temp'estas !* »

Jentys parut désappointé.

— Encore autre chose ? Mais on ne pourra jamais l'apprendre ? Quand donc auras-tu fini ?

— Je modifie et je modifierai aussi longtemps que je n'aurai pas ce que je désire, répondit Zamenhof avec fermeté.

Jentys étudia consciencieusement le livre de Schleyer et même parvint à y intéresser Waldenberg, étudiant lui aussi à l'Université de Varsovie.

— Eh bien, comment vont les actions de Schleyer ? questionna en plaisantant Louis, lorsque ses amis vinrent le voir et lui rendre le livre ?

— Ta langue est plus harmonieuse, je l'avoue, dit Jentys, mais je ne suis pas de ton avis, lorsque tu prétends que le Volapük n'a aucune valeur. Expose donc ton point de vue sur l'œuvre de ce prêtre !

Louis, après s'être assuré que ses amis ne plaisantaient pas, se mit à expliquer :

— Le Volapük est une langue artificielle qui se nomme mondiale uniquement parce qu'elle s'adresse au monde entier. Il ne possède aucune autre qualité universelle et Schleyer n'a pas essayé d'y inclure l'avantage qui faciliterait la compréhension à des gens parlant plusieurs langues. « *Que le monde entier, a écrit Schleyer, apprenne le Volapük et il en résultera un immense bienfait.* » Beaucoup ont entendu cet appel, sans en saisir le ridicule. Toute langue, même celle des Hottentots, apporterait un immense bienfait, si tout le monde acceptait de l'apprendre. Mais le Volapük est-il nécessaire pour cela ? Il est difficile de trouver une langue qui, grâce à ses qualités, serait facilement comprise des gens de tous pays et de toutes langues, et non pas une langue qui pourrait devenir internationale, avec le consentement du monde entier... Si le Volapük est la langue mondiale, alors, toutes les langues le sont aussi, et son universalité se réduit à son nom. Mais on pourrait

tout aussi bien appeler « beurre » une pierre et inviter ensuite tous les hommes à l'étendre sur leur pain.

— Tu ne manques pas de malice, remarqua Waldenberg.

— Au début, j'étais sur le point de devenir volapükiste, mais l'idée de langue internationale m'est trop chère. Après réflexion, j'ai conclu que le Volapük est l'inconsciente négation de toute internationalité. Je suis persuadé qu'il ne permet même pas de tenir une conversation.

— Pourquoi ? s'écria Waldenberg. Explique-toi.

La conversation en était là lorsqu'un visiteur inattendu arriva : M. Orzechowski, de Bialystok. A peine eut-il salué M^{me} Rosalie et les jeunes enfants qu'il se précipita dans la chambre de Louis et enfourcha aussitôt son dada favori.

— Schleyer les surpasse tous... Entièrement... M. Louis, n'est-ce pas ? Oui, tout à fait...

— Nous parlions justement du Volapük.

— Il le mérite bien. Ah ! quelle trouvaille de génie.

— Ce n'est pas du tout l'avis de Louis, dit Waldenberg.

— Vraiment, M. Louis, vraiment ? s'étonna Orzechowski. Mais ce n'est pas possible ! A ce que je comprends, vous vous occupez...

— C'est bien la raison pour laquelle je pense...

— Ne voyez-vous donc pas les remarquables qualités du Volapük ? Facilité de la grammaire, brièveté des mots, composition tout à fait inédite, et cette idée grandiose, ce travail de titan...

— Sur quelques points, je suis d'accord, mais sur bien d'autres non, dit Louis, la rougeur au visage.

Les yeux d'Orzechowski traduisaient la déception et l'étonnement ; aussi, il pria Louis de préciser son point de vue. Louis répéta donc ses explications antérieures et enchaîna :

— D'une langue internationale, on exige surtout qu'elle soit un palliatif à l'incompréhension mondiale. Si le Volapük ne possède pas cette qualité primordiale, toutes les autres ne signifient rien.

— Mais, cher Monsieur, il est si facile ! Schleyer a montré au monde qu'une langue peut être simplifiée jusqu'à un degré insoupçonné. En quelques mois, le Volapük a fait beaucoup d'adeptes... Les autres langues ont plusieurs déclinaisons, maintes conjugaisons et un nombre infini d'exceptions. Le Volapük ne possède qu'une seule déclinaison, une seule conjugaison et ni irrégularité ni exception.

Louis, après quelques hésitations, répliqua :

— En effet, la grammaire est très facile, la plus facile de toutes. Mais c'est tout naturel, il ne peut en être autrement de la grammaire d'une langue créée ; prenons une comparaison : si quelqu'un creuse un canal entre deux points selon la ligne droite, et non pas en dessinant des méandres à la manière d'une rivière naturelle, lui attribue-t-on un mérite quelconque ? Il serait stupide de procéder autrement. Les langues naturelles sont pleines d'irrégularités et de complications. Une langue créée, formée selon la logique par un homme sensé, doit en être exempte. En effet, à quoi serviraient des complications, puisqu'il est possible de s'en passer ? Créer intentionnellement des difficultés serait beaucoup plus difficile que les éviter ; il est donc parfaitement naturel qu'une langue créée soit simple. Mais là n'est pas la question. Ma langue internationale est formée de mots tels qu'ils se répètent avec quelques variantes dans de nombreuses langues nationales ; ils sont donc connus

d'un grand nombre de personnes. Ces mots internationaux, par leur origine, employés selon les règles d'une grammaire facile, peuvent devenir une langue internationale.

— Ainsi, selon vous, le Volapük ne possède aucune qualité ?

— S'il en a, elles sont inopérantes, puisque l'essentiel, ce caractère universel, lui fait défaut. Faisons une autre comparaison. Supposons que nous ayons besoin d'un musicien. Un homme honorable, mais qui ne connaît pas la musique, se présente à nous et nous offre ses services. Or, nous ne pouvons que l'évincer, car, pour nous, ses connaissances musicales sont infiniment plus importantes que son honorabilité.

— Le Volapük est-il harmonieux ? Ce sont des sonorités plutôt étranges ! Et Schleyer, puisqu'il a créé les mots avec beaucoup de liberté, même jusqu'à les rendre méconnaissables, pouvait fort bien faire une langue agréable et harmonieuse. Mais les mots sont-ils peut-être facilement prononçables ? La seule loi qu'a suivie Schleyer étant son bon plaisir, lorsqu'une lettre lui déplaisait, il la rejetait ; par exemple, la lettre R. Il avait donc la possibilité de rejeter ainsi toutes les lettres inopportunes, alors qu'en Volapük, les ä, ö et ü abondent, bien que ces lettres soient d'une prononciation difficile pour beaucoup d'individus.

Les visiteurs regardaient Louis avec admiration. Orzechowski, toujours enthousiasmé par Schleyer, consentit néanmoins à dire :

— Monsieur, vous êtes étonnant. Vous étiez bien jeune, quand nous nous sommes quittés à Bialystok, mais maintenant, quel cerveau ! Quelle érudition !... Mais continuons la discussion.

Le Volapük permet d'écrire, conclut Louis, mais pas de parler, car des mots tels que : bap, pap, päp, pep,

pöp, peb, pöb, beb, bop, pop, pup, bub, pub, püb, bip, pip, püp, etc., se ressemblent tellement que des composés comme « eimatabömetobos » sont trop barbares pour que quelqu'un consente à s'aventurer dans un pareil labyrinthe. Je suppose que personne n'a jamais essayé de parler volapük.

Jentys et Waldenberg se laissèrent facilement convaincre. A leurs yeux, leur première inclination pour la « lingwe uniwersala » et les conclusions de Louis avaient réduit à néant les mérites de Schleyer. Ils partirent donc, pleins d'admiration pour leur ami, mais Orzechowski, bien qu'ayant cessé toute opposition, considéra longtemps les paroles de Zamenhof et ses rapports avec la « langue mondiale » qu'il persistait à regarder comme une perfection. Après être resté quelques jours chez Zamenhof et ayant terminé ses affaires à Varsovie, il se mit en route pour Bialystok. Entre temps, il étudia sérieusement la méthode de Volapük, écouta les réflexions de Louis, discuta avec lui, jeta un coup d'œil sur ses travaux pour la langue internationale et, au moment du départ, il lui déclara :

— Vous aurez un plein succès. Vous savez convaincre et votre langue universelle m'a plu.

— Oh ! je l'améliorerai encore ! s'écria Louis, rayonnant de joie.

— J'ai compris que le Volapük a une composition étrange et mal conçue. Même un homme très intelligent, sachant de nombreuses langues, ne pourra s'en servir sans consulter fréquemment le dictionnaire. Il y a pire, même ! Les termes géographiques communément employés, et les noms tirés du grec ou du latin, ce pauvre prêtre les a dédaignés pour les remplacer par des formes ahurissantes.

Malgré sa condamnation du Volapük, Louis se demanda longtemps s'il pourrait parler de sa langue inter-

nationale et si sa publication éventuelle ne mettrait pas fin à l'unité de vue chez ceux qu'animait l'idée sacrée d'intercompréhension et de fraternité universelles. Dans son esprit, la jalousie côtoyait ces nobles sentiments. Il en avait conscience, la combattait de toutes ses forces et la dissimulait aux yeux du public. Pourtant, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il n'épargnait pas ses critiques à l'œuvre de Schleyer.

Malgré ses déficiences, le Volapük connut le succès. Une puissante publicité, de la part de Schleyer, de ses éditeurs et de ses adeptes, produisait son effet et le Volapük acquit dans le monde une « petite immortalité ». Les cercles d'enthousiastes apparaissaient et disparaissaient comme des fusées de feux d'artifice. Pour l'opinion publique, cependant, le Volapük eut droit aux mêmes égards que les collectionneurs de bouchons de champagne. L'idée de langue internationale, jusqu'alors dépréciée, était maintenant faussée et déchuë du rang des choses sérieuses. Quelques-uns seulement adoraient le Volapük, la majorité s'en moquait.

La nuit, lorsque tout était calme dans la maison, Louis s'asseyait à son bureau. Il révisait tout depuis le début, car le Volapük, avec toutes ses mutilations, était, pour lui, un avertissement. « *Voilà l'exemple de ce qu'il faut éviter.* » Il évitait consciemment ses défauts, car les bizarreries du Volapük lui avaient épargné beaucoup d'erreurs ; elles l'incitaient à rechercher à tout prix la beauté de la langue.

Louis continuait à modifier et à améliorer son œuvre ; il essayait, dans des écrits et des monologues, son ancienne « lingwe ». Après chaque changement, il composait beaucoup, en prose et en vers, des « œuvres » originales et traduites.

Au début, la langue possédait beaucoup de formes grammaticales, une grande abondance de mots et sur-

tout une grande variété d'affixes. Son créateur recherchait avec passion tous les mots ayant entre eux un rapport quelconque et il les désignait par un affixe spécial.

Dans les différentes variantes de ma langue, expliquait-il à Waldenberg et à Jentys, il y avait un grand nombre d'affixes. Les suffixes « ebl » et « em » avaient une double forme, active et passive ; il existait non seulement des suffixes pour les mois et les jours de la semaine, mais même une forme spéciale pour exprimer le rapport entre « donner » et « prendre », « vendre » et « acheter », « enseigner » et « apprendre », etc. Toutes ces formes étaient dignes du Volapük ; heureusement, je compris combien tout cela était difficile ; je compris aussi que je devais donner à l'humanité un idiome extrêmement facile. Je me mis donc à alléger la langue de tout le lest qui l'encombrait, c'est-à-dire de tous les mots et formes qui n'étaient pas indispensables. Je décidai de la rendre telle qu'elle pût entrer sur une petite fiche.

Ce dernier détail provoqua l'étonnement.

— Il s'agit seulement de la grammaire, des principes, expliqua-t-il encore. Enrichir la langue par des néologismes, ce sera chose aisée, plus tard, lorsque le monde sera suffisamment accoutumé aux notions essentielles.

Puis, Louis reconnut que la perte des manuscrits n'était pas aussi irréparable qu'il l'avait cru au début. Déjà, à la fin de l'été 1881, de gros lexiques et des tableaux de grammaire et de langue universelle rénovée avaient fait leur apparition, mais, cette fois, soigneusement mis sous clé, pour prévenir toute incursion de son père.

— Ma langue ne paraîtra en public, disait-il, que lorsque je la jugerai parfaite, car même alors les défauts

ne manqueront pas. *Sed errare humanum est*. Il faut qu'ils soient aussi rares que possible.

Dans la journée, étude ; la nuit, travail linguistique, cela semblait au-dessus des possibilités humaines. Le perfectionnement de la langue dura plusieurs années entières.

En 1895, Zamenhof décrivait ainsi cette période à son ami Borovko :

« Pendant six ans, j'ai travaillé à améliorer et à essayer la langue, et cela m'occasionna beaucoup de travail, bien qu'en 1878, elle me parût tout à fait prête. Je faisais beaucoup de traductions, je composais des œuvres originales, et ces essais me démontrèrent que ce qui me semblait parfait en théorie ne l'était pas en réalité. J'ai beaucoup élagué, remplacé, corrigé, radicalement transformé. Les mots et les formes se heurtaient, tandis que, dans la théorie, séparément ou dans des phrases courtes, ils me paraissaient excellents. Des détails comme la préposition « je », le verbe « meti », la terminaison neutre, mais précise « aũ », etc., me donnèrent beaucoup de mal.

» Des formes, qui me semblaient enrichir la langue, n'étaient en réalité qu'un poids mort et inutile ; c'est ainsi que je dus, en particulier, rejeter bien des suffixes.

» En 1878, je croyais qu'il était suffisant pour la langue de posséder une grammaire et un dictionnaire ; la lourdeur et le manque d'esthétique, je les attribuais au fait que je ne possédais pas suffisamment la langue ; mais la pratique me convainquit de plus en plus que la langue avait encore besoin d'un « quelque chose » d'indéfinissable, élément catalyseur qui lui confèrerait la vie et un « esprit » bien défini. Je m'écartai alors des traductions littérales et je m'efforçai de penser directement dans la langue neutre.

» *Je remarquai ensuite qu'entre mes mains, la langue cessait d'être l'ombre servile de tel idiome naturel et qu'elle prenait un esprit particulier, une vie propre, une physionomie définie et clairement exprimée, indépendante de toute influence. La parole coulait aisément, souple, élégante et aussi librement que dans une langue maternelle.* » (4).

Les feuillets du calendrier s'envolaient, sa chevelure s'éclaircissait, découvrant le front, et Louis s'acheminait à grands pas vers la fin de ses études universitaires. Janvier 1885 arriva... Il avait plus de 25 ans ! Ses sœurs, Fania et Augusta, avaient déjà fondé un foyer ; son frère, Félix, finissait ses études au lycée et Henri allait avoir 14 ans ; Léon et Alexandre étaient encore à l'âge où l'on se bat pour un bout de craie et où l'on reçoit de temps en temps une gifle du père. Ida, à 6 ans, s'appêtait à aller en classe, sans abandonner pour cela ses poupées. Oui, le temps passait incroyablement vite et Louis, récemment diplômé, se préparait à s'installer dans un village comme médecin.

Lorsqu'il s'arrêtait devant un miroir — si négligé jusqu'ici, — il apercevait un homme jeune, déjà chauve et las. Sa vue, faible et fatiguée, donnait une note douloureuse à son visage. Chez cet homme, la prime jeunesse était déjà passée, mais, à ce prix, il emportait maintenant dans sa valise l'œuvre géniale de sa vie.

(4) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 348-349.

LE DOCTEUR ESPÉRANTO

WEJSEJE était un tranquille petit village lituanien du gouvernement de Kovno, perdu au milieu des forêts, des sables incultes et des routes impraticables. Là, presque tous les hommes étaient chasseurs et beaucoup de femmes guérissseuses. Des ramasseurs d'herbes, initiés par un grand-père ou un arrière-grand-père aux vertus miraculeuses des plantes, dédaignaient les médicaments, comptant pour rien et même redoutant les vrais médecins.

Louis Zamenhof, arrivant plein de bonnes intentions dans ce milieu, se heurta tout de suite à une ambiance de haine. Là, on ne connaissait les Juifs que comme marchands ou comme tailleurs-ravaudeurs ambulants. Avec les uns, on effrayait les enfants capricieux, et les autres étaient les héros d'anecdotes au goût douteux. Le jeune médecin, encore mal assuré dans sa science toute fraîchement acquise, et pauvrement vêtu, avait bien peu de chances de succès. Ce qui était pire encore, c'est qu'il ne se signalait ni par son goût de la médecine, ni par des capacités exceptionnelles ; en outre, il était trop sensible et la souffrance humaine le déchirait.

Après quatre mois d'une vie très dure, il dut rentrer à Varsovie où, ayant décidé de se spécialiser en ophtalmologie, il commença son stage à l'hôpital juif, à l'angle des rues Inflancka et Pokorna.

Il passait ses nuits à préparer avec ardeur le manuscrit de la brochure qui annoncerait au monde l'existence d'une nouvelle langue internationale. Mais, redoutant les moqueries, il voulut cacher son véritable

nom sous un pseudonyme caractéristique. Il réfléchit longtemps à ce pseudonyme. L'espoir... pensa-t-il, avoir de l'espoir, espérer... Dans toute ma vie, l'espoir a tenu un grand rôle. Pendant des jours et des jours, il essaya, changea, trouva des pseudonymes nouveaux et des titres divers. Enfin, sur la couverture de la brochure, on pouvait lire « *Doktoro Esperanto* ». *Esperanto* signifie, en effet « celui qui espère ». Oui, il s'agissait bien de cela ! Titre : *Lingvo internacia* (langue internationale). Préface et méthode complète. Il se rendait bien compte que la lutte n'était pas finie, mais cette couverture était, pour lui, le couronnement de tant d'années d'efforts !

Cette méthode se composait de la grammaire, d'un lexique bilingue polonais et international de 927 racines, de la prière « Notre Père », de fragments de la Bible, de poésies et de la « promesse » d'apprendre la langue dès que dix millions de personnes auraient signé le même engagement. Cette promesse, il fallait l'envoyer à l'auteur. Louis chercha partout un éditeur. Peine perdue. Les uns haussaient les épaules, sans rien comprendre au problème, d'autres se montraient peu empressés de tenter une deuxième expérience du genre Schleyer, d'autres enfin n'osaient pas engager de l'argent dans cette aventure. Après maintes démarches, il trouva un éditeur. Celui-ci conserva le manuscrit quelques mois, feignant d'en faire la composition, mais, en réalité, il consultait son entourage, étudiait l'affaire, pour finalement rendre le livre à l'auteur avec sa décision bien arrêtée de ne pas risquer cette édition. Louis se sentit totalement découragé.

Son père n'était guère satisfait des maigres succès de son fils, en qualité de médecin. Il voulait, pour lui, une brillante carrière ; il l'envoya donc à Vienne pour s'y perfectionner, bien que Louis, à cette époque, n'eût de pensée que pour l'édition de son livre.

La capitale de l'Autriche-Hongrie produisit une forte impression sur Louis. Il lui semblait que rien de plus beau ne pût exister. Tout ce qu'il avait lu auparavant, ou entendu de la bouche des touristes, il pouvait le contempler dans toute sa beauté.

Il passa quelque temps dans une célèbre clinique de Vienne à se spécialiser en ophtalmologie, mais sa pensée allait sans cesse vers la langue internationale. A plusieurs reprises, il commença à traduire en allemand le texte polonais, au cas où, en Autriche, il réussirait à trouver un éditeur. Mais, pris par ses occupations professionnelles, sans grand succès d'ailleurs, ainsi que par la visite de la cité des Habsbourg, si riche en souvenirs, il ne put terminer la traduction.

Vers 1886, il revenait à Varsovie. Son père, comptant sur son talent, l'accueillit en triomphateur. Il escomptait que la renommée de la clinique viennoise ouvrirait toutes les portes à son fils et lui procurerait gloire et argent. Aussi, fermait-il les yeux lorsque son fils, mettant la médecine en repos, se consacrait à ses travaux linguistiques.

Cependant, M. Marc finit par perdre patience et lui dit un jour, avec ironie :

— Que retires-tu de tes efforts ? De l'argent, de la gloire, des satisfactions ? Rien du tout. Les gens se moquent de Schleyer et de toi. Tu as plus de vingt-sept ans, bientôt trente. D'autres, à ton âge... Je te souhaite, mon cher, plus de sérieux dans la vie et l'absence de toute ambition, chez toi, me déçoit fort. As-tu essayé de te faire une clientèle ?

— A partir du premier du mois prochain, j'irai à l'hôpital.

— Ah ! Parfait !... J'ai parfois l'air féroce, mais je ne veux que ton bien. Il est grand temps d'être sérieux et de songer à te marier...

Louis pensait de plus en plus à se fonder un foyer. Timide, renfermé, il était incapable de s'intégrer à une société quelconque ou de s'amuser. Il paraissait même ne porter aucune attention au beau sexe. Il n'entretenait de relations qu'avec de vieilles connaissances des Zamenhof, le Docteur Lewite, un collègue plus âgé que lui. Après son retour de Vienne, les liens d'amitié se resserrèrent encore.

C'est chez Lewite que Louis fit la connaissance de sa future épouse.

Klara Silbernik, jeune fille de 21 ans, belle-sœur du Docteur Lewite, était la fille d'un commerçant de Kovno. D'un physique ordinaire, mais charmante, de petite taille, posée, elle fit une excellente impression sur Louis. Elle passa chez sa sœur l'hiver des années 1886 et 1887.

La jeune fille, enthousiasmée dès le début par l'idée de fraternité universelle de la langue mondiale et aussi par la gloire — bien éphémère dans la famille — du jeune idéaliste, jura de l'aider à surmonter les difficultés. Ainsi, elle devint l'adepte du maître, avant d'être la fiancée de ce jeune homme découragé.

Ces projets de mariage de leur fils comblèrent d'aise les parents de Louis. M^{me} Rosalie exaltait les mérites de sa future belle-fille et la fortune du père de la fiancée ne déplaisait pas à M. Marc.

Alexandre Silbernik, père de Klara, loin de se moquer de l'idéal de son futur gendre, approuvait ses idées et même en était très fier. Louis ne s'attendait pas, de la part d'un commerçant, à une telle largeur d'esprit.

— C'est une idée magnifique ! disait Silbernik, et l'avenir est prometteur, naturellement !

On fixa les fiançailles au 30 mars, ainsi que la date du mariage et... Silbernik fournit l'argent nécessaire à l'édition de *Lingvo Internacia*, en l'englobant dans la dot de Klara.

Dès les fiançailles, les jeunes gens s'occupèrent de l'édition. Pour se concilier la censure et écarter tout soupçon, ils présentèrent le manuscrit, non pas en polonais, comme prévu auparavant, mais en russe.

Le manuscrit resta deux longs mois à la censure, ce qui parut interminable aux fiancés. Lorsque Louis demanda à son père, censeur également, d'intervenir auprès de son collègue, M. Marc rétorqua :

— Je ne tiens pas à me ridiculiser !

Par lettre, Louis informa Orzechowski des changements qui allaient se produire dans sa vie. Il lui disait, entre autres : *« J'ai expliqué à ma fiancée l'essentiel de mes idées et le plan de mon action ultérieure, et je lui ai demandé si elle consentait à lier son sort au mien. Non seulement elle a accepté, mais elle a mis à ma disposition la somme d'argent qu'elle possédait et, qui plus est, avec la pleine approbation de son père, qui est commerçant. »*

Le jeune couple passait des journées entières à se demander si la censure permettrait d'éditer le livre.

Lorsqu'un jour, ils pénétrèrent dans l'imprimerie de la rue Rymarska, où devait être imprimé le livre, M. Kelter, le propriétaire, leur montra l'autorisation de la censure et s'écria, d'un ton triomphant :

— Au travail, M. le Docteur Espéranto, au travail !

Des larmes perlaient aux beaux yeux de Klara.

Ils rentrèrent chez eux, ivres de bonheur. Il leur semblait que toutes les difficultés s'estompaient dans le passé et que l'avenir s'ouvrait devant eux, plein de promesses.

Le soir, tard, Louis, au comble de l'enthousiasme, composa quelques vers :

*Oh ! mon cœur, bats paisiblement,
Hors de ma poitrine, ne saute pas à cette heure
Je ne peux plus me tenir aisément,
Oh ! mon cœur.*

*Oh ! mon cœur ! Après un long labeur,
Ne vaincrai-je pas à l'heure décisive ?
Il suffit. Modère tes battements,
Oh ! mon cœur.*

— Ton œuvre va parcourir le vaste monde, lui dit Klara, le lendemain, en guise de salutations, et tu es triste. Savourons notre joie !

— Je ne peux pas, dit-il. Je suis devant le Rubicon. Lorsque paraîtra mon livre, je ne pourrai plus reculer. Je sais quel est le sort du médecin, qui dépend du public, lorsque ce public voit en lui un fantaisiste qui s'occupe d'affaires secondaires. Je joue tout mon avenir...

Klara tranquillisa son fiancé aussi bien qu'elle put. Elle lui promit encore de ne jamais l'abandonner dans la lutte et, au cas où les choses tourneraient mal, le père Silbernik apporterait son aide matérielle. Malgré tout, Louis ne put recouvrer sa bonne humeur.

Enfin arriva le 14 juillet 1887 ; l'impression de la méthode était achevée.

Fébrilement, Louis feuilleta plusieurs fois le modeste livret. Il ne pouvait se rassasier de le lire, ayant l'impression que ce n'était pas son travail, mais celui d'un autre, tellement l'aspect de l'impression était différent de ses notes manuscrites.

Klara était dans l'enthousiasme. Avec M^{me} Rosalie, elle pleurait de bonheur, à la pensée du brillant avenir qui souriait à Louis. M. Marc ne se moquait plus, il avait cédé devant le caractère sérieux de la chose imprimée, mais il conservait son scepticisme.

Une semaine après la parution du livre en langue russe, l'édition polonaise voyait le jour.

Tout cela se passait dans le feu des préparatifs du mariage, fixé au 9 septembre. Aussi, le travail de diffusion et de propagande, projeté par Louis sur une vaste échelle, fut désorganisé. Mais, après la cérémonie, dans leur nouvel appartement de la rue Przejazd, n° 9, les nouveaux époux s'occupèrent sérieusement de la diffusion, avec le concours du frère de Louis, Félix, 19 ans, étudiant en pharmacie. Lorsque Louis partait de bonne heure, le matin, pour l'hôpital, Klara et Félix adressaient des paquets de brochures aux rédactions des journaux, à des gens connus, à des membres de l'Enseignement, à des avocats, à des hommes de lettres... Klara, avec un dévouement exemplaire, s'occupait des journalistes, faisait paraître dans la presse des annonces pour la langue internationale, veillait à leur parution régulière et recopiait les manuscrits peu lisibles des travaux prêts à imprimer. Elle ne se plaignait jamais, car ce rôle de secrétaire de son mari lui tenait à cœur. Convaincue de son génie et de la mission spéciale qu'il accomplissait, elle avait conscience d'être l'une de ces femmes que le monde honore comme les compagnes des grands hommes.

— La langue internationale, disait Louis, est encore « ma » langue, mais mon désir, c'est qu'elle se répande au plus tôt dans le monde entier, qu'elle soit la propriété de tout le monde, et indépendante de ma personne.

— Ecris un article dans ce sens, suggéra Klara.

Il accepta et écrivit quelques lignes, auxquelles il ajouta ces mots : *« Que je vive ou que je meure, que je conserve ou que je perde mes forces physiques et intellectuelles, la langue internationale est désormais étrangère à tout cela, de même que le sort d'une langue vivante est étranger aux vicissitudes survenant dans la*

vie de telle ou telle personne » (1). Ces idées, il les développa dans un livre intitulé : « *Dua Libro* » (deuxième livre).

Un pénible silence de plusieurs semaines suivit l'envoi de la méthode, tout comme si l'on eût ignoré la langue internationale. Sans doute, les personnes intéressées devaient « digérer » tout ce travail, pour formuler ensuite leur opinion par écrit. Mais les Zamenhof vivaient dans l'impatience et inquiets à tel point qu'ils ne pensaient pas aux réactions naturelles. Ce silence était, à leurs yeux, de mauvais augure. Au début, ils envisageaient l'échec dans leur sensibilité extrême et découragés qu'ils étaient par l'indifférence des hommes pour ce qui ne leur est pas familier, même s'il s'agit d'une chose sérieuse.

Enfin, les réponses si convoitées commencèrent à arriver, reflétant des opinions diverses sur la langue internationale. A côté de lettres enthousiastes, pleines d'admiration et d'encouragements, écrites quelquefois dans la langue de Zamenhof, on en trouvait de méchantes, épicées d'une critique acerbe, de moqueries, pleines de venin. Les volapükistes étaient prompts à l'attaque, qui se manifestait aussi dans des articles de presse. Les adeptes et les amis de Schleyer, aveuglés par le faux génie de l'idéaliste badois, n'apercevaient même pas les défauts de son œuvre.

Louis acceptait les louanges avec joie, mais le poids des critiques lui était pénible, malgré les encouragements de sa mère et de sa femme.

Un jour, il éprouva une grande joie. Il était chez lui, lorsqu'il reçut la visite d'un homme élégant, âgé d'une trentaine d'années.

(1) E. PRIVAT : *Historio de la lingvo Esperanto*, Leipzig 1923, p. 35.

— Pourrais-je voir M. le Docteur Zamenhof ?

— C'est moi-même, répondit Louis, un peu inquiet.

Le nouveau venu dévisagea Louis que rien ne distinguait et qui était, comme à l'ordinaire, vêtu modestement, puis, après s'être respectueusement incliné :

— Je vous salue, maître !

— Je vous salue moi aussi, Monsieur, répondit, un peu confus, Zamenhof qui continua : Je ne sais pas... d'où me vient le plaisir...

— Tout le plaisir est pour moi, ainsi que l'honneur, un grand honneur. Je suis votre serviteur, cher Docteur.

— Mais, comment me connaissez-vous ?

— Comment ? Je ne veux pas vous répondre directement. Aujourd'hui, je suis seul à vous connaître, avec un petit groupe d'autres personnes, mais bientôt c'est le monde entier qui vous connaîtra.

A l'énergie de sa parole s'associaient un regard vif, un visage expressif et des gestes qui trahissaient l'enthousiasme.

C'était Antoine Grabowski ; bien qu'il connût trente langues, il était partisan d'une langue internationale. Il était ingénieur et, à ses heures, écrivain. C'est lui qui deviendra la « lyre de l'Espéranto », selon l'expression des espérantistes. Avant de connaître la langue internationale, il avait appris le Volapük. Un jour, même, il rendit visite à Schleyer et voici le récit qu'il fit, à ce sujet, à Zamenhof :

— L'auteur du Volapük lui-même parle très mal sa langue. Pendant notre conversation, nous avons dû recourir souvent au dictionnaire, et je ne sais lequel de nous deux l'ouvrit le plus souvent. Tandis que votre langue est un chef-d'œuvre qui ne manque ni de subtilité ni de beauté. Je continue à l'apprendre et je vais même me permettre de vous présenter quelques remarques.

La conversation coulait aisément dans la langue du Docteur Espéranto. Les Zamenhof étaient ravis. Avec le temps, Grabowski devint le meilleur ami et presque un familier des Zamenhof. C'était un homme de cœur, de bon conseil et plein de talent et d'esprit. Zamenhof l'aima comme un frère.

Grabowski fit donc les remarques suivantes : il n'aimait pas le mot « kaj », il aurait préféré à sa place la conjonction latine « et » ; il se plaignit de la finale « j » pour le pluriel des substantifs, des adjectifs et des pronoms ; il demanda aussi quelques changements dans certains mots composés, comme par exemple « korbatado » (battement de cœur), etc. Il resta à discuter pendant des heures avec Zamenhof.

— Le dictionnaire reste ouvert, dit le Docteur Espéranto, avec son calme coutumier ; cependant, les changements et les néologismes ne pourront être introduits que lorsque la langue se répandra dans le monde.

Dans les années qui suivirent, Grabowski devint l'auteur de 209 néologismes, dont une grande partie prit place dans le dictionnaire d'Espéranto.

Entre temps, la langue internationale rencontrait un écho toujours plus grand dans le monde entier et la presse commençait à parler de l'œuvre du Docteur Espéranto.

A Varsovie, deux journalistes en renom avaient donné leur adhésion, Alexandre Brzostowski et Joseph Wasniewski. A Lodz, c'était un chimiste éminent, François Ender. Dans une lettre écrite en langue internationale, Ender déclarait qu'il propageait la langue de l'humanité parmi ses amis et les enfants, allant même, dans sa ferveur d'apôtre, jusqu'à les payer pour l'apprendre ! Brzostowski et Wasniewski aussi exprimaient leur admiration.

De France, Henri de Coppet, à la tête d'un commerce important et sportif bien connu, adressait une lettre enthousiaste. De Bulgarie, Ivan Georgov, professeur de philosophie, promettait son concours pour faire connaître la langue internationale. D'Odessa, un maître de conférences de l'Université, Samuel Szatunowski, envoyait ses compliments, puis le Directeur de l'Institut de Chimie, Wladimir Gernet, et un employé d'Odessa, Timofej Scavinskij. De Crimée, arrivait la lettre d'une jeune fille de 15 ans, Antonina Cajkovskaja. Dans une « langue internationale » parfaitement correcte, elle faisait savoir qu'elle ne se contentait pas d'être une adepte fervente de cette langue, mais qu'elle groupait autour d'elle beaucoup d'admirateurs de l'œuvre de Zamenhof qu'elle appelait d'après le pseudonyme de son auteur : l'Espéranto.

A son exemple, beaucoup de pratiquants de la « langue internationale » se mirent à la désigner sous ce nom.

— C'est un nom qui lui convient parfaitement, estimait Grabowski.

Zamenhof fut très impressionné par une lettre de Léopold Blumenthal, étudiant en droit à l'Université de Saint-Pétersbourg ; sous le pseudonyme de Léo Belmont, il faisait ses premiers pas, fort estimables d'ailleurs, en littérature et, à la fin de sa lettre, il exprimait sa confiance par ces mots : « *Monsieur, vous triompherez* ».

La correspondance augmentait de jour en jour, et la nécessité d'autres éditions se faisait sentir. Leur préparation absorbait entièrement Zamenhof, au grand détriment de la prospérité matérielle de la famille, car le budget du ménage finançait ces éditions. Aussi, la dot de Klara fondait rapidement et le travail d'édition concurrençait les occupations professionnelles d'où venaient les ressources du ménage.

Enfin, la méthode de langue internationale parut de nouveau et, cette fois, en trois langues différentes : le français, l'anglais et l'allemand.

L'espéranto développait largement son action et se préparait à affronter le monde.

DES MOMENTS DIFFICILES

LE 11 juin 1888, l'humanité enregistrait un Zamenhof de plus : Klara mettait au monde un fils, qui reçut le prénom d'Adam.

Louis ne pouvait lui consacrer beaucoup de temps, car il était très pris par une volumineuse correspondance avec des gens de presque tout le monde entier, par des travaux de littérature, de linguistique, d'édition et de propagande.

Le 18 juin, la censure approuvait le deuxième ouvrage de Zamenhof, intitulé « Dua libro de l'ingvo internacia » (deuxième livre de langue internationale). Cette brochure de 52 pages devait être la première partie du livre, composé de six cahiers, que l'auteur avait promis d'éditer tous les deux mois. Dans la préface, Zamenhof répondait publiquement aux questions et aux propositions des correspondants auxquels il n'avait pas pu répondre personnellement. Le livre contenait une traduction d'Andersen : « L'Ombre », les « Expressions Populaires » de Hemz, le « Chant des Etudiants » et des traductions de Heine. Zamenhof ne put tenir sa promesse et, au lieu des six cahiers annoncés, il édita bientôt un « Supplément » de 19 pages.

Le prix de ces éditions et les frais de publicité, ainsi que les négligences sur le plan professionnel, se traduisaient par une gêne qui menaçait de s'installer au foyer Zamenhof ; mais, de cela, Louis n'en avait cure.

Son père fulminait toujours, mais avec plus de modération. Sa mère, ses frères, ses sœurs et son beau-père le soutenaient.

— Si tu m'écoutais, lui disait son père, tu serais célèbre, ta situation florissante et tu pourrais alors te consacrer à tes idées, tandis que, malgré tes capacités, c'est un avenir difficile qui s'annonce. Fais attention de ne pas gaspiller ta vie !

— Mais j'ai déjà eu du succès, protesta Louis. Dans le monde entier, on crée des cercles espérantistes. Je réussirai !

C'est à cette époque qu'adhérèrent quatre hommes qui allaient jouer un rôle important : un Russe, Alexandre Filipov, un Esthonien, Edgar de Wahl, et deux Allemands, Léopold Einstein et Christian Schmidt. Les deux premiers propagèrent l'Espéranto dans la presse russe et le fameux journaliste de Nuremberg, Einstein, fit de même en Allemagne où, en peu de temps, il mit sur pied une puissante organisation espérantiste, n'épargnant ni ses forces, ni son argent. Il fut le premier apôtre véritable. Ayant fait connaissance de la langue internationale, il abandonna sans hésiter les rangs des volapükistes. Maintenant, de la ville lointaine de Nuremberg, il adressait des projets à Zamenhof, proposait de fonder une revue en Espéranto pour le monde entier et promettait de rallier au mouvement les derniers partisans de Schleyer. C'est ainsi que les choses se passèrent : bientôt, grâce au président du Club de Langue Mondiale de Nuremberg, le linguiste Schmidt, tout le club adhéra à l'Espéranto. Avec Einstein, Schmidt élaborait un projet de revue.

L'année 1889 fut propice aux éditions d'Espéranto.

A Varsovie, paraissait, en 232 pages, le dictionnaire complet russe-international et un lexique international-allemand ; l'auteur de ces deux ouvrages était le Docteur Espéranto. En Roumanie, une fervente espérantiste, Marthe Fiole, éditait un dictionnaire Espéranto à l'usage des Roumains. Einstein publiait, à Nuremberg,

deux brochures de propagande, en allemand ; en Grande-Bretagne, le premier espérantiste, Richard Georghéhan, faisait paraître une traduction anglaise du premier livre de Zamenhof. De Wahl songeait à un petit dictionnaire Espéranto-Espagnol. Encouragé par le succès, il s'intéressait à des travaux littéraires et, la même année, traduisait en Espéranto la « Princesse Marie », de Lermontov. Fin 1889 et début 1890, un prélat letton, Alexandre Dombrowski, et le Lituanien Rodolphe Libeks éditérent des manuels d'étude pour les peuples baltes. Grabowski, enfin, pouvait s'enorgueillir de la publication en Espéranto de deux œuvres célèbres : « Le Frère et la Sœur », de Goethe, et une nouvelle de Pouchkine, « La Tempête de Neige ».

Cette même année 1889 se réalisait le rêve de Zamenhof, Einstein et Schmidt. Ils fondaient un journal mensuel, sous le titre « La Esperantisto », dont Schmidt assumait les fonctions de rédacteur. Le premier numéro devait paraître à Nuremberg le 1^{er} septembre, mais, auparavant, Louis éditait à ses frais des œuvres d'Einstein.

Toutes ces éditions et tous ces travaux avaient épuisé les ressources des Zamenhof, et cela était d'autant plus grave qu'ils attendaient un deuxième enfant.

En outre, les attaques des volapükistes contre l'Espéranto et son créateur ne cessaient pas ; elles avaient même tendance à augmenter. La presse et les réunions des adeptes de Schleyer étaient leurs lieux de combat. Même dans les assemblées d'espérantistes apparaissaient des avocats du Volapük.

Zamenhof prépara sa défense. Pour le premier numéro de « La Esperantisto », il envoya un article intitulé « Espéranto et Volapük ». Avant sa parution, eut lieu une confrontation entre Louis, Grabowski et plusieurs volapükistes. Louis eut ainsi l'occasion de déve-

lopper les arguments qui allaient paraître dans le journal.

— Un mauvais sort s'attache aux systèmes postérieurs au Volapük, dit Zamenhof, après avoir écouté les arguments hostiles, car tous les idéalistes, attirés par l'idée elle-même, sont devenus volapükistes ; aussi, non seulement ils refusent de soutenir les autres solutions, mais encore, dans l'intérêt d'une seule langue mondiale, ils essayent d'étouffer toute innovation. De plus, des personnes à l'esprit pratique, et qui estimaient qu'il ne valait pas la peine de faire un effort pour le Volapük, ont refusé d'apporter leur contribution aux autres systèmes, car elles n'y trouvaient rien d'utile.

— Le Volapük a préparé la voie à ces systèmes nouveaux et leur a facilité les conditions de la lutte, rétorqua un des disciples de Schleyer.

— Il les a rendues bien plus difficiles, messieurs, car les nouvelles tentatives, se heurtant au Volapük, n'ont rencontré que des ennemis. Là où le Volapük avait des ennemis, les autres systèmes ont rencontré ces mêmes ennemis, et la parution de nouvelles langues mondiales n'a fait qu'alimenter leurs moqueries. Alors, de nouveau, les volapükistes sont devenus automatiquement des ennemis non pas passifs de ces systèmes, mais prêts à les combattre. C'est dans ces circonstances défavorables que dut paraître la langue espéranto... Mais elle a su se faire des amis dont le nombre ne cesse d'augmenter. Ils viennent à nous aussi, ceux qui étaient acquis à l'idée de « langue mondiale », car ils ont reconnu l'utilité de l'Espéranto et l'avenir brillant qu'il a devant lui.

— Bah ! interrompit Grabowski, il y a même des volapükistes, moi par exemple, qui ont remarqué la supériorité de l'Espéranto sur le Volapük, dont on fait tant de réclame. Je vous avoue, Messieurs, que plus d'un de vos collègues influents, fortement engagés dans les

rangs des volapükistes, et qui n'ont pas encore le courage de nous rejoindre, nous ont avoué qu'à leurs yeux, l'Espéranto est la seule voie qui permette d'atteindre le but.

— On doit dire qu'ils connaissent l'Espéranto, remarqua Zamenhof.

— L'Espéranto est l'ennemi de l'idée de langue mondiale, rétorqua avec passion l'un des volapükistes, et nous le combattons de toutes nos forces. M. Grabowski, soit dit sans vous offenser, est un renégat.

— Mais, Messieurs, connaissez-vous au moins l'Espéranto et le but qu'il s'est fixé.

— Nous n'avons pas besoin de le connaître.

— Ah ! nous y voilà ! s'exclama Grabowski avec ironie. Si vous ne le connaissez pas, Schleyer peut être sûr de votre fidélité. Je le connais, dit un autre volapükiste, mais j'estime que l'introduction d'un nouveau système, pour aussi bon qu'il soit, est dangereux pour l'idéal que nous voulons servir ; et je vous avoue que je considère avec peine les succès de l'Espéranto.

— Ça, c'est du fanatisme.

— Non ! Vous, M. le Docteur Zamenhof, pour la gloriole ou un profit personnel, vous voulez tout renverser devant vous, et cela met en péril une chose sacrée ; c'est vous qui avez rompu l'unanimité : « *Concordia parvæ res crescunt, discordia maximæ dilabuntur* » (Dans la concorde, les petites affaires se développent ; dans la discorde, les plus importantes périssent). Vous devez donc venir à nous au lieu de créer une scission ; tous les espérantistes vous suivront et, grâce à la totale unanimité qui en résultera, nous atteindrons rapidement notre but.

Il y avait une conviction sincère dans la voix de cet avocat du Volapük.

— Je suis plein d'estime pour tout esprit qui a la foi, dit Zamenhof en s'inclinant. Je conserve la lettre d'une femme admirable qui, reconnaissant la supériorité de l'Espéranto sur le Volapük, essaye de me persuader que la désunion dans le mouvement pour une langue mondiale menace l'idéal lui-même. Mais, je ne peux pas aller à vous, Messieurs.

— A aucun d'entre vous, l'idée de langue mondiale n'est et ne peut être aussi chère qu'à moi. J'ai grandi avec elle, j'y ai attaché ma vie, j'y ai sacrifié tout ce que je possédais, j'ai beaucoup souffert et je souffre encore, et rien ne m'empêcherait de consentir de nouveaux sacrifices si je savais qu'ainsi, je peux servir cette cause sacrée. Montrez-moi que la voie qui est la vôtre peut nous conduire au but, et je serai le premier à détruire mes travaux et à adhérer à votre mouvement. Si j'avais pu penser que le Volapük avait la plus petite chance de devenir un jour la langue du monde, jamais je n'aurais fait paraître un nouveau système, sous l'unique prétexte qu'il me paraissait meilleur. De tout cœur, j'aurais adhéré au Volapük, malgré son vocabulaire arbitraire et difficile et malgré ses sonorités barbares.

— La voie vous est ouverte, clamèrent-ils tous en chœur, et vous préférez faire une expérience dange-reuse.

— Les expériences réformistes, je les ai toujours considérées comme dangereuses, tant que notre langue ne se sera pas puissamment établie, et l'unanimité est, à mon avis, la première condition de progrès. L'unanimité est, certes, louable, mais elle ne doit jamais être aveugle, car ce serait alors de l'entêtement, et les résultats seraient tout autres...

— Réfléchissez bien, Messieurs, et voyez si la voie que vous avez choisie ne vous éloigne pas du but, au lieu de vous y conduire !

— Le succès du Volapük a excité votre jalousie, et c'est elle qui a créé l'Espéranto.

— Non, Messieurs. Lorsqu'il y a trente ans, je me suis mis à l'œuvre, le Volapük n'existait pas. Ce fut un travail très difficile et, seuls ceux qui ont essayé de l'accomplir peuvent apprécier la patience et les efforts qu'il exige. L'Espéranto était presque achevé lorsque le Volapük entra en scène. Mais, quand je connus de près votre langue, je compris qu'elle était mal conçue et je repris mes travaux. Pendant ce temps, le Volapük progressait rapidement et, lorsque j'ai publié le fruit de mes travaux, j'ai rencontré beaucoup d'adversaires dans vos rangs. C'est la raison pour laquelle la lutte est si difficile. Même actuellement, où le nombre des amis de l'Espéranto augmente, tandis que le Volapük est sur son déclin, j'adopterais votre langue si je pouvais penser qu'elle a la plus petite chance d'atteindre son but... Mais, examinons le Volapük de plus près et voyons les espérances qu'il autorise pour l'avenir...

Arrivé là, Zamenhof exposa, point par point, comme il l'avait fait à Orzechowski, toutes les déficiences du Volapük, puis il conclut que la langue de Schleyer était trop difficile ; Grabowski fit alors remarquer :

— C'est pourquoi, à l'heure actuelle, c'est-à-dire neuf ans après la parution du Volapük, presque personne ne le parle ; tandis que beaucoup d'amateurs, deux ans après la naissance de l'Espéranto, l'utilisent presque sans effort.

L'argumentation des deux amis était si évidente que les volapükistes n'essayèrent pas d'engager une polémique. Ils se contentèrent d'évoquer encore le principe de l'unité et — ce qui était à la fois énervant et amusant, — la ressemblance entre les deux langues.

— La qualité la plus appréciable, dirent-ils, à savoir, la facilité de la grammaire, a été empruntée par l'Espéranto au Volapük. C'est donc Schleyer qui a résolu la partie la plus difficile du problème.

— De quelle ressemblance voulez-vous parler ? demanda Zamenhof. En dehors de la facilité de la grammaire, les deux langues n'ont rien de commun ; cette facilité est tout à fait naturelle, et tous les essais antérieurs au Volapük peuvent s'en prévaloir, car c'est une nécessité inéluctable, un point de départ indispensable...

— D'ailleurs, acheva Grabowski, la grammaire Espéranto est plus facile. Et, d'une manière générale, le fait que le Volapük, langue artificielle, est plus difficile que les idiomes naturels le disqualifie entièrement, car son étude s'écarte du but. Par contre, avec l'Espéranto, c'est un tout autre problème. Son vocabulaire, que connaît presque intégralement tout homme civilisé, est si facile qu'on peut apprendre la langue en quelques heures.

Zamenhof esquissa un sourire, puis, s'adressant à ses antagonistes :

— Messieurs, mettez la main sur le cœur et dites combien de temps vous avez passé à apprendre le vocabulaire volapük ; cela étant, pouvez-vous affirmer que vous le savez par cœur et que vous comprenez, sans dictionnaire, un texte volapük ?

— Est-ce votre dernier mot ?

— Presque. Je veux ajouter que je ne flétris pas l'auréole à laquelle a droit Schleyer. Je veux encore moins diminuer ses mérites. Bien au contraire. J'estime hautement cet homme et je reconnais son labeur énorme et son noble désir de faire du bien à l'humanité. Et, bien que dans son œuvre je ne vois qu'un essai malheureux, basé sur un fondement erroné, j'admire cet homme.

Quelques jours après, une partie des volapükistes qui avait assisté à la réunion adhérait à des cercles espérantistes.

Le 1^{er} septembre 1889 paraissait à Nuremberg le premier numéro du journal « La Esperantisto », avec l'article de Zamenhof taillant en pièces le Volapük.

L'Espéranto se répandait partout dans le monde. Des idéalistes et des vulgarisateurs, comme l'instituteur anglais George William Roome, le journaliste français Gaston Moch, le commerçant Karl Wallon, actif fondateur de groupes espérantistes en Allemagne, le théologien suédois Axel Rundstedt et le géomètre westphalien Trompeter vinrent renforcer les rangs espérantistes. Le nombre des adeptes groupés en sociétés augmentait à tel point que Zamenhof estima opportun d'éditer un « Adresaro de Esperantistoj » (répertoire d'adresses).

Cependant, le mouvement ne se développait pas partout également. En Bulgarie, à Sofia, un journal fondé au milieu de l'enthousiasme, « La Mondlingvisto » (Le Linguiste mondial), disparut quatre mois après et son successeur, « La Espero », ne connut, malgré son nom, un sort meilleur.

Même le journal officiel du mouvement, « La Esperantisto », vivait péniblement depuis sa fondation, à cause du manque de ressources. Zamenhof décida alors de le financer, mais, lorsqu'il parla de son projet à Klara, celle-ci baissa la tête en silence.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il, en voyant couler les larmes.

— Nous n'avons pas un seul kopek, murmura-t-elle.

— Est-ce possible ?

— Nous avons même des dettes... Tu travailles beaucoup. Tu ne regardes jamais notre porte-monnaie. Mais je... t'ai averti plusieurs fois, bien que je ne voulus pas être importune.

— Je dois envoyer des lettres.

— Nous n'avons pas de quoi payer les timbres, précisa-t-elle.

Il savait ce que cela signifiait.

Après un rapide examen de la situation, ils décidèrent de liquider l'appartement. Klara partit avec son enfant à Kovno, où habitait son père, et Louis essaya de gagner sa vie à Kherson, dans le sud de la Russie, où il n'y avait qu'une seule oculiste ; il espérait ainsi pouvoir subvenir aux besoins de sa famille.

Ce n'était que le début d'une des plus difficiles périodes de la vie des Zamenhof.

— Kherson était une petite ville, au milieu des steppes. Les rues étaient étroites, peu animées et presque inhabitées. Mais, dans la rue principale Bolchaja Sobornaja, c'était le silence. Seule, la rue Nabjerejnaja était vivante, avec ses nombreuses boutiques. Sur le Dniepr, des barques allaient et venaient.

L'argent retiré de la liquidation de l'appartement de Varsovie permit à Zamenhof de louer trois petites pièces dans une maison de la rue Hannibalskaja, où il ouvrit un cabinet. Les premiers jours, il visita la ville, faisant connaissance avec ses curiosités. La clientèle faisait tout à fait défaut. Personne ne se soignait, bien que les malades des yeux fussent légion. L'oculiste de Kherson suffisait largement pour les rares patients d'une population peu fortunée. Zamenhof, qui était arrivé plein d'espoir, fut terriblement déçu. Plusieurs années après, il écrira : « *Mes honoraires de Kherson, non seulement ne me permettaient pas de nourrir ma famille, mais, même pour moi, ils étaient insuffisants, malgré mon train de vie extrêmement modeste. Souvent, je n'avais pas de quoi manger ; fréquemment, je me passais de déjeuner* » (1).

(1) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 113.

Dans les lettres à ses parents et à sa femme, il ne disait mot de sa misère, ne voulant pas les attrister. Il disait, au contraire, que sa clientèle augmentait, que ses espoirs se réalisaient et que, bientôt, il viendrait chercher sa famille. La misère et le mensonge le faisaient cruellement souffrir.

Il songeait à repartir à Varsovie, où il avait fait venir sa famille, d'autant plus que Klara lui avait annoncé la naissance de leur fille, Sophie.

Le désir de revoir les siens, l'Espéranto, et les conditions de vie précaires, lui firent rompre le silence.

« *Enfin, je n'y tenais plus, révèle-t-il quelques années après, et je dus tout avouer à ma femme. J'avais trop d'amour-propre pour accepter une aide financière ; cependant, la tristesse et les supplications de ma femme me résolurent à accepter quelques subsides de mon beau-père qui, à ce moment-là comme plus tard encore, ne me refusa jamais son aide et dépensa beaucoup d'argent pour nous.* » (2).

Enfin, en mai 1890, il revenait à Varsovie avec l'espoir d'avoir, cette fois, plus de succès.

Il loua un appartement rue Nowolipki et fit venir sa femme et ses enfants. Les contacts repris avec des espérantistes, que le séjour à Kherson avait interrompus, et les bonnes nouvelles du développement de l'Espéranto, lui redonnèrent du courage et des forces nouvelles. Mais, quand les prêts du beau-père s'épuisaient et que son espoir de médecin était déçu, les difficultés matérielles lui faisaient comprendre que sa victoire ne viendrait jamais. Les dettes s'accumulaient et, avec elles, augmentait l'amertume de la pauvreté, ainsi que les humiliations causées par de si modestes conditions de vie. En plus, l'état de santé de Louis était souvent mauvais.

(2) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 113.

Heureusement, l'affectueuse Klara, avec son caractère excellent et son courage à toute épreuve, le sourire aux lèvres, le soignait adroitement. Il est même étonnant que cette jeune femme, qui avait passé son enfance dans l'aisance et le bonheur, ait pu conserver une telle énergie dans de si précaires conditions de vie. Le destin l'envoyait au secours du génie.

Le 30 septembre 1890, le n° 9 de « La Esperantisto » portait, page 45, une note stipulant qu'à partir du n° 10, le journal passait aux mains du Docteur Zamenhof, à qui tous articles et communications devaient être adressés.

A partir de ce moment, Zamenhof n'eut plus un seul instant de repos. Au point de vue de la rédaction, il était seul à assumer toutes les charges. Il négligeait sa profession, tout comme s'il oubliait de pourvoir aux besoins de sa famille ; il négligeait aussi sa santé. Il mangeait irrégulièrement et se reposait peu. Dans son rôle de journaliste, il cessa de se cacher sous le pseudonyme de Docteur Espéranto et avoua au monde son vrai nom.

A cette époque, il publiait la deuxième édition, augmentée de sa méthode en langue russe. En juin 1891, la méthode avait déjà paru en dix-sept langues, les plus gros tirages concernant le russe et le polonais. Pour les autres langues, il s'agissait de tirages importants, surtout pour le danois et le norvégien (C. Nielsen à Flensburg), l'italien (D. Marignoni) et le tchèque (Fr. Vl. Lorenc). Un théologien suédois, Axel Rundstedt, édita à Upsala une méthode d'Espéranto pour le suédois et Grabowski, un livre avec des exemples de conversations espéranto et des lettres, l'ensemble sous le titre : « Guide International de Conversation et Modèles de Lettres ».

Le 8 septembre 1890, un coup terrible frappait le mouvement espérantiste : Léopold Einstein mourait,

dont Zamenhof devait dire un jour que, dans l'histoire du mouvement espérantiste, son nom devrait figurer en lettres d'or.

L'année 1891 promettait d'être favorable pour le journal « La Esperantisto » et Zamenhof, sur la première page du numéro de janvier, écrivait à ses lecteurs : « *A tous nos amis, disséminés dans tous les pays, j'adresse nos compliments pour la nouvelle année. Espérons qu'elle verra la consolidation de notre organisation et nous rapprochera à grands pas de l'idéal commun* » (3).

Cependant, ces espoirs ne se réalisèrent pas. Dans le numéro de juillet, Zamenhof écrivait : « *Examinons les conditions d'existence de notre organe. L'impression seule du journal coûte environ 500 roubles chaque année, et les abonnements ne couvrent que la moitié, à peine. Tant que l'auteur de cet article a disposé de ressources personnelles, il n'a rien négligé et a consacré à ce journal tout son avoir ; puis, à la suite des dépenses importantes nécessitées par les éditions et la propagande... le fond du portefeuille est apparu... Mais, ne voulant pas abandonner, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir et... j'ai continué à travailler, malgré l'accumulation des dettes ; si bien que la situation est devenue de plus en plus tragique* » (4).

Et, dans le numéro 11-12 du journal, paru en novembre et décembre, il faisait cet aveu qui dut lui être pénible : « *Avec le présent numéro, je dois interrompre mon activité espérantiste pendant quelque temps. Ce n'est ni la mauvaise volonté, ni la lassitude, qui me dictent cette décision ; notre mouvement m'est trop cher pour que je consente à l'abandonner, même un*

(3) L.L. ZAMENHOF : *Originalo Verkaro*, p. 87.

(4) *Idem*, p. 126.

seul jour. Mais, malheureusement, l'homme dépend des circonstances... contre lesquelles la meilleure volonté ne peut lutter que jusqu'à une certaine limite, jusqu'au moment où une impossibilité absolue se fait jour » (5).

Le salut du journal arriva promptement et d'où personne ne l'espérait. Un géomètre allemand de Schalk, en Westphalie, adepte enthousiaste de la langue internationale, et auteur d'une récente méthode pour les Allemands, W. H. Trompeter, décidait de financer de ses propres deniers le journal chancelant. Il donnait les fonds nécessaires à l'édition pendant trois ans et à Zamenhof un salaire mensuel de 100 marks pour la rédaction. De son geste venait le salut pour le mouvement espérantiste.

Le bonheur de Zamenhof ne connut pas de limite et, lorsque Grabowski vint le voir, après l'édition par ses soins, à Nuremberg, de la traduction de Sienkiewicz, « Janko le Musicien », Louis, après l'avoir félicité, l'informa de la décision de Trompeter.

« Tout danger est écarté ; l'avenir du journal et du mouvement espérantiste est maintenant assuré... Toutes les craintes, tous les soucis sont définitivement écartés ; nous pouvons envisager l'avenir en toute confiance... »

La période défavorable semblait s'éloigner. De l'étranger arrivaient de bonnes nouvelles, dont voici les principales : à Vladivostok, venait de se créer la première « Société des Espérantistes » qui fût officielle ; à Saint-Petersbourg, il en était de même, sous le nom « Espoir » ; le premier espérantiste français, Louis de Beaufront, traduisait, à l'usage de ses compatriotes, le livre d'étude de Beckmann et, en Belgique, paraissait un livre de Lemaire, intitulé : « L'Espéranto, solution triomphante du problème de la langue universelle ».

(5) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 140.

L'année 1892 fut la plus difficile de toute la vie de Zamenhof.

Au mois d'août, après une longue maladie, il avait le malheur de perdre sa mère, âgée de 53 ans. De toute la famille, c'est certainement lui qui ressentit le plus douloureusement la mort de cette femme douce et bonne qui avait une véritable prédilection pour son fils Louis. La mort de son épouse transforma M. Marc ; sa sévérité fit place à un sentiment qu'il n'avait jamais manifesté auparavant, ou d'une manière si particulière... Il devint plus aimable, plus doux, et s'intéressa davantage à ses enfants. A la rigueur de ses sentiments avait succédé le souvenir mélancolique de sa femme qu'il considérait comme un modèle idéal ; sa pensée allait constamment vers elle et, bien qu'il fût encore relativement jeune, il disait que le malheur hâtait sa décrépitude et lui montrait l'inanité de la vie. C'est sans doute cette transformation qui incita ses enfants à ne pas l'abandonner et, bien que plusieurs d'entre eux eussent déjà organisé leur vie, son foyer fut toujours considéré comme le nid où tous aimaient à revenir, même après une longue absence.

Ainsi, M. Marc, si austère et rigide toute sa vie durant, connaissait maintenant la distraction. Cette distraction, il faillit d'ailleurs la payer en allant en prison. Censurant un jour le journal « Berliner Tageblatt », il laissa passer un numéro portant une réclame pour une marque de boissons alcoolisées qui s'honorait de compter le tsar Alexandre III parmi ses meilleurs clients. Le gouvernement russe inculpa Zamenhof de négligence grave pour avoir laissé publier en Russie une information offensante pour le tsar. La famille de Zamenhof poussa un soupir de soulagement lorsque la menace de prison fut écartée, mais l'affaire se termina par une amende de 5.000 roubles, ce qui représentait, pour l'époque, une somme énorme.

Louis emprunta l'argent et racheta son père ; mais il se ruina complètement. Dans les milieux médicaux, on lui conseillait de partir pour la province, mais il était difficile à Louis de se séparer du mouvement espérantiste, plus puissant à Varsovie que dans le reste de la Pologne.

Pourtant, Louis liquida son logement et, en octobre 1893, alla s'installer à Grodno, où la vie était meilleur marché, la concurrence professionnelle moindre et où les recettes seraient plus fortes.

Cette ville de 30.000 âmes se parait du titre de « gouvernement » ; le Niemen et le château des rois de Pologne étaient ses seuls ornements.

Peu après son arrivée à Grodno, Zamenhof reçut la nouvelle de la fondation du cercle espérantiste de Varsovie. Les membres étaient de vieux amis, des espérantistes : Antoine Grabowski, Léo Belmont, Brzostowski, Zakezewski, Wasniewski, Janowski, Robin, Goldberg ; également deux frères du Maître: Félix jeune pharmacien, et Henri, étudiant en médecine, etc. Mais les autorités liquidèrent le cercle après quelques semaines d'activité, et ses membres durent reprendre les réunions privées. Au même moment, paraissait à Varsovie la deuxième édition de « La Tempête de Neige », de Pouchkine, traduite par Grabowski ; à Upsala, un livre d'étude pour les Suédois, de B.G. Janssona ; à Nuremberg, E. Neumark traduisait de la Bible le Livre de Ruth et, peu après, Devjatnin traduisait du russe « Le Démon », de Lermontov, et « Boris Godunov », de Pouchkine ; enfin, à Paris, de Beaufront éditait un Petit Recueil de Prières catholiques.

Zamenhof s'habitua vite à cette vie paisible et calme. Là, ses honoraires furent plus importants qu'à Varsovie, mais ils ne couvraient pas ses dépenses et il dut encore faire appel à son beau-père. « *Grodno est si pauvre, écrivait-il en 1905, qu'un oculiste ne pourra jamais y*

augmenter ses revenus... Cependant, j'ai supporté patiemment pendant quatre ans. »

Pourtant, il se sentait un peu exilé ; il ne pouvait parler Espéranto qu'avec sa femme. Ses amis lui manquaient, surtout le spirituel Grabowski. Il trouvait son plaisir à rédiger « La Esperantisto », à écrire de multiples lettres, mais cela ne lui suffisait pas. A la faveur du petit nombre de ses clients, il put se permettre, pendant un an, de préparer l'édition de l'Universala Vortaro (Dictionnaire universel) et un Recueil d'exercices ; il traduisit aussi en Espéranto « Hamlet », de Shakespeare.

A cette époque, une nouvelle idée le tourmentait. Ayant beaucoup étudié l'histoire et les traditions des Hébreux, il s'intéressait aux Sages du premier siècle avant J.-C., Schammaï et Hillel. Hillel, grand législateur hébreu de Babylone, avait prédit la concorde et la paix du monde. Sa principale devise était : « *Ne faites pas à votre prochain ce qui vous est désagréable* ». Il considérait la religion comme le développement de cette pensée.

Zamenhof était assez instable dans ses conceptions de la vie. Depuis ses examens, il était passé de l'indifférence religieuse au mysticisme. Maintenant, il rêvait d'une religion universelle qui unirait tous les hommes ; ce rêve, il le nommait Hillélisme.

— En quoi consiste ton Hillélisme ? lui demanda un jour Klara.

— C'est la croyance en la possibilité d'unir tous les peuples en une religion qui ne serait nullement incompatible avec les croyances des autres religions. Je suis persuadé qu'on peut fondre en une seule les religions actuellement existantes.

« ...Aimez la paix, répandez la paix, aimez les hommes »... prenait-il plaisir à lire dans l'œuvre de Hillel. « *Celui qui abuse de sa réputation la perdra. Celui qui*

ne progresse pas dans la science recule, celui qui ne se cultive pas n'est pas digne de vivre et celui qui se sert de la science dans un but mauvais, périra... » « Si je ne prends pas soin de toi, qui prendra soin de moi ? Mais, au contraire, si je ne pense qu'à moi, quel est mon mérite ? Si je n'agis pas tout de suite, quand donc le ferai-je ? »

Il n'arrivait pas à rassasier son esprit des aphorismes et des enseignements de ce penseur.

Au printemps de 1894, une surprise attendait les Zamenhof. Six ans auparavant, Klara, en envoyant des exemplaires du premier livre de Louis, en avait adressé un, à l'insu de son mari, à Léon Tolstoï ; et voici que le grand écrivain donnait maintenant son opinion. Dans le journal russe « Posrednik » du 27 avril 1894, les Zamenhof purent lire : « *Ayant reçu... une grammaire espéranto, un lexique et des articles écrits dans cette langue, j'ai pu, après deux heures d'étude seulement, non pas parler, mais comprendre à la lecture. En tout cas, l'effort que fera tout homme de notre monde européen en consacrant un peu de temps à l'étude de l'Espéranto est si grand, et les résultats qui peuvent en découler si importants, que l'on ne peut se refuser à faire l'essai... L'étude et la diffusion de l'Espéranto sont donc une affaire qui doit intéresser tous les chrétiens, qui favorise le Règne de Dieu, seul et unique but de la vie humaine.* »

Cet article fut reproduit par Zamenhof dans « La Esperantisto ». Ce journal traversait encore des moments difficiles, car la troisième année du soutien financier de Trompeter était passée; comme les abonnés étaient presque tous russes, Zamenhof voulut rendre le journal plus attrayant en publiant des œuvres de Tolstoï. Il commença par « La Foi et la Raison », qu'il publia en juin 1895. Cette idée eut des suites catastrophiques : la cen-

sure russe interdit au journal l'entrée en Russie. « La Esperantisto » était condamné.

Cet épisode tragique met fin à la période polono-russe de l'histoire de l'Espéranto. Ces événements furent évoqués en ces termes, dix ans plus tard, au congrès de Boulogne-sur-Mer, par un espérantiste polonais, le futur traducteur du « Pharaon » de Prus, Casimir Bein : « *La période polono-russe de l'histoire de notre langue est très importante ; elle englobe les luttes difficiles des premiers pionniers contre l'indifférence et le scepticisme des hommes. L'Espéranto tira profit du fait que ses premiers écrivains étaient slaves. Simplicité de la syntaxe slave, ordre logique des mots, comme dans les langues slaves, règles de composition absolument libre introduites dans l'Espéranto des auteurs slaves furent, plus tard, imités par tous les autres écrivains* » (6).

Et, au même congrès, Grabowski dira : « *Si nous avons eu du retard sur les autres peuples, sur le plan espérantiste, les circonstances politiques en sont la cause, puisque c'étaient celles de vingt millions de Polonais. Ne jouissant pas des libertés de réunion et de parole, même les plus fervents propagandistes n'auraient pu faire grand chose pour ce grand mouvement humanitaire.* »

Après la période slave, commence la suédoise. Déjà, en décembre 1895, était fondé, à Upsala, le journal espérantiste « Lingvo Internacia », édité par le club espérantiste local et dont le rédacteur était Paul Nylén. Ce journal eut la tâche de remplacer « La Esperantisto » défaillant. Comme la Suède avait alors les lois les plus libérales du monde, en ce qui concernait la presse, l'existence du journal d'Upsala parut assurée. Sa fondation

(6) Fr. SCHNEEBERGER : *Detala raporto pri la unua kongreso de esperanto*, p. 49-55.

et les nouvelles réconfortantes qui arrivaient de partout firent oublier à Louis la disparition de son journal.

Sous la rédaction de Zamenhof, dans la collection « Bibliothèque de la Langue internationale », parurent divers livres : l'« Iliade », d'Homère ; « Asik Kerib », de Lermontov ; « Dieu voit la vérité », de Tolstoï ; « Les Ombres », de Korolenko ; « Un Ecrivain et sa Fiancée », d'un écrivain suédois, Fligare Garlen ; « Caïn », de Byron, et d'autres encore. Ces œuvres, exécutées à l'imprimerie Tummel, de Nuremberg, parurent en livrets séparés. Après Zamenhof, deux espérantistes d'Odessa, Kafinan et Gernat, assurèrent la rédaction de la « Bibliothèque ».

Le plus remarquable événement de l'année 1896 est la parution, à Nuremberg, d'œuvres originales en Espéranto : « L'Assassin involontaire », de Devjatnin, et « Dans la vie des espérantistes », de Léo Stankiewicz.

Après un séjour de quatre ans à Grodno, la ville était devenue insupportable aux Zamenhof. Ils vivaient pauvrement et aspiraient à revoir Varsovie. En plus, les enfants grandissaient et il leur fallait une éducation plus soignée. Le Docteur Zamenhof décida donc de revenir à la capitale et d'essayer, encore une fois, de surmonter les difficultés matérielles.

Le vieux Silbernik, dans son inépuisable bonté pour son gendre, aida encore les jeunes à s'installer ; ils louèrent deux pièces dans une maison de la rue Dzika, n° 9, dont l'une, au deuxième étage, était leur appartement, et l'autre, au premier, servait à l'exercice de sa profession.

« *Mon cher, lui dit son beau-père, je vous donne, comme l'on dit, le pain et le couteau, à vous de vous débrouiller.* »

Louis souffrait d'avoir besoin de secours. Autrefois, il avait accepté sans scrupule l'argent de Silbernik quand

il s'agissait de la propagande pour l'Espéranto, mais, maintenant, c'est la mort dans l'âme qu'il le prenait pour ses besoins privés auxquels, en fait, il aurait dû subvenir. Il souffrait dans son ambition, d'autant plus qu'il avait conscience de son inexpérience devant la vie.

Les rues Dzika, Pawia, Gesia, Dzialna, Smocza étaient comprises dans le quartier juif de Varsovie. Petites rues sales et bruyantes, pleines de marchands ambulants, de revendeurs, de sordides boutiques et de petites échoppes d'artisans. Ornières étroites et fétides, cours encombrées d'immondices, taudis, autant de foyers de maladies et d'incubation. Les yeux purulents des habitants de ce quartier, surtout des couturières, exigeaient les soins d'un oculiste. Ici, certes, la clientèle ne manquerait pas, mais elle se composait presque exclusivement de pauvres. Que faire ? Quelle attitude adopter ? Un savetier, couvert de haillons, l'appelle : « *M. le Docteur ! Sauvez-moi ! Je ne vois plus le fil et je vais devenir aveugle* ». Une marchande de harengs arrange son bandeau sur l'œil et se plaint : « *Je ne vois que des ombres et je souffre depuis plusieurs années* ». Un autre : « *Je n'ai pas un seul kopek pour acheter des gouttes* ». Tous supplient qu'on leur vienne en aide. Ce médecin du 9, rue Dzika est bien étrange ; il sourit à tout le monde et il doit avoir du temps et de l'argent, car il ne court pas après ses honoraires, souvent même il les abandonne ; ne serait-ce pas un incapable ?

Tous ces déshérités hantent les nuits de l'idéaliste qui, volontairement, a consacré à l'humanité son génie et ses forces. Zamenhof n'avait pas de célébrité dans le monde médical, il en avait bien conscience. S'il l'avait cru, ses échecs successifs lui auraient ouvert les yeux. Mais il était sensible à la souffrance humaine. Voici ce qu'il écrit sur cette période : « *La première année, je crus perdre la tête de désespoir. Mais, ensuite, grâce à*

une lutte énergique, le sort me fut plus favorable. Bientôt, ma clientèle se mit à grossir et, à partir de 1901, elle était suffisante pour que mes honoraires dépassent mes dépenses. J'étais sauvé. Après tant d'années de souffrances et de luttes, j'allais enfin avoir une vie plus tranquille, ayant assez de pain pour les miens (bien que, naturellement, je fus contraint à vivre modestement et à calculer l'emploi de chaque kopek). J'habitais une des rues les plus pauvres de Varsovie, mes malades étaient des pauvres qui me payaient très peu ; journellement, je devais recevoir 30 ou 40 clients pour percevoir ce que mes confrères touchaient de 5 ou 10 malades. Cependant, j'étais très content, car mon pain était assuré et je n'avais plus besoin des secours de personne. » (7).

(7) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 114.

LA VICTOIRE

LE 14 juillet 1897 fut, pour Zamenhof, une grande et belle journée : le dixième anniversaire de parution de la diffusion de l'Espéranto dans le monde.

— Vous avez triomphé, cher Maître, comme je vous l'avais prédit, lui dit Belmont, en félicitant Louis. Ces dix années vous ont apporté la victoire, les dix qui viennent vous donneront la gloire.

Grabowski s'exprima autrement :

— Je désire, cher Maître, que vos adeptes deviennent de plus en plus nombreux.

Grabowski était un homme fort agréable ; il était doué d'une mémoire géniale et d'une intarissable passion créatrice.

Il avait acquis quelque célébrité et fut appelé le père de la poésie espéranto. C'est surtout sa traduction de « Monsieur Thaddée », de Mickiewicz, qui lui valut ce titre. C'est pendant la première guerre mondiale qu'il la réalisa. Après 1897, s'ajoutèrent encore au registre des traductions : « Elle est la troisième », de Sienkiewicz ; « Péchés de jeunesse », de Prus ; « Consilium Facultatis », de Jean-Alexandre Fredro ; « Mazepa », de Slowacki, le livret de « Halka », opéra de Moniuszko, d'après Walski, et « Fragments du Parnasse international ». Son travail l'absorbait tellement qu'il devint extrêmement distrait et où qu'il se trouvât : au théâtre, chez lui, au restaurant, dans la rue, à tout venant, il déclamaient ses œuvres traduites ; il le faisait d'ailleurs fort bien. On dit même qu'aux femmes qu'il adorait, il s'efforçait de plaire en déclamant en Espéranto.

A l'occasion du dixième anniversaire de l'Espéranto, Zamenhof organisa une petite réception. L'atmosphère était telle qu'un adversaire de la langue internationale, qui se trouvait parmi les invités, n'osa pas exprimer son opinion et combla de louanges la langue italienne, dans le but évident de montrer que l'Espéranto était un jargon sans valeur. Il avoua d'ailleurs que sa connaissance des langues étrangères était fort réduite.

— Je déplore mon ignorance de la ravissante langue de Dante, dit-il. Je ne la connais pas, mais je l'apprécie. Cher Monsieur — en se tournant vers Grabowski, — vous connaissez sans doute plusieurs langues. Puis-je vous demander de déclamer en italien ?

— Volontiers, répondit Grabowski, en jetant un coup d'œil amusé à Zamenhof ; puis il se mit à énumérer les titres d'ouvrages espéranto, en les scandant, comme s'il s'agissait d'une poésie :

- « La neĝa blovado », « Lingvo internacia »,
- « Aldono al la Dua Libro »,
- « La Mondlingvisto », « La batalo de l'vivo »,
- « Preĝareto por katolikoj » kaj « Ekzercaro ».

— Bravo ! Bravissimo ! s'exclama l'adversaire de l'Espéranto, en applaudissant. Comme l'on sent bien cette antique culture romaine !

— Maintenant, voici un texte espéranto — et Grabowski se mit à réciter, en italien, un fragment de « La Divine Comédie », de Dante, où se trouvent, entre autres, ces paroles mélancoliques : « *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate* » (Laissez toute espérance, vous qui entrez).

L'anti-espérantiste écoutait avec un sourire ironique.

— Oui... bien sûr... Pour être l'œuvre d'une seule personne, ce n'est pas mal, fit-il en s'inclinant vers Zamenhof. Je vous félicite. Mais certainement M. le Docteur lui-même apprécie la différence de beauté entre les deux langues.

Grabowski, un peu gai ce jour-là, se permit d'expliquer la plaisanterie, ce qu'il n'eût jamais fait en temps normal. L'admirateur de l'italien ne se cacha pas sous terre, comme prétend le proverbe, mais se défila sans mot dire. Grabowski répéta souvent cette farce, contre les sceptiques et les adversaires.

Six mois auparavant, le mouvement espérantiste de Pologne avait subi une perte terrible : le 19 février, mourait Joseph Wasniewski, le deuxième espérantiste polonais, après Alexandre Brzostowski, journaliste et ardent propagateur de l'idée de fraternité universelle.

*
**

A partir de 1895, c'est en Suède que se trouvent les espérantistes les plus agissants ; puis, peu après, les Français les surpassent. En janvier 1898, le marquis Louis de Beaufront, bien connu dans les milieux espérantistes, fondait à Paris une « Société pour la Propagation de l'Espéranto » et, presque aussitôt, un journal bilingue, « L'Espérantiste ». Parmi les membres de cette société figuraient entre autres le Général Sébert, le Professeur Naville, de Suisse, l'Anglais Lambert et le mathématicien Bourlet, de Paris. Plusieurs Français se mirent à écrire de nombreux livres pour faire connaître la langue internationale.

En janvier 1899, le Professeur Naville et le Général Sébert présentaient, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques de France, un mémoire sur la langue Espéranto et, en avril 1901, ce même Sébert et le Professeur Méray présentaient l'Espéranto devant l'Académie des Sciences. Bourlet conduisait l'espérantisme français vers son épanouissement, usant pour cela de son influence sur la société de cette époque.

Dès 1900, Bourlet organisait des cours d'Espéranto avec le concours de ses amis et sut y intéresser des hom-

mes de sciences. Le 17 juin 1901, les espérantistes parisiens le choisissaient comme président de leur association ; à la Sorbonne, il obtenait une salle pour les réunions d'Espéranto et, à la Librairie Hachette, il commençait à publier des livres en cette langue. Enfin, au cours de cette même année 1901, de nombreux groupes nouveaux se fondèrent en France.

Le mouvement espérantiste se développait dans la plupart des pays, en Europe et sur les autres continents, lorsque la mort du généreux bienfaiteur que fut Trompeter vint endeuiller tous les amis de l'Espéranto.

En Autriche-Hongrie, l'Académie des Sciences de Vienne chargeait le Professeur Schuchardt d'observer le développement de la langue internationale ; à Prague, l'on fondait un Club Espéranto et le journal « L'Espérantiste de Bohême », dont l'existence fut brève. Jusqu'en 1902, se créèrent successivement : la Société Espérantiste Suisse (L'Espoir) et des groupes belges, anglais, espagnols, bulgares, hollandais, canadiens, péruviens, etc. Le Mouvement espérantiste commençait à s'implanter partout.

Les succès de la langue internationale incitèrent Zamenhof à reparler de ses idées. Son ancien rêve de Grodno sur la pacification des peuples reparut au premier plan de ses préoccupations et Louis exposa ses opinions à ce sujet dans une brochure, éditée en avril 1901, sous le pseudonyme « HOMO SUM » et dont le titre était : « L'Hillélisme, solution de la question juive ». Aussitôt l'édition terminée, l'imprimeur fit faillite et tout le stock échut à Zamenhof qui diffusa son manifeste à des personnes de la haute société, en particulier des Juifs russes. L'échec fut retentissant. Aux amis du progrès, l'Hillélisme apparaissait comme un verbalisme nébuleux et, aux orthodoxes, comme une déviation coupable. Zamenhof en éprouva quelque ressentiment, d'au-

tant plus que beaucoup d'espérantistes français repoussèrent ses théories. Mais il n'abandonnait pas son idée. Grâce à ses succès, cet homme modeste était devenu confiant et il avait la foi d'un enfant à l'égard de la droiture de ses intentions. L'ascension du mouvement espérantiste et son indépendance matérielle lui valaient une tranquillité d'esprit qu'il n'avait pas auparavant. Il avait dépassé la quarantaine et le solitaire craintif s'était transformé en un optimiste qui s'intéressait à la société. Sa vie personnelle avait pris une orientation qui le satisfaisait. En plus de son affranchissement sur le plan financier, une totale compréhension était née entre son père et lui et l'exercice de sa profession le rendait heureux. En 1903, Adam avait 15 ans et Sophie 14 ; en 1904, un troisième enfant naissait ; sa fille Lydia. Parmi ses confrères, Louis jouissait d'une grande autorité.

Le Lycée d'Etat, dans la rue Nowolipki, était devenu le « Lycée des Zamenhof », comme le remarquait le directeur, non sans fierté. Après Louis, ses frères cadets y avaient fait leurs études, puis ensuite, son fils Adam. Maintenant, celui-ci était chez son grand-père, à Kovno, où il préparait ses examens. Sophie, intelligente, allait finir sa troisième au Lycée de Jeunes Filles. L'un et l'autre, élevés selon la culture polonaise, voulaient faire leur médecine et ne rêvaient que de partir à l'étranger pour leurs études. Pour ce qui est de l'Espéranto, il serait difficile de préciser lequel des deux surpassait l'autre. Mais c'est en son frère Félix que le maître trouvait le plus de satisfaction et le plus grand concours dans l'accomplissement de sa tâche. Celui-ci, propagateur de tout ce que Louis faisait imprimer, s'était donné de toute son âme à la langue internationale. Non seulement il écrivait dans les périodiques du mouvement, mais encore, il soutenait matériellement l'action de son frère aîné. Ayant créé, après son mariage, une pharmacie, place Zelasna Brama, il y acquit une certaine aisance.

Actif, remuant, toujours gai, il se délectait dans l'organisation de spectacles d'amateurs et dans la déclamation. Sa famille, qui se multipliait, et ses amis assistaient à ces représentations où, naturellement, Grabowski venait en bonne place, puisqu'il était particulièrement doué pour la récitation.

Les années 1903-1904 constituent simplement des étapes dans le développement de l'Espéranto. Le mouvement s'affirme, des organisations et des journaux se fondent et le nombre des membres ne cesse d'augmenter. L'espérantisme s'implante en Tunisie, en Algérie, au Mexique. En France, il y a 60 groupes. A Varsovie, se fonde la Société Espérantiste Polonaise avec un comité où entrent Zamenhof, Grabowski, Zakrzewski, Bein, Brzostowski et Belmont.

Le Professeur Naville, président honoraire du Congrès International de Philosophie, à Genève, évoqua l'Espéranto dans son discours et contribua ainsi à étendre sa renommée. La littérature espéranto, à cette époque, se développe énormément. Zamenhof fit une seconde édition de son livre sous le titre : « Chrestomathie fondamentale ». En dehors de la Maison Hachette, qui éditait beaucoup de livres dans une collection approuvée par L.L. Zamenhof, on fonda en France, en 1904, la Société Espérantiste d'Impression ; à Berlin, les Editions Moller et Borel ; à Londres, « Stead » et, à Varsovie, un rayon espéranto aux éditions de Arct.

**

Pendant les années 1904-1906, époque de la guerre russo-japonaise et de la révolution, la population de Varsovie se souleva contre la police et les armées du tsar. Les rues se couvrirent de barricades et le sang du peuple commença à couler.

Louis Zamenhof fut très affecté par le départ de son frère Léon pour la guerre russo-japonaise, supporta difficilement la tourmente révolutionnaire et, dans sa lettre à un espérantiste français, Javal, il écrivait : « *La vie en Pologne, et surtout à Varsovie, est actuellement très précaire ; nous sommes tous en état de surexcitation et chaque jour nous apporte toujours des soucis nouveaux ; je me sens incapable de travailler* » (1). Absorbé par la pensée de la fraternité humaine, il répétait obstinément à ses amis les paroles empruntées à son livre sur l'Hilléisme : « *Les hommes s'uniront un jour en un seul peuple, mais ceci se réalisera presque imperceptiblement et sans à-coup* » (2). Pourtant, ce héraut de l'amour ne comprenait pas la révolution, bien qu'il recommandât les plus profonds changements dans les relations humaines.

Lorsque la première vague des combats révolutionnaires fut passée, il se remit au travail et constata avec joie les progrès de l'Espéranto. Aux espérantistes étrangers qui s'intéressaient à la révolution, il envoyait des lettres pleines d'espoir.

Malgré le développement considérable du mouvement, les contacts personnels entre espérantistes de nations diverses étaient très rares. Ceux-ci demandaient des congrès internationaux ; aussi, Zamenhof, dans le premier numéro de « L'Espérantiste », en 1904, évoqua cette question et écrivit notamment : « *Au congrès, on doit parler de l'organisation de notre mouvement, de l'aide réciproque que nous pouvons nous apporter les uns aux autres, des méthodes de propagande, de la création d'une vaste et intéressante littérature* » (3).

(1) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 219.

(2) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro* p. 316.

(3) Andreo FISCHER : *Historieto de Esperanto*, Tiflis, 1911, p. 22.

Avant de convoquer un congrès mondial, les clubs espérantos de Calais et Douvres avaient organisé, en août 1904, une réunion internationale, à l'occasion d'une course de bateaux à moteur sur la Manche. A cette réunion assistaient environ 200 personnes venues de France, d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche et d'Algérie. Ce premier essai démontra la possibilité de se comprendre parfaitement en Espéranto, puisque les participants se comprirent sans effort dans la langue de Zamenhof. Pendant les séances, conformément à la proposition d'Alfred Michaux, président du Groupe Espérantiste de Boulogne-sur-Mer, on choisit cette ville comme siège du premier Congrès mondial des Espérantistes, et la date en fut fixée au mois d'août 1905.

Louis en fut à la fois heureux et inquiet. Il redoutait une réforme de l'Espéranto qui pourrait lui être fatale.

« Pour que notre langue atteigne son but, elle doit rester absolument intangible, comme toutes les autres langues, pour lesquelles personne n'oserait proposer des réformes, bien que toutes soient beaucoup plus imparfaites que la nôtre. » (4).

A cette opinion, qui ne reconnaît l'homme craintif qu'était autrefois Zamenhof ?

— On pourrait créer, dit-il un jour à Grabowski, une Académie Centrale ou un Comité Central, qui deviendrait la plus haute autorité ayant le droit de trancher toutes les questions douteuses concernant notre mouvement, mais qui n'aurait pas le droit de modifier l'Espéranto. Il faut éviter les faux-pas comme la peste.

Un détail l'inquiétait aussi. Ces derniers temps, étaient apparues plusieurs projets de langue à prétention

(4) Andreo FISCHER : *Historieto de Esperanto*, Tiflis, 1911, p. 24.

internationale : le parla, le bolak, le spokil et bien d'autres encore. Bien que ces projets fussent bien inférieurs à l'Espéranto, ils pouvaient nuire à la langue internationale, rompre l'unité du mouvement et, par leur multitude, ridiculiser, aux yeux du public, le sérieux de l'idée de « langue internationale ». Zamenhof et ses amis déploraient tout cela.

Les Français commencèrent à se préparer énergiquement à la défense de l'Espéranto. Dès 1900, le Professeur Couturat, de Beaufront et Leau avaient suggéré la création d'une commission d'étude qui apprécierait laquelle, parmi les langues présentées, convenait le mieux à un usage généralisé. Leur intention était de s'adresser à une importante institution scientifique, voire même à une académie. Cependant, depuis plusieurs années, malgré leurs démarches, ils ne parvenaient à aucun résultat positif. Les échecs de Couturat et de ses collègues irritèrent beaucoup Zamenhof et eurent, par la suite, une grosse influence sur sa santé.

Pour l'organisation du Congrès de Boulogne-sur-Mer coopérèrent : la Société Française pour la Propagation de l'Espéranto, avec le Touring-Club Français et Bailiff ; les groupes parisiens, sous la présidence de Bourlet, et les Espérantistes de Boulogne-sur-Mer, dirigés par Michaux. On fixa le nombre des congressistes à 352 et le prix de l'adhésion à trois francs. Mais les organisateurs étaient inquiets des conséquences de la révolution en Russie et en Pologne ; ils doutaient même que le Maître pût venir.

Zamenhof ne vivait plus que pour ce congrès. Il projetait des démarches, consultait ses collègues... De nouveau, il négligeait sa clientèle, mais cela n'avait plus les mêmes conséquences qu'autrefois. A ce moment-là, parut une brochure contenant le projet de Ligue Espérantiste Mondiale et de Comité Central International,

proposés par Zamenhof et les espérantistes français, ainsi qu'un projet de Déclaration sur l'essence de l'Espérantisme, dont l'auteur était Zamenhof lui-même. Peu après, parut le « *Fundamento de Esperanto* » (Fondement de l'Espéranto) avec le lexique.

Le 18 mai, Zamenhof écrivait au Professeur Bourlet, président des Espérantistes de Paris :

« Cher Monsieur, je resterai à Paris les 1^{er} et 2 août, mais je vous serais reconnaissant que le groupe de Paris ne prépare aucune réception en mon honneur, car cela me serait très désagréable ; et, en outre, cela pourrait nuire au congrès en détournant l'attention des espérantistes. Je ne voudrais être à Paris qu'un ami parmi des amis, sans caractère officiel et, si possible, incognito.

» M. Michaux m'a écrit, il y a longtemps, au sujet de la médaille et m'a demandé mon portrait ; mais je lui ai répondu que je ne pouvais accepter, car ce serait de l'orgueil de ma part. Je désirerais qu'au congrès, il ne soit question que de l'Espéranto et non de Zamenhof. Après le congrès, on pourra faire une médaille avec mon effigie, on pourra vendre mon portrait, etc. ; mais, avant ce premier congrès, cela serait tout à fait inopportun. » (5).

Et, un mois plus tard : *« J'arriverai à Paris au jour et à l'heure fixés sur le programme... Veuillez en informer assez tôt M. Javal, dont je serai l'hôte. Je vous demande de tout organiser de telle manière que je reste à Paris le moins possible, car mon temps est très limité » (6).*

Le 10 juillet, il communiquait à Javal : *« Selon la proposition de M. Bourlet, j'ai décidé d'arriver à Paris le 29 juillet. Je veux maintenant vous demander un*

(5) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 153.

(6) *Idem*, v. I, p. 163.

service : vous et votre chère famille, auriez-vous la bonté d'accepter ma femme comme hôte, en plus de moi-même ?... S'il y a de la place chez vous, j'espère que vous ne refuserez pas de l'accueillir...

» Si le Président du Conseil veut me conférer la Légion d'Honneur, je l'accepterai naturellement avec reconnaissance, car je comprends bien que cet honneur sera d'une grande portée pour l'Espéranto. Si votre Comité estime qu'il est nécessaire que je vienne avant le 29 juillet à Paris, j'essayerai... de répondre à son désir. » (7).

A mesure que la date du congrès approchait, Zamenhof devenait de plus en plus agité. Il appréhendait les attaques des adversaires, il ne savait pas parler en public. Avec beaucoup d'effort, il préparait les discours du congrès. En outre, l'état de ses finances était mauvais, à tel point que le départ parut incertain. Les enfants qui grandissaient constituaient un problème de plus qui compliquait la situation ; ils allaient quitter le lycée, il fallait penser à leur avenir. Le grand-père Silbernik ne voulait pas se séparer d'Adam, car, à Kovno, il était plus tranquille qu'à Varsovie. Sophie ne pensait qu'à poursuivre ses études à l'étranger et son frère, dans ses lettres, montrait le même désir. Mais, le père n'ayant pas de fortune suffisante pour cela, on différait toujours. Lydia n'avait que 16 ans et sa mère l'estimait trop jeune pour voyager à l'étranger. La jeune bachelière, très raisonnable, bien que son aspect laissât supposer la légèreté, accepta docilement le verdict de ses parents.

— Je t'aiderai, papa, à la préparation du congrès, disait-elle avec sa fine ironie coutumière.

Malgré l'opposition des caractères, Louis aimait beaucoup cette créature babillarde et dont la vivacité provo-

(7) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 167-168.

quait parfois des excès de langage. De ses trois enfants, c'était peut-être même celle qu'il aimait le plus.

Entre temps, les organisateurs du congrès se montraient inquiets, comme l'écrit Alfred Michaux. Le « Discours » et la « Prière » destinés au congrès, et que Zamenhof leur avait adressés, provoquèrent la plus complète réserve ; et, quelques jours avant le congrès, se réunirent chez le Professeur Cart, linguiste célèbre, les dirigeants espérantistes : Michaux, Boirac, Bourlet, Javal et Sébert. Michaux lut les documents envoyés par Zamenhof : ceux-ci semèrent la consternation parmi ces intellectuels d'éducation rationaliste. L'ardente prière à la « Haute Force Morale » et l'appel pour l'union des églises (« *chrétiens, juifs et musulmans, nous sommes fils d'un même Dieu* »), mêlés à des considérations tirées de l'Hillélisme sur l'« acte de foi », s'avérèrent inacceptables pour ces libres-penseurs. Après un échange de vues animé, on décida d'exclure cette prière du programme du congrès.

Zamenhof, heureusement, ignore tout de cette réunion préparatoire. Lui et sa femme, passant par toutes sortes d'émotions, vivaient dans la fièvre qui précède les départs. Pour Klara, c'était le premier voyage à l'étranger. Pour Louis, la voie triomphale.

Ils voyagèrent en troisième classe, avec d'autres congressistes polonais : Grabowski, Zakrzewski, Brzostowski, Bein, Belmont.

Bourlet les attendait à la gare de Paris-Nord. Fleurs, souhaits de bienvenue, politesses mirent à rude épreuve la modestie des arrivants. La capitale du monde les reçut à l'Hôtel de Ville et le Ministre de l'Instruction Publique décora le Maître de la Légion d'Honneur. Les orateurs appelaient « Docteur Espéranto » l'homme auquel nul ne pouvait être comparé, puisque jamais personne, avant lui, n'avait créé une telle œuvre. Des banquets, des dis-

cours, des interviews de journalistes, la visite de la ville et toutes sortes d'honneurs permirent à Zamenhof d'apprécier le bonheur causé par l'accomplissement de ses rêves.

Du 28 juillet au 2 août, les congressistes polonais, grâce à Bourlet et à Javal, purent admirer les curiosités de Paris.

Louis était nerveux. Il redoutait de plus en plus « le grand examen », s'efforçant de vaincre sa timidité et considérant ses chances. Son premier contact officiel eut lieu à la Soirée espérantiste, à la Sorbonne ; puis, il distribua des récompenses aux meilleurs élèves et assista à un concert. Peu à peu, il reprit courage et confiance ; Javal, de son côté, qui l'avait accueilli chez lui, sut trouver les paroles pour le reconforter.

LA GLOIRE

BOULOGNE, ville maritime et fortifiée du Pas-de-Calais, était pavoisée comme aux grands jours pour accueillir le Congrès. Dans les rues, claquaient au vent les drapeaux verts frappés de l'étoile d'espérance. A l'entrée de la ville, autour de la Colonnade de la Grande Armée, des banderoles, tendues au-dessus de la chaussée, souhaitaient la bienvenue aux congressistes, hommes de bonne volonté. Autour du théâtre, où le Congrès allait se dérouler, la population s'était rassemblée. Elle lisait avec étonnement le mot « Espero », écrit partout à profusion. Ce mot, étrange et beau à la fois, se répandit dans toute la ville, sans que l'on en comprît exactement la portée, en dehors des milieux espérantistes.

M. et M^{me} Zamenhof logeaient chez M. Michaux, dans la Ville Basse, près du théâtre. A son arrivée, le Maître fut salué par les dirigeants français Bourlet, Boirac, Cart, Sébert et quelques autres. Mais, après un échange de politesses, le premier conflit éclata. Tous suggéraient à Zamenhof de modifier son discours du Congrès.

— Il faut supprimer les passages « dangereux ».

— Surtout ce qui concerne les « mystérieux fantômes ».

— Très cher Docteur, supprimez les paroles de la Prière !

Les attaques se faisaient plus virulentes.

— On vous sifflera ! s'écria, sur un ton à peine poli, Bourlet, rouge au point d'en avoir une attaque.

— Messieurs ! tonna Michaux, qui défendait le Maître, cela peut plaire à un certain nombre de congressistes.

Zamenhof, ému aux larmes, effrayé par une opposition presque haineuse et par la menace de voir le Congrès se scinder en deux clans, se résigna à supprimer la dernière strophe de la « Prière sous le drapeau vert » que les adversaires lurent à haute voix :

Que les frères s'unissent, que les mains se tendent.
 En avant, avec des armes pacifiques !
 Chrétiens, juifs ou musulmans,
 Nous sommes tous les fils de Dieu.
 Souvenons-nous toujours du bien de l'humanité
 Et, malgré l'insuccès, sans halte ni repos,
 Au but fraternel, marchons obstinément.
 En avant, jusqu'au bout.

— Vous avez raison de céder, Maître, dit Couturat. L'humanité nous entendra tout de même : 688 participants de 20 nations ! Cette strophe n'a vraiment pas de sens.

Le soir, le premier Congrès Universel d'Espéranto s'ouvrait.

Le théâtre était archicomble. En plus des participants, des invités. Un tonnerre d'applaudissements salua le Maître. La Musique se mit à jouer et chacun se leva. Les murs renvoyèrent l'écho de l'hymne majestueux « La Espero », composé par Zamenhof :

Dans le monde est né un sentiment nouveau,
 A travers le monde passe un appel puissant ;
 Sur les ailes d'un vent favorable,
 Qu'il vole maintenant de lieu en lieu.
 Ce n'est pas à un glaive assoiffé de sang
 Qu'il appelle la famille humaine :
 Au monde éternellement en guerre,
 Il promet une sainte harmonie.

Sous le signe sacré de l'espérance
 S'assemblent des combattants pacifiques,
 Et le mouvement croît rapidement
 Par le labeur de ceux qui espèrent.
 Depuis des millénaires, des murailles se dressent
 Entre les peuples divisés ;
 Mais elles sauteront, ces barrières obstinées,
 Abattues par l'amour sacré.

Sur la base d'une langue neutre,
 Se comprenant l'un l'autre,
 Les peuples feront, dans la concorde,
 Une grande ronde familiale.
 Nos vaillants collègues,
 Dans ce pacifique labeur, ne se laisseront point,
 Jusqu'à ce que le beau rêve de l'humanité,
 Dans une éternelle bénédiction, se réalise.

Ce chant de fraternité et d'espérance fut suivi d'une explosion d'enthousiasme. Les gens se jetaient dans les bras les uns des autres, sans s'être jamais connus. Les applaudissements et les vivats se prolongèrent, lorsque le Maître parut sur la scène : c'était un homme ému que rien ne distinguait, si ce n'est des lunettes à verres ronds, avec une barbe grise et qui, âgé de 46 ans, en paraissait davantage. Des mouchoirs et d'innombrables mains s'agitaient, un salut spontané jaillit de la foule... Lorsque le Maître prit place à la table présidentielle, un grand silence se fit. Le Maire Péron fit un discours en son honneur, puis, après de nouvelles ovations, le calme se fit, car Zamenhof venait de se lever et, rassemblant toute son énergie, il se mit à parler :

— Mesdames, Messieurs ! Je vous salue, chers amis, frères et sœurs de la grande famille humaine et mondiale, qui êtes venus de pays proches et lointains... pour vous serrer fraternellement la main au nom de la grande idée qui nous unit tous.

Les applaudissements crépitèrent et il dut s'interrompre.

— Que ce jour soit béni et que ses suites soient nombreuses et glorieuses.

Puis, il parla des souffrances de l'humanité et de la fraternité future. Fréquemment, les ovations couvraient ses paroles.

— ...Nous montrerons au monde que la compréhension réciproque entre gens de nations différentes est tout à fait possible... Que les barrières dressées entre les peuples n'ont rien... d'éternel... Que la compréhension réciproque... n'est pas un rêve fantaisiste, mais une nouveauté bien réelle... Qu'il arrivera un jour où nos petits-fils ne voudront pas même croire... que les hommes... pendant longtemps n'ont pu se comprendre les uns les autres... — ...J'espère exprimer l'opinion de tous les congressistes en adressant un cordial merci à M. Schleyer, le premier et le plus vaillant pionnier de l'idée de langue internationale neutre. »

Après des applaudissements pour le remercier de ces paroles magnanimes à l'adresse de l'idéaliste badois, le Maître évoqua la mémoire des vaillants membres défunts : Einstein, Wasniewski et Trompeter. L'assistance se leva et honora leur mémoire par une minute de silence. Ensuite, Zamenhof termina en ces termes :

— En ce moment solennel, mon cœur déborde de quelque chose d'indéfinissable et de mystérieux et j'éprouve le désir de le soulager par une prière, de m'adresser à une force supérieure et d'invoquer son aide et sa bénédiction. »

Quelques rares sceptiques murmurèrent, personne ne protesta devant l'accord enthousiaste de l'assemblée. Et, dans le silence, résonnèrent les paroles de la « Prière sous le drapeau vert » :

Toi, ô puissant mystère invisible,
 Force immense qui régit le monde,
 Toi, grande source d'amour et de vérité
 Et source constante de vie,
 Toi, que tous s'imaginent différemment,
 Mais que tous sentent également dans leur cœur,
 Toi qui crée, Toi qui règne,
 Aujourd'hui, nous Te prions.

A Toi, nous ne venons pas avec une foi nationale,
 Avec des dogmes d'une aveugle ferveur :
 Toute discussion religieuse se tait maintenant
 Et seule règne la foi de notre cœur.
 Avec elle qui, chez tous, est la même,
 Avec elle qui est vraie et librement consentie,
 Nous voici, fils de l'humanité entière,
 A Ton autel.

L'humanité, Tu l'as créée parfaite et belle,
 Mais elle s'est divisée par les combats ;
 Un peuple en attaque cruellement un autre,
 Un frère attaque son frère, tel un chacal.
 O ! qui que Tu sois, force mystérieuse,
 Ecoute la voix d'une prière sincère,
 Rends la paix aux enfants
 De la grande humanité !

Nous avons juré de travailler, nous avons juré de
 Pour réunir l'humanité. [lutter
 Soutiens-nous, ô Force, dans nos chutes,
 Et laisse-nous vaincre l'obstacle ;
 Accorde Ta bénédiction à notre labeur,
 Accorde Ta force à notre ferveur,
 Qu'à jamais, contre des attaques barbares,
 Nous résistions courageusement.

Le drapeau vert, nous le tiendrons bien haut ;
 Symbole de bonté et de beauté.
 La Force mystérieuse du monde nous bénira,
 Et nous atteindrons notre but ;
 Entre les peuples, nous détruirons les murailles,
 Elles craqueront et elles crouleront
 Et tomberont pour toujours, et l'amour et la vérité
 Règneront sur la terre.

L'assistance était gagnée par l'enthousiasme ; même
 les sceptiques se laissèrent emporter par son débordement.
 La victoire était totale.

Après la séance, on joua une pièce de théâtre sous le titre : « Mensonge d'Amour », de Labiche, puis le Maire offrit un banquet à quelques-unes des personnalités.

Les fatigues de cette journée désormais historique n'avaient pas épuisé Zamenhof. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, il travailla encore, avec quelques collaborateurs, à la rédaction définitive de la « Déclaration sur l'Essence de l'Espérantisme ».

Le lendemain étant un dimanche, les congressistes assistèrent à la messe, célébrée par l'abbé Peltier, et au cours de laquelle il prêcha en Espéranto. Ensuite, des espérantistes de nationalités différentes organisèrent des réunions préparatoires. Le même jour, eut lieu une excursion commune à Wimereux. La journée se termina par un concert et une comédie de Molière : « Le Mariage forcé », traduit en Espéranto et joué par des membres de sept nationalités différentes.

Zamenhof était heureux, entouré de respect et contemplant son œuvre, auréolée d'enthousiasme. Quant à Klara, elle ressentait le triomphe de son mari comme le sien.

Le lundi, la séance commença par l'élection du Bureau du Congrès ; le Président fut Zamenhof ; les Vice-Présidents : le Recteur Boirac et l'Avocat Michaux, le Docteur Mybs, le Colonel Pollen et le Général Sébert ; les Secrétaires : Bourlet, Dervaux, Grabowski, Kuhl. Boirac présidait les séances avec habileté et autorité.

— Je propose, dit Zamenhof, que le Congrès se contente de discuter les problèmes et d'émettre son opinion, mais sans décision définitive, car nous n'avons pas reçu de l'ensemble des espérantistes suffisamment de pouvoirs pour que nous puissions prendre des décisions. Les principaux problèmes qui sollicitent le Congrès sont : la « Déclaration sur l'Essence de l'Espérantisme »,

la fondation de la Ligue mondiale, d'un Comité linguistique et d'un Comité d'organisation des futurs Congrès.

Les congressistes approuvèrent la discussion de ces problèmes et Zamenhof lut la Déclaration en question. Ensuite, les discussions sur les thèmes proposés occupèrent toute la séance. Plusieurs prirent la parole, entre autres Grabowski et Bein. Quelques-uns demandèrent d'apporter des corrections à la Déclaration ; il y eut même quelques escarmouches entre Bourlet et Cart d'une part, Michaux et Fruictier d'autre part. Boirac apaisa habilement les querelles. Les déclarations de Privat, espérantiste suisse de seize ans, firent sensation, car ce jeune homme s'exprimait avec l'assurance d'un homme mûr. Plus tard, il sera l'un des biographes du Docteur Espéranto.

Le bal costumé couronna le troisième jour du Congrès.

Au cours des autres séances, on discuta de problèmes d'organisation ou de linguistique, de possibilité d'introduction de l'Espéranto dans les écoles et de son admission dans les communications téléphoniques. Ni critiques, ni disputes, ne firent défaut. Quelques-uns réclamaient des modifications dans la langue internationale.

Les séances étaient entrecoupées de banquets, de concerts et d'excursions touristiques. Les congressistes se firent beaucoup d'amis, mirent fin à plus d'un préjugé et se fortifièrent mutuellement dans l'idéal espérantiste.

A la dernière séance, avant la clôture, le Président Boirac présenta à l'assemblée le texte définitif de la « Déclaration sur l'Essence de l'Espérantisme », appelée depuis « Déclaration de Boulogne ».

— Comme, sur l'essence de l'Espérantisme, beaucoup ont une idée très imprécise, nous avons pensé nécessaire... de donner les éclaircissements suivants :

1° L'Espérantisme est l'effort fait pour propager dans le monde entier l'usage d'une langue humainement neutre qui, sans s'immiscer dans la vie interne des peuples et sans chercher à se substituer aux langues nationales existantes, donnerait aux hommes de nationalités diverses le moyen de se comprendre ; elle pourrait servir aussi de langue de conciliation dans des pays où diverses nations sont en compétition pour imposer leur langue ; elle pourrait servir enfin à publier les ouvrages qui ont un intérêt égal pour tous les peuples.

2° Comme... des nombreux essais, faits au cours des deux derniers siècles, ...à tous égards, seul l'Espéranto s'est avéré le plus parfait, pour cette raison, les amis de l'idée de langue internationale... travaillent à sa diffusion et à l'enrichissement de sa littérature.

3° Comme l'auteur de la langue espéranto... a refusé, une fois pour toutes, tout droit personnel et tout privilège concernant l'Espéranto, cette langue n'est la propriété de personne. Le maître en est le monde entier et chacun... peut... employer la langue dans tous les buts possibles...

4° L'Espéranto... ne dépend d'aucun homme en particulier. Les opinions et les œuvres du créateur de l'Espéranto ont, de même que les opinions et les œuvres de n'importe quel espérantiste, un caractère absolument privé. Le seul fondement de la langue espéranto, obligatoire pour tous les espérantistes, est le « Fundamento de Esperanto », auquel nul n'a le droit d'apporter le moindre changement.

5° Est appelé espérantiste toute personne qui connaît et utilise l'Espéranto, quels que soient les

buts pour lesquels elle s'en sert. L'appartenance à une société espérantiste active est, pour tout espérantiste, recommandée, mais facultative.

Le Congrès accepta la Déclaration, mais repoussa la proposition de Ligue Mondiale. Il décida de fonder un Comité Linguistique et procéda à l'élection de ses membres provisoires. Ensuite, sur proposition de Belmont, fut élu un Comité chargé d'organiser les congrès annuels. Pour le second Congrès, le choix se porta sur Genève.

Un problème, posé cinq ans auparavant par le Professeur Couturat, à savoir, l'examen approfondi par des linguistes des possibilités d'utilisation de l'Espéranto et de sa supériorité sur les autres langues créées, resta encore sans solution.

La clôture du Congrès ne se passa pas avec moins de solennité que l'ouverture. Les participants portaient convaincus que Boulogne était comme le berceau d'une époque nouvelle ; de fervents adeptes de diverses nationalités allaient maintenant porter à travers le monde l'idée de fraternité et d'amour universels.

— Victoire de l'intelligence, de la pensée et de la persévérance ! répétait Bein.

— Mais, j'ai des doutes, disait Brzostowski. Le Comité Linguistique est trop nombreux, son rôle et ses droits n'ont pas été clairement définis, si bien qu'on ne sait pas si son chef est le Maître ou le Congrès. La validation des décisions du Congrès sera toujours douteuse, ce qui compliquera le dénouement d'une crise éventuelle. Deuxièmement, le Comité se compose de personnes ayant des niveaux différents dans la connaissance de l'Espéranto. Troisièmement, le Congrès ne pourra agir sans le Centre Administratif. Quatrièmement, l'attitude dictatoriale de Bourlet et Sébert ne me plaît pas, de même que l'absence de de Beaufront.

Lorsqu'ils furent seuls, Grabowski dit à Zamenhof :
 — Vous êtes trop modeste, trop timide, et les Français sont méfiants. Cela a empêché de définir une représentation avec des droits égaux. Je crains, comme Brzostowski, qu'en cas de crise, l'Espérantisme soit privé d'organes et de chefs jouissant d'une liberté d'action suffisante.

Zamenhof, dont rien n'aurait réussi à voiler le bonheur, sourit avec indulgence et répondit :

— Ne soyez pas prophète de malheur. Je suis dans la joie et je ne veux pas, avant la fin du Congrès, revenir aux soucis et aux craintes de la vie quotidienne. Nous avons la victoire, mon cher, nous avons la victoire !

Rentré à Varsovie, après un long voyage et quatre jours de repos à la campagne, il écrivait, le 30 août, une lettre à Javal :

« ...Le voyage s'est très bien effectué et, ma femme et moi, nous sommes en bonne santé. Chez moi, j'ai trouvé un travail si considérable que, de longtemps, je ne pourrai reprendre mon rythme normal et je devrai beaucoup travailler. » (1).

Peu après, le Général Sébert lui adressait tout le dossier relatif à l'Ordre de la Légion d'Honneur.

— L'honneur que m'a fait le Gouvernement Français a, pour moi, une grande valeur, dit Zamenhof, mais aussi et surtout pour l'Espérantisme.

« ...Pensez-vous, écrivait-il à Javal le 24 septembre, que je doive adresser une lettre de remerciements au Gouvernement Français ? Si vous l'estimez, je vous demande de bien vouloir m'envoyer le texte de cette lettre, car je suis tout à fait inexpérimenté dans ce genre d'affaires. » (2).

(1) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 196.

(2) *Idem*, v. II, p. 206.

Une fois passées les impressions du Congrès et l'euphorie de la victoire, Louis considéra la situation à tête reposée. Sa joie en fut altérée. On avait refusé le projet de Ligue Mondiale et les doutes de Brzostowski et de Grabowski paraissaient fondés. Il n'avait pas pu exposer sa doctrine de l' Hillélisme. « *L'Espéranto, avouait-il à Javal, n'est qu'un aspect de cette idée générale que je nomme l'Hillélisme... et à laquelle j'ai pensé toute ma vie.* » (3). Et que de foi naïve exprime ce qui suit : « *L'idée contenue dans l'Hillélisme vous paraîtra une simple utopie, bien qu'elle soit facilement réalisable, et si j'ai, un jour, assez de temps et une meilleure santé, je la réaliserai* » (4).

Le temps et la santé ! Louis Zamenhof n'en jouit jamais pleinement. « *Je me sens sans force, écrivait-il à Javal, et je ne peux pas faire la moitié de ce que je faisais il y a quelques années ; et, comme je ne peux restreindre mon activité professionnelle, que je le veuille ou non, c'est la correspondance espérantiste qui doit en souffrir.* » (5).

Les passages ci-dessous de sa lettre à Javal, datée du 24 septembre 1905, caractérisent les rapports de Zamenhof et de l'Espéranto ; ils ne sont plus les mêmes depuis les discussions du Congrès et les déductions que Zamenhof en a tirées :

« *...l'Espéranto possède 100-150 formes ou mots qui sont mauvais, en effet, et dont l'amélioration ne vaudrait à chaque espérantiste, une fois pour toutes, qu'une étude de quelques heures et... signifierait pour l'Espéranto... un progrès notable. Mais, le moindre changement apporté au « Fundamento » de la langue doit rester interdit...*

(3) *Leteroj de LL. Zamenhof*, v. I, p. 199.

(4) *Idem*, v. I, p. 200.

(5) *Idem*, v. I, p. 196.

Celui qui a déjà appris l'Espéranto doit avoir la certitude absolue qu'il n'aura pas besoin de l'apprendre de nouveau, qu'aucun mot appris ne perdra sa valeur et qu'il ne sera jamais incompris des autres espérantistes. L'auteur d'un ouvrage d'Espéranto doit être absolument certain que son œuvre sera parfaitement comprise de tous les espérantistes et à toutes les époques. Il y a pourtant un moyen d'améliorer la langue sans toucher au « Fundamento ». Par l'introduction d'un certain nombre de néologismes qui ne remplaceront pas les anciens mots mais existeraient parallèlement à eux. » (6).

Quelque temps après, Zamenhof revint à sa chère idée de l'Hillélisme, encouragé qu'il était par l'accueil fait par le Congrès à sa « Prière sous le drapeau vert ». Il ne comprenait pas l'ambiance du Congrès ; les participants n'étaient disposés à accepter ni le mysticisme, ni l'Hillélisme et, s'ils avaient dignement écouté la « Prière », ce n'était que pour l'émotion qu'elle provoquait. Si les sceptiques avaient sous-estimé le consentement des congressistes, Louis, lui, l'avait surestimé.

Après avoir introduit quelques changements peu importants dans le texte de la brochure sur l'Hillélisme, éditée en 1901, et ayant remplacé le titre par « Homaranismo » (de l'Espéranto « homaro », humanité), il l'édita à Saint-Pétersbourg, sous un pseudonyme. Ce livre ne rencontra qu'un écho nul ou discordant. L'homaranisme rêveur et naïf, à l'époque de la révolution, était voué à l'avance à l'échec, peut-être même au ridicule.

*
**

Au début de 1906, Adam et le grand-père Silbernik arrivèrent de Kovno. Le vieillard n'était pas bien et il venait chercher la santé auprès des médecins de Varsovie, mais, le 27 mars, il mourait chez sa fille aînée. La

(6) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. I, p. 196-198.

mort de son beau-père, qui avait joué un si grand rôle dans la vie de Louis, causa à celui-ci un profond chagrin. L'Espéranto devait beaucoup à ce vieux commerçant. Zamenhof n'avait pas pour lui moins de considération que pour son propre père. La tristesse de sa mort fut heureusement atténuée par l'arrivée de Léon, frère de Louis, qui rentrait de la guerre d'Extrême-Orient.

Le retour d'Adam reposa, devant ses parents, le problème de l'avenir des deux aînés. Ne pouvant envoyer que l'un des deux à l'étranger, les parents hésitaient, lorsque Sophie mit fin à leurs réflexions et, avec son esprit de décision, elle leur dit :

— Adam ira à Lausanne, moi, j'attendrai des temps meilleurs.

Ses parents apprécièrent l'importance du sacrifice qu'elle venait de consentir.

Adam partit donc à Lausanne faire ses études d'oculiste.

*
**

Le Congrès de Boulogne-sur-Mer avait donné un élan considérable au mouvement espérantiste. Des cercles nouveaux se créaient partout. D'après la statistique élaborée par l'Office Central Espérantiste (fondé à Paris après le Congrès de Boulogne), le 30 juin 1906, il existait dans le monde entier 434 groupes, clubs et cercles enregistrés et 29 journaux : « L'Espérantiste polonais » à Lwow, « L'Espérantiste américain », « L'Espérantiste japonais », « Esperantisten » à Stockholm. A Stirling, le 30 juin, était organisé le premier congrès des espérantistes écossais.

Le II^e Congrès Universel d'Espéranto tint ses assises à Genève du 28 août au 2 septembre 1906. La salle du Victoria-Hall était occupée par 832 congressistes de 30

pays. L'enthousiasme était encore plus grand qu'à Boulogne. Le Congrès examina la question de la neutralité des Congrès à l'égard des problèmes politiques, religieux et sociaux. On fonda définitivement le Comité Permanent des Congrès, avec un Comité Central, et on choisit Cambridge pour le III^e Congrès Universel d'Espéranto, en août 1907. En dehors des assemblées générales, des gens de diverses professions ou ayant un même centre d'intérêt se groupèrent en des réunions de juristes, médecins, pharmaciens, musiciens, marins, hommes de sciences, commerçants, officiers, pacifistes, francs-maçons, joueurs d'échecs, etc.

Zamenhof ouvrit le Congrès en ces termes :

— J'arrive d'un pays où, actuellement, des millions d'hommes luttent dans des conditions difficiles pour leur liberté, pour la plus élémentaire liberté et pour leurs droits. Mais je ne veux pas aborder ce sujet, car notre Congrès n'a rien à voir dans les affaires politiques. En dehors des luttes purement politiques, nous assistons, dans ce pays, à des luttes entre races. Maudite, mille fois maudite soit la haine raciale ! Ce n'est pas le peuple russe qui est coupable de ces tueries, ni les Arméniens, mais une bande d'ignobles criminels qui, par des moyens divers et tous plus vils les uns que les autres, par la calomnie en particulier, créent une haine implacable entre les races. Mais les pires calomnies pourraient-elles porter des fruits aussi amers si les hommes se comprenaient, se connaissaient, s'ils n'étaient pas séparés par de hautes et épaisses murailles qui les empêchent de communiquer librement entre eux ? Brisez, brisez donc les barrières élevées entre les peuples. Donnez-leur la possibilité de communiquer librement sur une base neutre et, alors, de telles brutalités disparaîtront.

— C'est à nous, espérantistes, qu'il appartient de travailler plus énergiquement que jamais. Mais, pour que

nos travaux soient productifs, il faut, avant tout, bien comprendre l'idée interne de l'espérantisme, car, en dehors de sa valeur pratique, l'Espéranto porte en lui un idéal.

— Malheureusement, dit-il avec une ardeur croissante, ces derniers temps, il y a eu des espérantistes qui ont dit : « L'Espéranto n'est qu'une langue ; évitez de lier son sort à celui d'une idée quelconque, car nous déplorions à ceux qui n'approuvent pas cette idée ! » Faudra-t-il donc que nous arrachions de nos cœurs cette idée qui est le but essentiel de l'Espéranto et celui qui a animé toutes nos luttes pour la langue internationale ? Oh non ! Jamais. Si l'on nous obligeait à écarter tout idéal de notre action, nous brûlerions avec indignation tout ce que nous avons fait pour l'Espéranto avec peine, nous anéantirions les travaux et les sacrifices de toute notre vie et nous nous écririons avec dégoût : « *Avec un tel Espéranto, nous ne voulons rien avoir de commun* ».

Après d'interminables applaudissements, il poursuivit :

— Le jour viendra où l'Espéranto, étant la propriété du monde entier, perdra son caractère idéaliste pour n'être plus qu'une langue ; on ne luttera plus en sa faveur, on n'en retirera que du profit. Mais, aujourd'hui, ce qui nous pousse à travailler pour l'Espéranto, ce n'est pas son utilité pratique, mais l'idéal grand et sacré qu'il porte en lui : idéal de fraternité et de justice entre tous les peuples. Cette idée est inséparable de l'Espéranto depuis sa naissance et jusqu'à présent. Nous n'avons jamais caché cet idéal et nous n'en avons jamais douté. Les premiers espérantistes ont affronté les moqueries et n'ont reculé devant aucun sacrifice... Attendaient-ils alors une utilité pratique ? Oh non ! Ils ne songeaient qu'à l'idée interne contenue dans l'espérantisme. Ils aimaient l'Espéranto parce qu'il rapproche le cœur des

hommes. Vous souvenez-vous de l'enthousiasme du Congrès de Boulogne ? Nous sentions alors dans nos cœurs l'idée interne de l'Espérantisme ; nous sentions que commençaient à crouler les murailles entre les peuples ; nous prenions conscience de la fraternité humaine... Nous avions conscience qu'avant la disparition de ces murailles, il y a encore beaucoup de chemin à faire ; mais nous sentions que nous étions les témoins du premier coup puissant porté contre ces murailles ; nous sentions, devant nos yeux, passer le fantôme d'un avenir meilleur qui, désormais, est appelé à devenir une puissante réalité. Ces espérantistes qui ne voient dans l'Espéranto qu'une langue, un simple et froid outil de compréhension, semblable au Code maritime, ne viendront sans doute jamais à nos congrès, si ce n'est en observateurs ou à la recherche d'un but pratique. Ils ne participeront pas à notre joie et à notre enthousiasme, qui leur sembleraient peut-être naïfs et puérils. Mais ils sont des nôtres, ceux qui, avec leur cœur, sentent l'idée interne de l'Espéranto ; ils ne craignent pas que le monde les appelle avec ironie des utopistes ; au contraire, ils sont fiers de ce nom. Nos congrès annuels fortifieront en eux l'amour de l'idée interne de l'Espéranto et, peu à peu, ces réunions deviendront la fête de l'humanité et de la fraternité.

Ce discours provoqua une si formidable ovation qu'on ne put, d'un long moment, revenir à l'ordre du jour des séances. Parmi les participants, il y avait des adversaires de l'idée interne et, en particulier, le chef des espérantistes français, le marquis de Beaufront : mais, dans l'enthousiasme général, on ne le remarqua pas. De Beaufront monta sur l'estrade et, se dirigeant vers le Maître, il l'embrassa avec effusion.

— Le baiser de Judas ! lança une voix, au milieu du tumulte.

Zamenhof l'avait reconnue, cette voix : c'était celle de Bourlet. De Beaufront pâlit mais feignit de ne pas entendre. Le bon et sincère Docteur Espéranto ne voulut pas croire à cet avertissement. Il serra la main au marquis et le remercia de son approbation. Bientôt, Zamenhof devait comprendre l'exclamation de Bourlet.

Les congressistes ne manquaient pas de distractions : deux pièces de théâtre, le bal dit « des nations », fête officielle, excursion en bateau à Vevey et autres randonnées à travers ce beau pays.

En 1907, le nombre des organisations espérantistes dans le monde atteignait 756, dont 123 hors d'Europe. La France venait en tête avec ses 169 groupes. En mai de cette même année parut dans tous les journaux un article de Zamenhof, sous le titre : « Les réformes en Espéranto ».

« Récemment, expliquait le Maître, le bruit s'est répandu parmi les espérantistes que j'avais l'intention de réformer l'Espéranto. Cette rumeur, qui peut être très dangereuse, est absolument sans fondement. Je n'ai jamais songé à réformer arbitrairement la langue ; non seulement cela serait préjudiciable à notre mouvement, mais encore je n'en ai pas le droit... Les espérantistes peuvent être tranquilles : jamais je ne les surprendrai par quelque changement arbitraire... Et, en admettant que j'eus envie de le faire, les espérantistes pourraient m'opposer la déclaration de Boulogne et me dire : « Nous nous y opposons !... Notre vaisseau est maintenant en pleine mer. Il avance bien et vogue d'une manière satisfaisante vers son but. Aussi, gardons-nous de faire sur lui des expériences et de provoquer des discordes parmi l'équipage et au milieu de la mer ! Attendons pour cela que le bateau soit arrivé au port. » (7).

(7) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 248.

Cet article était la réponse, non pas seulement à des on-dit, mais à des projets de réformistes qui voulaient saper l'unité des espérantistes.

Pendant ce temps, il se passait à Paris un fait que l'on peut considérer comme le premier coup porté contre l'Espérantisme. Couturat, de Beaufront et Leau, qui s'inquiétaient, depuis longtemps, de l'opinion de l'Association Internationale des Académies sur l'Espéranto, lui présentèrent cette langue, ainsi que d'autres langues artificielles. L'Association refusa de prendre position. Ils créèrent alors une Délégation pour résoudre ce problème. Ils invitèrent à en faire partie des hommes de sciences de plusieurs pays ; de Pologne, le fameux philologue Jean Baudoin de Courtenay, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, espérantiste et libre-penseur. Zamenhof ne le connaissait pas, mais il faisait confiance à sa science et à sa loyauté. Zamenhof avait délégué de Beaufront comme avocat de l'Espéranto.

Le 14 juillet 1907 était le vingtième anniversaire de l'Espéranto. Des espérantistes du monde entier célébrèrent cette fête par des réunions solennelles et des festivités.

Chez Zamenhof, la joie et l'émotion régnaient. Des milliers de lettres et télégrammes de félicitations s'amoncelaient sur la table. Parmi elles, certaines étaient adressées par de hautes personnalités officielles ou appartenant à des écoles, des académies, des institutions savantes, culturelles et sociales. La plus grande joie de Louis fut de voir la « conversion » de son père qui, les larmes aux yeux, l'étreignait en lui disant :

— Tu es un homme de bien. Jusqu'à présent, je n'ai pas apprécié ta lutte généreuse. Je ne comprenais pas, mais, maintenant que je suis au bord de la tombe, je vois bien des choses qui m'échappaient auparavant. Comment ai-je pu ne pas remarquer l'arbre imposant

qui croissait sous mon toit, produisant de si nobles fruits ? Aveugle, cent fois aveugle ! Pardonne-moi, mon fils...

La santé du vieillard était mauvaise. Infatigable jusqu'alors, il devenait de plus en plus triste et ne cessait de penser à sa femme.

Louis aussi n'était pas bien ; il se faisait vieux et se plaignait de son cœur.

Moins d'un mois après le jubilé de la langue internationale, le III^e Congrès Universel d'Espéranto commençait.

Comme pour les congrès précédents, Zamenhof se mit en route, incertain quant au succès des débats. Cependant, l'accueil à la gare de Cambridge surpassa tous les espoirs. Le Maire, entouré de quelques membres de son Conseil, de hauts personnages de l'Etat et des Universités, le reçut comme un illustre visiteur. Tous exprimèrent leur admiration pour le génie du Maître. Un détachement d'honneur de la cavalerie défila au pas de parade devant lui et escorta sa voiture à travers les rues de la ville jusqu'au musée où le vice-chancelier de l'Université, Roberts, vint le saluer.

Le soir, au Nouveau Théâtre, le Congrès s'ouvrait, en présence de 1.304 participants du monde entier et de nombreux officiels. Les ovations furent interminables. La froide et flegmatique Albion accueillait le Maître avec plus de chaleur que la France ou la Suisse. Au milieu du silence complet qui suivit les bruyantes clameurs, la voix de Zamenhof résonna :

— Nous vous saluons de tout cœur, grand peuple britannique ! Nous saluons avec le plus profond respect votre vénéré représentant, Sa Majesté le Roi ! Vive le Roi ! Que Dieu garde le Roi !

Après une pause nécessitée par une nouvelle manifestation d'enthousiasme, il reprit :

— Nous organisons cette manifestation au nom de ce but humanitaire qui nous a attiré à l'Espéranto. Nous nous réunissons tous les ans, de toutes les parties du monde, pour réchauffer en nous, par une rencontre réciproque et la vie en commun, l'amour et l'enthousiasme que l'Espérantisme porte en lui. Parmi les espérantistes ne règne pas seulement l'Espéranto, mais aussi l'idée interne... La neutralité existe dans tous les congrès internationaux, mais, tandis qu'il s'agit simplement d'une question de tact, chez nous, elle constitue le principe essentiel ; ici, la neutralité, ou plus exactement la neutralisation des rapports entre les peuples est le contenu et le but tout entier de nos travaux. (8).

Puis, il poursuivit :

— Le fait de tenir notre Congrès dans cette glorieuse ville universitaire de Grande-Bretagne a une grande signification. Les adversaires de notre idée répètent souvent que les peuples anglophones ne nous suivront jamais, car, non seulement ils sentent moins que les autres le besoin d'une langue internationale, mais, pour eux, le crédit accordé à une langue internationale est directement nuisible à la langue anglaise, qui aspire à la consécration d'internationalité. Et pourtant, combien les Britanniques sont venus à nous en grand nombre, avec quel amour ils ont préparé ce Congrès ! Cela prouve que l'on commence à s'apercevoir qu'une langue internationale est utile, non seulement aux petits peuples, mais aussi aux puissantes nations.

Après un moment de silence pour honorer la mémoire des pionniers défunts : Lloyd, Berthelot, Foster et Javal, le Maître continua :

— Nous devons expliquer à nous-mêmes la raison de ces réunions. Est-ce pour parler de questions linguisti-

(8) *Paroladoj de L.L. Zamenhof*, Tokio 1932, p. 39.

ques ? Non. Ces affaires-là sont du ressort du Comité linguistique. Nous nous réunissons pour fortifier le lien qui existe entre nous tous et créer un fondement neutre sur lequel les races humaines pourront communiquer pacifiquement et fraternellement, sans imposer les unes aux autres leurs particularismes raciaux. Notre hymne affirme :

Sur la base d'une langue neutre,
Se comprenant l'un l'autre,
Les peuples feront, dans la concorde,
Une grande ronde familiale.

Peu à peu, l'Espéranto deviendra un moyen d'éducation pour la future humanité fraternelle et ce sera là le plus grand mérite de nos congrès.

Vive l'Espéranto, mais avant tout, vivent le but et l'idée interne de l'Espérantisme, vive la fraternité des peuples, vive tout ce qui peut abattre les murailles entre les peuples, puisse le drapeau vert vivre, croître et s'épanouir !

L'assistance se leva et entonna l'hymne « La Espero ».

Le Congrès ratifia les rapports du Comité Permanent des Congrès et de l'Office Central, discuta certains problèmes de vulgarisation de l'Espéranto, etc. Des réunions de spécialités eurent lieu aussi. Au cours de l'une d'elles, des hommes de sciences fondèrent l'Association Scientifique Espérantiste Internationale. De même que pendant les autres congrès, théâtre, bals, réceptions et excursions meublèrent le séjour des congressistes.

Le 21 août, le Lord-Maire de Londres accueillait les congressistes en un banquet dans le fameux Hôtel de Ville, le Guildhall. Zamenhof prononça là un remarquable discours sur l'amour de la patrie.

— Nous entendons souvent dire que nous, espérantistes, nous sommes de mauvais patriotes. Parce que nous prêchons la justice et la fraternité entre les peu-

ples et parce que, d'après l'opinion des chauvins, le patriotisme consiste à détester tout ce qui n'est pas national ; d'après eux, nous sommes de mauvais patriotes, et ils affirment que les espérantistes n'aiment pas leur patrie. Contre cette affirmation mensongère et ignoble, nous protestons énergiquement et de toutes les fibres de notre cœur ! Tandis que le pseudo-patriotisme, c'est-à-dire le chauvinisme national, fait partie de cette haine commune qui détruit tout dans le monde, le vrai patriotisme fait partie de ce grand amour universel qui construit, conserve et rend les peuples heureux. L'espérantisme, qui prêche l'amour, et le patriotisme, qui prêche aussi l'amour, ne pourront jamais s'opposer. Le temps viendra, un jour, où les hommes, au lieu de guerroyer constamment et de s'arracher la patrie les uns des autres, au lieu de s'imposer réciproquement leur langue et leurs mœurs, vivront entre eux pacifiquement et fraternellement ; en plein accord, ils se mettront au travail pour résister aux forces de la nature qui les attaquent tous également. Ensemble, et dans la concorde, ils découvriront la vérité et le bonheur. Et, lorsque cet heureux temps viendra, il sera le fruit du labeur constant et opiniâtre de ces hommes que nous apercevons dans la salle et dont le nom, encore peu connu et peu respecté, est « espérantistes ».

Le succès était à son comble.

En faisant leurs adieux au Maître, les Professeurs de Beaufront, Couturat et Leau, dirigeants de la Délégation qui devait décider laquelle, parmi les langues créées, était la plus parfaite, affirmèrent à l'avance que l'Espéranto sortirait victorieux.

— La Session de la Délégation durera du 15 au 24 octobre, rappela le marquis à Zamenhof. Les résultats heureux (naturellement), c'est le Professeur Baudoin de Courtenay qui vous les apportera, cher Maître... Bon voyage et fructueux travail pour l'humanité...

Zamenhof, satisfait, revint à Varsovie où le malheur l'attendait. En son absence, son père était tombé malade et les médecins avaient peu d'espoir. Le malade résista encore en septembre et en octobre. La famille attendait une fin prochaine.

Fin octobre, les premiers résultats des débats de la Délégation arrivèrent. Ce fut, pour Zamenhof, un coup de tonnerre sans précédent.

Des hommes de sciences invités, seuls Baudoin de Courtenay, Ostwald et Jespersen s'y rendirent ; les autres daignèrent à peine envoyer leurs secrétaires, peu au courant de la question qui allait être débattue. De Beaufront, avocat de l'Espéranto, Couturat et Leau trahirent l'Espéranto. De Beaufront, au lieu de défendre la langue de Zamenhof au nom de son auteur, présenta « sa » langue, qu'il appelait Ido. Mais cette langue n'était pas originale, ce n'était qu'un plagiat de l'Espéranto. C'était une sorte d'Espéranto avec quelques changements affectant la plupart des finales, les radicaux et certaines règles de grammaire. De Beaufront et Couturat, dont la fidélité à l'Espéranto était douteuse depuis sept ans, convainquirent les autres membres de la Délégation que les changements de l'Espéranto, selon les principes de l'Ido, avaient reçu le consentement de Zamenhof. Toute la Délégation approuva le projet de de Beaufront et on rédigea une déclaration offensante pour les espérantistes.

Le schisme était consommé. Une grande partie des espérantistes crut l'Ido supérieur ; en plus, de Beaufront présentait l'Ido, non pas comme un pastiche de l'Espéranto, mais comme une création originale. Des journaux et des imprimés parurent dans la « nouvelle » langue.

Zamenhof était effrayé, attendant impatiemment le retour de Baudoin de Courtenay. Le Professeur lui rendit enfin visite pour lui rendre compte de son rôle pendant la session de la Délégation. Jusqu'alors, ils ne se

connaissaient pas. On ne sait pas pourquoi Baudoin de Courtenay adopta une si regrettable attitude devant la Délégation. Après s'être expliqué d'une manière assez confuse, il ajouta :

— La Délégation n'a aucune autorité. Ce sont les espérantistes eux-mêmes qui doivent résoudre la question des réformes.

A en juger par cette conversation, Zamenhof conclut que, pendant la session, Baudoin de Courtenay avait dû se montrer bien passif, puisqu'il ne se souvenait même pas du texte des décisions. Baudoin fut consterné lorsque Zamenhof lui eut démontré que, pour les espérantistes, ces décisions étaient offensantes.

La conversation se poursuit et l'Hillélisme revint sur le tapis. Baudoin, au début, hésitait à donner son avis sur ce problème, puis enfin, il se décida :

— Vous êtes allé trop loin, Docteur, dit-il. Jusqu'au cœur du mysticisme. Pour vous, il s'agit d'une fraternité démocratique libérée du chauvinisme, du fanatisme et de la bigoterie ; alors, pourquoi parlez-vous des églises, comme si nous étions encore à l'époque du temple de Jérusalem, sous le règne d'Hérode ? Tout cela me paraît, soit dit sans vous offenser, cher Maître, une philosophie un peu nébuleuse.

Zamenhof rougit, prit sur la table un livre sur l'Hillélisme, l'ouvrit à l'endroit marqué et dit :

— Qu'y a-t-il de nébuleux ? Peut-être la signification de l'Hillélisme ? « *L'Hillélisme est un enseignement, se mit-il à lire, qui, sans éloigner l'homme de sa patrie naturelle, ni de sa langue, ni de sa religion, lui permet d'éviter tout reniement et toute contradiction dans ses principes nationaux ou religieux et de communiquer avec des hommes de toutes langues et de toutes religions sur une base neutre, selon des principes de fraternité, d'égalité et de justice réciproques.* » La trouvez-vous nébu-

leuse, cette brève présentation du but final de l' Hillélisme ? « *Les Hillélistes espèrent que, par une communication constante et réciproque, sur la base d'une langue neutre et de principes religieux neutres, les hommes, un jour, s'uniront en un seul peuple humain et neutre.* » (9). Est-ce nébuleux ?

— Certaines parties du livre ne me déplaisent pas, répéta le professeur, en particulier le troisième point de la « Déclaration d'un hilléliste », où vous préconisez que chaque patrie n'appartienne pas à tel ou tel peuple, mais avec des droits égaux à tous ses habitants, quelles que soient leur langue et leur religion. Voilà bien le progrès social. Mais pourquoi voulez-vous créer une nouvelle religion ? Vous écrivez : « *Sous le nom de Dieu, j'entends cette... Force suprême qui régit le monde et dont je peux m'expliquer l'essence, selon ce que me dictent la raison et le cœur* » (10). Pourquoi ce demi-athéisme ? Puisque vous osez demander aux diverses confessions la liberté d'interpréter Dieu, soyez logique et montrez qu'il ne s'agit là que d'une fiction. Car, en fait, c'est à cela que conduit votre libre interprétation. Voici pour un point. Deuxièmement, vous écrivez : « *Lorsque il y aura dans la ville un temple de l'Hillélisme, nous devons le visiter le plus fréquemment possible, afin de nous rencontrer avec des Hillélistes d'autres religions et instituer avec eux des usages et des fêtes humaines neutres... Dans ce temple, j'écouterai la lecture des œuvres de sages de l'humanité... Ce temple devra être un centre d'éducation... Il devra procurer le repos spirituel... la consolation* » (11).

— Ceci est tout à fait suranné. Vous voulez revenir aux temps de Jérusalem, d'Athènes, de Rome où, dans les temples, sur les marchés, dans les thermes, l'on fon-

(9) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 316.

(10) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 316.

(11) *Idem*, p. 320.

dait des académies et où les sages et les disciples se réunissaient. A l'époque de la vapeur, de l'électricité, des journaux, du télégraphe, nous avons des moyens plus modernes à notre disposition. Dans aucun temple, ni imaginaire, ni réel, nous n'atteindrions nos buts. Par contre, nous les atteindrons par le parlement, par les meetings, par la presse, enfin, par la révolte des peuples, par la révolution... Assez de « Fantômes », de « Forces suprêmes », de « temple », de « Jérusalem » ! Ce sont là des ennemis aussi menaçants que des guerriers... Cher Maître, je suis votre admirateur. Le sort vous a donné le génie pour créer la belle langue de l'humanité. Mais pas de dieux, ni d'hillélisme ! Abandonnez donc la politique et la philosophie. Il est passé, le temps de l'humble prière, mais il arrive, celui des batailles sanglantes et des fières devises... (12).

La visite de Baudoin de Courtenay avait beaucoup déprimé Zamenhof. Sa pensée se tourna vers l'affaire de Beaufront et il décida de n'en point parler. A Grabowski, qui déplorait la trahison de la Délégation et qui insultait le marquis félon, Zamenhof disait :

— Il y a dix-neuf ans, j'écrivais, dans mon deuxième livre : « *Tout ce qui peut être amélioré le sera par les conseils de tous. Je ne veux pas être le créateur de la langue, mais seulement l'initiateur* » (13). Je le répète encore. Pour ce qui est de l'Ido, l'Espéranto existe depuis vingt ans ; dans vingt ans, vous célébrerez sans moi son quarantième anniversaire. Mais l'Ido n'existera déjà plus...

Il prévoyait juste. En 1927, le développement de l'Espérantisme — le Maître était mort — augmentait

(12) Des fragments de cette conversation ont été reconstitués d'après une lettre de Zamenhof au Général Sébert. *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. II, p. 57-58.

(13) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 266.

toujours, le mouvement attirait beaucoup d'hommes de bonne volonté, tandis que l'Ido vivait ses derniers jours.

Le 29 novembre 1907, Marc Zamenhof mourait, âgé de 70 ans. Jusqu'à son dernier jour, il habita 28, rue Nowolipie, avec son fils Alexandre et sa servante. Sentant la mort venir, il réunit tous les siens et leur fit ses adieux avec une étonnante lucidité. Il laissait une Méthode de Géographie, une Bible Abrégée et un Recueil de Conversation pour les langues française, allemande et russe.

Louis devenait le chef spirituel de la famille. Celle-ci l'accueillit comme tel, avec ferveur, et trouva toujours auprès de lui, non seulement de sages conseils, comme autrefois auprès d'un père sévère, mais aussi l'indulgence, la compréhension, qui avaient fait défaut à Marc. Mais Zamenhof profitait de la bonté des membres les plus rapprochés de sa famille. Son frère Félix l'aidait matériellement pour que sa fille Sophie puisse aller à Lausanne faire ses études.

En été, la maison des Zamenhof se vidait et reprenait son austérité.

Le IV^e Congrès Universel d'Espéranto, organisé à Dresde, sous le patronage du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, eut lieu en août 1908, ce qui permit de constater l'existence de 1.266 organisations espérantistes dans le monde. 1.393 personnes assistaient au Congrès où une agréable surprise les attendait. Toute la police de Dresde avait appris l'Espéranto pour pouvoir donner les renseignements aux congressistes. Le Congrès ressembla aux précédents : le même enthousiasme, la même ambiance de fraternité, le même triomphe. Zamenhof, évoquant l'affaire de Beaufront, répéta que, dans le domaine de l'Espéranto, « *on pouvait tout obtenir dans l'harmonie et la constance* ».

En 1909, le nombre des organisations a déjà atteint 1.447 et beaucoup de congrès nationaux ont eu lieu : en Belgique, en Roumanie, en Bohême, en Allemagne et, en 1910, en Italie.

Louis languissait de ses deux enfants à Lausanne. Il leur écrivait souvent et souffrait de recevoir rarement de leurs nouvelles. Sophie, surtout, lui manquait.

En septembre 1909, Barcelone accueillait le V^e Congrès Universel d'Espéranto, sous le patronage du Roi d'Espagne, Alphonse XIII. La décision la plus importante de ce Congrès fut la fondation du Conseil International, chargé d'assister financièrement le Comité Linguistique et le Comité Permanent des Congrès. Zamenhof fut décoré de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, qui était alors la plus haute distinction espagnole. A la demande des espérantistes américains, on choisit Washington pour le congrès suivant.

Le VI^e Congrès Universel d'Espéranto, qui eut lieu dans la capitale des Etats-Unis, du 15 au 20 août 1910, ne rassemblait que 362 personnes. La grande distance qui sépare l'Amérique de l'Europe, où vivaient plus de 90 % des espérantistes, le prix et les difficultés du voyage, furent les raisons d'une aussi faible participation. Seize gouvernements envoyèrent leurs représentants officiels au Congrès.

— *Pays de la liberté, dit Zamenhof, lors de l'ouverture du Congrès, pays d'avenir, pays vers lequel ont rêvé et rêvent encore beaucoup de malheureux et innocents persécutés, je te salue ! Terre des hommes qui n'appartient à aucune race et à aucune religion, mais à tous ses fils, je m'incline devant toi et je suis heureux que le hasard m'ait permis de te voir et de respirer, au moins pendant quelques jours, ton air de liberté que nul n'a cherché à monopoliser... (14).*

(14) *Paroladoj de L.L. Zamenhof*, p. 63-64.

Telles furent les paroles du représentant d'un pays opprimé, à côté duquel les Etats-Unis étaient vraiment la Terre Promise.

A l'été de 1916, Adam revint en visite chez lui, mais pour peu de temps, car, ayant obtenu son diplôme, il devint l'assistant du Professeur Epéron dans une clinique ophtalmologique de Lausanne et signa un contrat de trois ans. Sa famille en fut enchantée.

Le VII^e Congrès Universel d'Espéranto, à Anvers, en 1911, obtint un énorme succès, en comparaison des deux précédents. 1.733 personnes, de 42 pays, y prenaient part. Le Congrès siégea du 20 au 27 août.

L'enthousiasme était à son comble. Des étudiants belges dételèrent les chevaux et tirèrent à travers la ville la voiture où le Maître, à son arrivée, avait pris place. La foule applaudissait sur son passage. Le Comité d'Organisation édita un « Journal du Congrès » spécial et, pour la première fois, organisa un concours littéraire qui donna de très beaux résultats : aux seize sujets proposés, répondirent quarante œuvres, dont vingt-quatre furent primées.

Zamenhof aurait pu être parfaitement heureux, s'il n'avait senti ses forces décliner de plus en plus. Il souffrait du cœur depuis quelques années; la mort ne l'effrayait pas, il était las de la vie et de la lutte. Le but en vue duquel il avait ouvert la route était atteint. Le travail l'épuisait, mais il ne voulait pas prendre de repos. Il n'écoutait pas les conseils de sa femme qui l'invitait à se reposer et à ne pas fumer. Dans une pièce pleine de fumée, il accomplissait, la plume à la main, sa mission d'apôtre de la fraternité. Souvent, le soleil levant éclairait sa tête fatiguée et penchée sur ses papiers. En juillet 1912, il écrivait, dans « L'Espérantiste Polonais » : « *Cet article sera sans doute le dernier que j'aurai écrit sur le plan de la discussion espérantiste* ».

Le VIII^e Congrès Universel d'Espéranto se déroula à Cracovie, du 1^{er} au 8 août 1912. Le Congrès, très solennel, était présidé par le Docteur Odo Bujwid, le fameux bactériologiste polonais, professeur à l'Université Jagellon et collègue de Zamenhof. Les congressistes avaient déposé des couronnes de fleurs et des drapeaux verts sur le socle du monument élevé à Mickiewicz, près de la Halle aux Draps, et sur la colline de Kosciuszko. Le Théâtre Municipal joua « Halka », de Moniuszko, et « Mazepa », de Slowacki, dans la traduction espéranto de Grabowski, et les murs des églises de Cracovie entendirent pour la première fois des prédications en Espéranto.

Son état de santé et le fait que l'Espérantisme pouvait vivre par ses propres moyens et n'avait plus besoin de son créateur incitèrent Zamenhof à se retirer de la direction officielle du mouvement.

« Maintenant que notre mouvement a atteint sa pleine maturité, dit-il pendant le Congrès, je me tourne vers vous, chers amis et collaborateurs, pour vous adresser une demande à laquelle je pense depuis longtemps, mais que j'ai différée jusqu'à présent, car je l'estimais prématurée. Je vous demande, à partir de maintenant, de cesser de voir en moi le « Maître » et de cesser de m'honorer de ce titre... Dès la naissance de notre mouvement, j'ai bien précisé que je ne voulais pas être le chef de l'Espéranto, mais que toute l'autorité nécessaire, je la transmettais aux espérantistes eux-mêmes. Ce Congrès est le dernier où vous me voyez devant vous ; désormais, s'il m'est possible de venir jusqu'à vous, vous me verrez au milieu de vous. » (15).

Il observa une pause, car l'émotion l'étreignait ; il ressemblait à un commandant épuisé qui a préparé la

(15) *Paroladoj de L.L. Zamenhof*, p. 89.

victoire et qui, sentant ses forces faiblir, transmet le commandement à d'autres mains et renonce au combat. L'assistance, plus attentive que jamais, attendait la suite. Sur les visages, la tristesse avait succédé à la joie. Dans bien des yeux, les larmes brillaient.

« Je voudrais, aujourd'hui, vous raconter beaucoup, beaucoup de choses sur tout ce qui a précédé et motivé la naissance de l'Espérantisme, sur son essence et sur son avenir... Mais je ne désire pas que mes convictions personnelles soient considérées comme un « credo » obligatoire pour tout espérantiste. Aussi, permettez-moi de ne plus parler. Ce qu'est l'essence de l'Espérantisme, et vers quel avenir la compréhension sur une base neutre conduira l'humanité, cela, nous le sentons tous... » (16).

Avec les congressistes, Zamenhof visita le vieux Cracovie, bien qu'il lui fût déjà très familier. Il accompagna ses invités sur les boulevards qui entourent la partie médiévale de la ville, leur fit remarquer quelques détails historiques et regarda lui-même avec plus d'attention et d'émotion que de coutume. Il n'était pas dans son état normal. Soudain, une douloureuse pensée traversa son esprit : *« Je fais mes adieux à Cracovie »*, puis il voulut s'isoler. Il ne put pas rester jusqu'à la fin.

A Varsovie, le désir de revoir ses enfants le reprit. D'autant plus qu'il avait maintenant le temps pour la réflexion « privée », ayant restreint ses occupations professionnelles et son travail pour l'Espérantisme. Sa femme était à ses côtés, veillant à ce qu'il ne négligeât pas de se reposer.

Pendant l'été 1913, une grande joie les attendait : Sophie revenait de Lausanne avec un excellent diplôme de médecine. Elle trouva son père bien changé et se mit en devoir de le soigner énergiquement. Comme tout nou-

(16) *Paroladoj de L.L. Zamenhof*, p. 93.

veau médecin, elle était fière de ses connaissances et rêvait de thérapeutiques nouvelles. Au foyer, elle avait ramené la vie et le bien-être, et Louis se portait mieux, lorsqu'elle était là.

Jusqu'alors, toute la famille se réunissait pour le « parlement familial » chez le boute-en-train Félix. Sophie modifia cette coutume, veillant surtout au confort de son père affaibli. Désormais, le samedi, l'appartement des Zamenhof, au 9 de la rue Dzika, résonnait des conversations de nombreux parents.

Au IX^e Congrès Universel d'Espéranto, qui eut lieu à Berne du 24 au 31 août 1913, Zamenhof fut aussi chaleureusement accueilli que les années précédentes. Conformément à sa déclaration de Cracovie, il était assis parmi les congressistes et non pas devant eux. Mais l'assistance, qui dépassait le millier, l'obligea à prendre la parole. Il ne prononça que quelques mots :

« L'Espéranto ne dépend pas d'un seul homme, ni d'un seul groupe d'hommes... Les uns arrivent, les autres s'en vont, mais l'Espéranto continue... unissant tous les peuples par un lien de compréhension commune pour le bien de l'humanité. » (17).

Adam, venu de Lausanne pour voir son père, assistait au Congrès. Il lui annonça son retour à Varsovie pour juin 1914.

Après le Congrès de Berne, la santé de Zamenhof déclina... *« Mes forces, écrivait-il, le 14 décembre 1913, à Cart, sont bien affaiblies et je vague à mes occupations avec beaucoup de difficultés... »* (18).

Le lendemain, sa femme et sa fille lui préparaient une jolie fête : le 15 décembre était le 54^e anniversaire

(17) *Paroladoj de L.L. Zamenhof*, p. 94.

(18) *Leteroj de L.L. Zamenhof*, v. II, p. 348.

de sa naissance et, le 17 du même mois, trente-cinq ans avaient passé depuis la soirée mémorable organisée pour célébrer la fin de ses travaux linguistiques et la « Lingwe uniwersala ». Toute la famille et un groupe d'amis emplissaient le salon, orné de fleurs comme un jardin. Un chœur de chant, formé par Félix et Sophie, entonna, pour commencer, l'ancien hymne, dans sa forme archaïque de 1878 :

Malamiketo de las nacjes
Kado, kado, jam temp'esta !
La to'thomoze in familje
Konunigare so deba.

Puis, on le répéta en Espéranto.

Pâle d'émotion, Louis était assis dans un fauteuil. La musique du piano, sur lequel Klara accompagnait les chants, faisait revivre dans le salon ce lointain passé dont il ne restait plus que les souvenirs. Lorsque le silence se fit, il se leva, les yeux rouges, et commença :

— Mes chers... Mes bien-aimés...

Mais la voix lui manqua et il dut se contenter de promener son regard sur tous ces visages qui lui étaient chers et subitement devenus sérieux. Au son du piano, Sophie entonna le chant de prédilection de son père :

Ho, mia kor' ! Ne batu maltrankvile,
El mia brusto nun ne saltu for !
Jam teni min ne povas mi facile,
Ho, mia kor' !

Ho, mia kor' ! Post longa laborado
Cu mi ne venkos en decida hor' !
Sufiçe ! Trankviliĝu de l'batado,
Ho, mia kor' !

LA FIN

AU printemps de 1914, Sophie repartit, cette fois à Saint-Pétersbourg, pour faire valider par cette Université son diplôme suisse. Zamenhof était très préoccupé à son sujet. Le vide causé par l'absence des deux aînés était compensé par la plus jeune, Lydia, déjà âgée de 10 ans et qui, à la joie de son père, se sentait attirée par l'Espéranto.

— Je traduirai en Espéranto tous les livres polonais, promet-elle. Et, quand je serai grande, papa, je serai ta secrétaire. Je voudrais tant aller avec toi dans les congrès !

Zamenhof hochait la tête. Bientôt, aurait lieu à Paris le X^e Congrès, mais les forces lui manquaient... Le cœur... Le cœur... Le travail intensif l'avait usé. Malgré tout, Zamenhof se préparait pour le Congrès de Paris et, de nouveau, il oubliait de se reposer et restait dans sa chambre toute enfumée. Comme auparavant, il prolongeait ses veilles jusqu'à une heure avancée. Et le jour ? Dès le matin, dans le cabinet du Docteur Zamenhof, s'allongeait une file de clients peu fortunés, et cela ne finissait qu'à la tombée de la nuit. Louis ne se plaignait jamais d'un surcroît de travail.

— Va te promener, respire l'air pur, fais de l'exercice, répétait plusieurs fois par jour son épouse attentive.

— Je vais y aller, murmurait-il, mais je finis mon travail.

Le Maître travaillait beaucoup à des traductions d'œuvres de la littérature mondiale en Espéranto. Il voulait créer une grande bibliothèque classique. « *Jè serais*

heureux, disait-il, si je pouvais consacrer le reste de ma vie exclusivement à l'Espéranto. » Au fond de lui-même, il espérait, par son travail d'auteur et de traducteur, garantir le pain de sa famille. En attendant, il était obligé de s'occuper de sa profession, pour laquelle il n'avait pas beaucoup de goût.

« *L'idée de l'homaranisme a beaucoup occupé mon père, à cette époque* », écrivait Adam Zamenhof, dans le journal du Congrès, « Le Jubilé », pendant le Congrès Jubilaire d'Espéranto, à Varsovie, en 1937. Il rêvait de fonder un centre de culture de langue neutre, où les adeptes d'une morale purement humaine pourraient s'assembler pour discuter de questions diverses...

En juin 1914, les organisateurs de la Ligue Juive s'adressèrent à Zamenhof et sollicitèrent sa collaboration. Son frère Léon, qui était Sioniste, appuya fortement la demande.

— N'y compte pas ! répondit Zamenhof. Il y a dix-sept ans, lorsqu'est né le grand mouvement sioniste, organisé par Herzl, j'ai déjà refusé mon adhésion. Maintenant, je suis plus internationaliste que jamais. Je suis un « citoyen de l'humanité » ! Lis ce que j'ai répondu aux fondateurs de la Ligue...

« *...Je ne peux pas, lut Léon, m'attacher au but et aux idéaux d'une race ou d'une religion particulière. Je suis profondément convaincu que tout nationalisme présente, pour l'humanité, les plus grands inconvénients et que le but de tous les hommes devrait être de créer une humanité harmonieuse... Le nationalisme des peuples forts est odieux et celui des peuples faibles est insensé. L'un et l'autre entraînent toute une suite de malheurs dont l'humanité ne sortira jamais, si chacun de nous ne s'efforce pas de se placer sur un terrain absolument neutre.* » (1).

(1) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 344-345.

— A toi aussi, je te conseille de me suivre, dit Louis.

Attendu par ses parents, Adam revint de Lausanne porteur de nouvelles peu rassurantes.

— Tout le monde parle d'une guerre inévitable, dit-il.

— Il n'y aura pas de guerre, répliqua son père. L'humanité aspire à la paix et à la fraternité. Les mœurs et les instincts sont plus raffinés et les esprits mieux éduqués. » Il n'apercevait pas les nuages qui s'accumulaient à l'horizon ; il avait confiance en l'espèce humaine, la voyant à travers ses lunettes d'idéaliste.

— Je pars avec ta mère à Paris pour le X^e Congrès Universel d'Espéranto, déclara-t-il à son fils. Au retour, tu me succéderas progressivement à mon cabinet et tu me remplaceras.

Avant le Congrès de Paris, Adam avait subi son examen de validation à Kiev et acquis ainsi le droit d'exercer la médecine sur tout le territoire de l'Empire Russe. Sophie avait fait de même à l'Université de Saint-Pétersbourg. Elle en informa par lettre ses parents et annonça son prochain retour à Varsovie.

Bien que les bruits de guerre se fissent de plus en plus menaçants, les Zamenhof se mirent en route pour le Congrès. Ils avaient à peine atteint Cologne que les hostilités éclataient entre l'Allemagne et la Russie. Comme citoyens d'un Etat ennemi, ils reçurent l'ordre de quitter immédiatement l'Allemagne. L'attitude des employés et des cheminots devint inamicale. Tout à son œuvre de paix, Zamenhof ne pouvait croire à une aussi subite et complète transformation. La santé du Maître s'était aggravée, non seulement à la suite des difficultés de ce voyage, mais aussi à cause du choc terrible qu'il avait ressenti ; il avait prédit la fraternité aux hommes et il assistait à la ruine de ses rêves et de ses pensées.

Il revint chez lui la mort dans l'âme. Pendant cette période tragique, l'état de son cœur ne fit que s'aggraver.

En plus, il était sans nouvelles de Sophie, que ses parents attendaient avec angoisse. Et le meilleur ami de Louis, le plus fidèle aussi de son entourage, Grabowski, était exilé comme citoyen allemand des territoires de la partie de la Pologne annexée par les Russes. Zamenhof ressentit douloureusement cette absence ; il souffrait aussi de son isolement. Pour lui, qui était accoutumé à un intense échange de pensées avec des espérantistes étrangers, la suppression de toutes les relations internationales, du fait de la guerre, étaient insupportables. Aux malheurs de l'heure s'ajoutait encore le départ pour la guerre de son plus jeune frère, Alexandre.

Adam secondait son père à son cabinet médical. Une nuit de novembre, sa mère, fort inquiète, vint le réveiller ; son père, le visage pâle comme un linge, était assis sur son lit et se plaignait. Une crise cardiaque le faisait violemment souffrir.

— Je vais téléphoner au Docteur Kunig, dit Adam.
 — C'est inutile. Je suis docteur, dit son père d'une voix faible, et je sais que la crise va bientôt finir. Je ne veux déranger personne, la nuit, sans nécessité.

Adam ne s'en tint pas là et, malgré les reproches de son père, il appela Kunig. Celui-ci constata une affection assez grave et prescrivit au malade de garder le lit quelques jours.

— En attendant, je remplaçais mon père à son cabinet pour les malades pauvres, écrivait Adam Zamenhof, qui, jusqu'alors, venaient le voir en grand nombre pour solliciter un conseil ou pour se faire soigner... Depuis ce moment, je ne le laissais plus aller à sa consultation le matin. Dès lors, il eut toutes ses matinées libres pour travailler à l'Espéranto et, l'après-midi, il ne recevait la clientèle que pendant deux

heures... Ainsi, il n'avait plus besoin de veiller à son bureau après minuit. Mais, de nouveau, il travaillait toute la journée, sans prendre un instant de repos et presque sans quitter la maison. En vain, sa femme le mettait presque à la porte, pour qu'il respirât un peu d'air frais.

En mai 1915, lors d'un bombardement et d'une panique générale, l'Administration et l'Armée russes, après cent ans d'occupation, abandonnaient Varsovie, sous la pression de l'offensive allemande. Le nouvel occupant se montra bien pire que le précédent et imposa un sévère régime militaire. La ville manqua de vivres. Dès les premiers instants, les Allemands furent entourés de la haine de la population, bien que beaucoup de Polonais eussent espéré l'indépendance, après la défaite de la Russie tsariste. Tout le Royaume de Pologne, occupé par les armées austro-allemandes, supportait difficilement la nouvelle occupation. Une levée en masse, la déportation de travailleurs aux travaux obligatoires dans les pays vainqueurs et bien d'autres vexations furent cruellement ressenties par la population polonaise.

Lorsque le front s'éloigna de Varsovie, la famille Zamenhof, conservant rue Dzika le cabinet médical, loua, en juillet, un appartement, 41, rue Krolevska, en face du Jardin de Saxe. Il était essentiel pour Louis, qui était malade, d'avoir de l'air pur ; la proximité du parc était également appréciable. « *Les conditions pour un travail tranquille étaient vraiment bonnes, écrit Adam dans ses mémoires, d'autant plus que mon père put facilement oublier qu'il n'était plus apte à un labeur aussi fatigant que celui auquel il était accoutumé dans l'ancien appartement. Quelques rares malades étaient autorisés à le visiter à son cabinet ; il avait ainsi beaucoup de temps à consacrer à sa chère idée.* » (2).

(2) *Kongresa Gazeto La Jubilea*, Varsovio, 1937. (Artikolo de Adamo Zamenhof).

A la fin de la guerre, Grabowski revint à Varsovie, mais il trouva la maison vide, car sa famille était partie en Russie, avec l'armée, au moment de son repli. Dans son isolement, il commença la grande traduction de sa vie.

— Savez-vous ce que j'ai eu l'audace d'entreprendre ? disait-il à Zamenhof avec le regard plein d'enthousiasme. La traduction de « Monsieur Thaddée » ! Oui, oui ! Je le traduis en Espéranto... Ecoutez ! Et il commença à réciter l'Appel :

Lituanie ! ma Patrie ! telle la santé,
 Un Lituanien apprécie ta valeur
 Lorsqu'il t'a perdue. J'admire ta beauté,
 Je la vois et la chante, car je soupire vers toi.

Il visitait souvent Louis pour lui lire les nouvelles strophes espérantos du chef-d'œuvre de Mickiewicz. « *La déclamation enflammée de sa traduction, vraiment harmonieuse, évoque Adam Zamenhof, passionnait mon père. Dans la bouche de Grabowski, en effet, l'Espéranto vivait et étincelait.* » (3). Zamenhof appréciait cette traduction. « La lyre de l'Espéranto » ne vivait que pour son œuvre. Il récitait ces belles strophes du poète en polonais et dans toutes les langues qu'il connaissait. Sans se soucier du lieu, ni de ceux qui l'entouraient, il déclama à l'oreille du premier venu la poésie de Mickiewicz. Sa mise négligée, ses yeux ardents, le lieu de l'action du poème, la nuit, tout trahissait la passion débordante de cet homme unique.

En dehors de Grabowski, il y avait d'autres amis : Brzostowski, Bujwid, Belmont, Wiesenfeld, espérantiste allemand, le Commandant Neubarth, etc. Brzostowski n'avait pas cessé de songer à la création d'un musée de l'Espéranto à Varsovie, et il se promettait de réaliser

(3) *Kongresa gazeto La Jubilae*, Varsovie, 1937. (Artikolo de Adamo Zamenhof).

son projet après la guerre. Bujwid s'était engagé à l'aider. Belmont écrivait des discours passionnés et les lisait au cours de ces réunions. Wiesenfeld discutait des heures durant avec Zamenhof des problèmes posés par la langue internationale. Neubarth effrayait ses collègues en prédisant que la guerre serait longue. Tous enfin s'ingéniaient à dissiper l'amertume de la solitude qui pesait sur le Maître.

Je crois sincèrement, disait-il au pessimiste Neubarth, que bientôt cette épouvantable guerre fera place à la collaboration fraternelle des peuples.

Cependant, M. Privat, espérantiste suisse, qui lui rendit visite au printemps 1915, souligna qu'il le trouva sans courage. Malgré tout, Zamenhof pensait toujours à convoquer un congrès d'homaranistes. Naturellement, ce n'était qu'un projet, impossible à réaliser dans les circonstances du moment.

Un jour, alors qu'un petit groupe d'amis entourait Zamenhof, Grabowski, cheveux au vent, entra brusquement et sans saluer s'écria de la porte :

— Hola ! Ecoutez !

Il se mit à déclamer le fragment de « Monsieur Thadée » sur la chasse à l'ours. Tout le monde approuva, sauf Belmont qui critiqua violemment un des vers :

— Cette phrase n'a pas de sens.

Grabowski rougit, jeta à terre son chapeau et sa canne, puis, claquant la porte, repartit plus précipitamment qu'il n'était venu.

— Ah ! je l'ai vexé, gémit Belmont ; il ne voudra plus me parler.

A peine une demi-heure s'était-elle écoulée qu'il revint, souriant et radieux. A la main, il tenait une nouvelle traduction du même passage.

— L'homme est bien fou ! s'écria-t-il. Il s'aperçoit qu'il a tort et voudrait que personne ne le remarque. Écoutez !

Chacun acclama la nouvelle traduction, et Belmont applaudit le plus fort et avec toute sa sincérité, car la traduction était vraiment magistrale.

Louis, dans une certaine mesure, ressemblait à son père : il travaillait très méticuleusement. « *La tâche quotidienne était fixée à l'avance, écrivait Adam, et devait coûte que coûte être accomplie ; tant de pages de traduction par jour, tant par mois. J'admirais souvent la ponctualité avec laquelle le travail s'achevait, à la date même fixée sur son calendrier... Et si, par exemple, trois jours de repos étaient prévus, à la fin de la traduction de la Bible, les Fables d'Andersen étaient prêtes, sur le bureau, pour le quatrième jour. Mais, bientôt, la maladie de cœur troubla de plus en plus souvent la régularité du travail à la machine à écrire. De temps en temps, il devait s'aliter quelques jours. Mais il ne pouvait rester un seul jour sans travailler... Même malade, il prenait des notes... Et s'il nous prenait fantaisie d'entrer dans sa chambre pour regarder si, par hasard, il n'avait besoin de rien (lui-même n'appelait jamais), nous le trouvions presque toujours le crayon à la main.* » (4).

— On doit toujours noter ses bonnes idées, avait-il coutume de dire, sinon on les oublie facilement.

A l'automne 1915, Zamenhof écrivit l'un de ses meilleurs articles, sous le titre « Après la Grande Guerre ». Il l'envoya en Suisse, qui était un pays neutre, et, de là, en Grande-Bretagne. L'article fut reproduit dans « Esperanto » de Genève et dans « L'Espérantiste britannique ». C'était une sorte de lettre ouverte aux diplomates ; en voici les principaux passages :

(4) *Kongresa gazeto La Jubilea*. (Artikolo de Adamo Zamenhof).

« Une guerre effroyable s'est étendue sur presque toute l'Europe. Lorsque cette gigantesque tuerie, qui déshonore si profondément le monde civilisé, prendra fin, les diplomates se réuniront pour essayer de rétablir les rapports entre les peuples. C'est à vous, à qui incombera cette tâche, que je m'adresse aujourd'hui.

» Vous contenterez-vous de refaire et de recoller les morceaux sur la carte de l'Europe ? Décréterez-vous que le territoire A doit appartenir au peuple X et le territoire B au peuple Y ?... Prenez garde que la reconstitution de la carte ne devienne l'essentiel de vos travaux, car alors, vos travaux s'avèreraient inutiles... et les sacrifices de sang... seraient vains.

» Vous n'aboutirez à rien en refaisant la carte, car... ce qui est juste pour un peuple est injuste pour un autre. Sur chaque pouce de terrain, pas un seul peuple, mais plusieurs, ont peiné et versé leur sang. Aussi, si vous décidez que tel ou tel territoire doit appartenir à tel ou tel peuple, non seulement vous commettrez une injustice, mais encore vous n'éliminerez pas les causes d'un conflit futur. Le « certificat de liberté » que vous attribuerez à tel ou tel territoire ne sera qu'un sophisme, car il signifiera seulement qu'à tel peuple donné, vous attribuez le droit de commander, en ce lieu précis, à des hommes d'autres races, qui sont nés là, qui ont travaillé et souffert et qui ont, à l'égard de leur patrie, les mêmes droits naturels qu'un enfant vis-à-vis de sa mère...

» Dans l'affectation de ce territoire... vous commettrez toujours des injustices contre d'autres hommes qui ont les mêmes droits naturels sur ce territoire. La seule décision vraiment équitable, c'est de proclamer solennellement, comme une décision garantie par toutes les puissances... le principe selon lequel tout pays appartient, moralement et matériellement, et en pleine égalité de droits, à tous ses fils.

» *La fraternisation entre hommes libres et égaux en droits est facile, mais, lorsque les uns se comportent en dominateurs à l'égard des autres, tout cela est impossible.*

» *En conclusion, après la guerre, on devra faire les lois suivantes :*

1° Tout pays appartient à ses habitants naturels et adoptés... Aucun peuple, dans un pays considéré, ne doit avoir des droits ou des devoirs supérieurs ou inférieurs à ceux des autres peuples.

2° Tout homme a le droit imprescriptible d'employer la langue de son choix et de pratiquer la religion qui lui plaît.

3° Le gouvernement de ce pays est responsable des injustices commises devant un Tribunal Européen Permanent, constitué par le consentement de tous les pays européens.

4° Tout pays et toute province ne doivent pas porter le nom d'un peuple, mais un nom géographiquement neutre, librement accepté par tous les autres peuples.

» *Messieurs les diplomates !... l'Europe attend de vous une paix durable, la seule qui soit digne d'une race humaine civilisée. Mais souvenez-vous que, le seul moyen d'acquérir cette paix, c'est de supprimer à jamais la cause essentielle des guerres, survivance barbare de l'Antiquité : la domination de quelques peuples sur d'autres peuples.* » (5).

En 1916, la santé de Zamenhof empira. La guerre, les déceptions, l'absence de nouvelles de sa fille et de son frère Alexandre, brisèrent cet homme qui s'imaginait toujours l'humanité meilleure qu'elle n'était en réalité.

(5) L.L. ZAMENHOF : *Originala Verkaro*, p. 353-357.

« *Les crises d'angine de poitrine... devinrent si fréquentes, écrit Léon Zamenhof, qu'elles lui interdissent non seulement toute activité professionnelle, mais encore tout travail pour l'Espéranto. Ces crises fréquentes l'empêchaient de dormir... et cette inaction forcée le rendait nerveux.* » (6). « *Il fumait beaucoup, écrivait Adam, et les médecins le lui avaient interdit, espérant ainsi fortifier son cœur. En effet, il cessait parfois de fumer... mais cette privation de cigarettes était une torture pour lui... En travaillant, il ne pouvait s'en passer. De nouveau, il se remit à fumer...* »

En octobre 1916, une amélioration se produisit ; les crises s'espacèrent, se firent moins pénibles, et il se sentait mieux. Il pensait à la réalisation de ses idées après la guerre, faisait de grands projets et espérait le retour prochain de sa fille et de son frère.

A Privat, qui vint le voir à la fin de cette même année, il annonça la rédaction d'un grand dictionnaire d'Espéranto.

— Aurez-vous, cher Maître, assez de forces pour une aussi vaste entreprise ?

— Oh oui ! Je suis déjà en correspondance avec M^{me} Hankel, de Dresde, à ce sujet.

Privat avait une véritable vénération pour le Maître. Il n'osa pas l'encourager dans son projet.

— J'essayerai, lui dit-il aimablement, d'obtenir que le prochain Congrès ait lieu à Varsovie. Cela vous évitera les fatigues du voyage.

— Merci. Ce sera peut-être dans une Pologne libérée !

— Tout ce passera fort bien ! répondit avec enthousiasme ce jeune homme de 27 ans. Vivez pour nous,

(6) Adolfo OBERROTMAN kaj Teo JUNG : *La Lastaj tagoj de D-ro L.L. Zamenhof*. Kolonjo - Horrem 1921, p. 14.

cher Maître, au moins mille ans et ménagez votre santé ! Vous arriverez à changer le monde...

— Vous surestimez mes forces... Ce que j'ai fait... Comment dirai-je ?... J'ai forgé, tel un forgeron ou un serrurier, la clé du monde. Prenez-la en mains et ouvrez les portes qui divisent notre vieille humanité souffrante, ouvrez les barrières qui donnent accès au cœur des hommes... C'est ainsi que vous changerez le monde.

En février 1917, une terrible nouvelle arrivait, par Copenhague, chez les Zamenhof : Alexandre, médecin militaire, était mort en Russie le 27 juillet 1916. Ce deuil frappait Louis, qui avait une affection toute spéciale pour son plus jeune frère ; le chagrin précipita Louis dans le dernier stade de sa maladie, celui dont il ne devait pas se relever. « *Le cœur épuisé par les crises, écrit Léon, commença à donner des signes de faiblesse.* » Les cigarettes et le travail furent interdits. Le Docteur Kunig défendait même au malade de penser trop intensément. Zamenhof dut rester au lit, car il souffrait beaucoup, nous dit son fils. « *Jamais il ne se plaignait, car il ne voulait pas faire souffrir son entourage.* » (7). « *Malgré cette douleur physique et morale, avoue son frère Léon, je ne l'ai jamais entendu se plaindre. Une fois seulement, il exprima le désir que, si la mort était inévitable, elle vînt sans souffrances. Il supposait sans doute que la souffrance l'attendait.* » (8).

Aux mauvais jours, il se lamentait sur le sort de Sophie. J'ai rêvé à elle, disait-il souvent. Il aurait tant voulu la revoir. Il regardait si elle n'arrivait pas. Il écoutait — peut-être frapperait-elle à la porte ? Pendant des heures, il parlait d'elle avec sa femme, et cela lui faisait du mal. Peut-être arrivera-t-elle à se faufiler

(7) *Gazeto kongresa La Jubilea*, Varsovie, 1937.

(8) Adolfo OBERROTMAN et Teo JUNG : *La Lastaj tagoj de D-ro L.L. Zamenhof*, p. 18.

jusqu'à nous ? Elle est si intrépide. Peut-être quelque part, comme Alexandre, peut-être... peut-être... C'étaient des conversations bien touchantes. Et, lorsque la révolution russe éclata, les Zamenhof ne purent se défendre des plus noirs pressentiments sur le sort de leur fille.

Révolution. Chute de la tyrannie. Grands événements heureux. Cependant, les Zamenhof ne pouvaient participer à cette allégresse, à cause des misères de l'occupation et de leurs propres malheurs, la maladie de Louis, de plus en plus difficile et douloureuse.

Le 1^{er} avril, son état s'améliora brusquement. Le Commandant Neubarth raconta ensuite qu'en parlant avec le Maître, ce même jour, il l'avait trouvé reposé et de bonne humeur ; sa voix était claire et n'avait plus ce son rauque des derniers mois. Mais, le 12, on ne lui permit pas de s'approcher du lit du malade. Léon écrit à ce sujet : « *Ces journées étaient un véritable tourment pour Louis. Le lit, qu'il ne quittait que rarement vers la fin... devint, pour lui, la cause de nouvelles douleurs. L'état de son cœur ne lui permettait pas de rester couché. La vue seule du lit l'effrayait... Mais, bientôt, la position assise devint tout aussi douloureuse... Le sommeil et toute forme de repos lui étaient absolument impossibles.* » (9).

Le 14, une nouvelle amélioration se produisit. Le malade était de bonne humeur et racontait même des anecdotes.

— La maladie, la maladie, elle est passée. Je sens que, cette nuit, je vais bien dormir dans mon lit. Ah ! Si Sophie revenait, tout s'arrangerait...

Vers les cinq heures de l'après-midi, comme à l'ordinaire, le Docteur Kunig vint voir le malade et déclara avec joie que le cœur battait plus fort.

(9) *La Lastaj tagoj de D-ro L.L. Zamenhof*, p. 16.

— C'est nécessaire, il faut que je voie Sophie.

— Ils bavardèrent une demi-heure. Enfin, le Docteur Kunig, devinant un peu de fatigue chez son ami, s'en alla. Louis se plaignit de son lit et demanda au docteur la permission de se reposer sur le canapé.

Lorsque Klara Zamenhof, qui était dans une pièce voisine, entra pour voir son mari, il était mort.

*
**

Le 16 avril, vers 2 heures, la foule était rassemblée devant le 41 de la rue Krolevska et, à 3 heures précises, le convoi funèbre s'ébranlait, s'augmentant, à mesure qu'il avançait, de personnes qui avaient connu la grande œuvre du Maître et qui le pleuraient.

Devant le cercueil, le chœur entonna des hymnes religieux, puis un rabbin de la synagogue, le Docteur Samuel Poznanski, prononça l'éloge du défunt, en soulignant le zèle qu'il mettait, en qualité de médecin, à soigner les pauvres et tout l'honneur qu'il méritait, aux yeux du monde, pour une si louable action.

Puis, le vieil ami du Maître, Belmont, prit la parole ; son discours fut plusieurs fois interrompu par les pleurs de tous les amis de Louis, réunis une dernière fois autour de lui.

— Un homme illustre vient de franchir la porte mystérieuse qui sépare la vie de la mort et, avec le même silence qui a caractérisé sa vie, il est passé dans l'éternité. Celui qui est mort était un homme modèle, un père affectueux, un frère exemplaire, un ami fidèle, un médecin vaillant et dévoué, un citoyen d'une grande noblesse et un homme étonnamment doux ; nous inclinant devant les lois d'une inexorable nature, nous ne rendons aujourd'hui à la Terre que ses restes mortels. Mais, Louis Zamenhof, esprit génial, créateur d'une

œuvre qui embrasse avec amour tous les peuples de la terre, prophète qui les a conduits sur la voie de la fraternité... il n'est pas mort, car il est immortel ! Les frontières, fermées par cette terrible guerre, n'ont pas permis à la foule de ses adorateurs et de ses disciples d'accourir de partout et d'incliner respectueusement les étendards verts de l'Espéranto sur le cercueil du Maître qui leur était cher... Cet homme... sur le chemin de la gloire a parcouru les grandes villes d'Europe et d'Amérique et a été entouré du respect des monarques, des représentants des plus brillantes cultures et des foules enthousiastes...

Il est étrange, le sort de cet homme, gloire admirable, mais plus admirable encore est son œuvre. Il était — soit dit sans exagération — l'homme le plus aimé parmi les peuples de l'époque actuelle. Sa gloire sera aussi extraordinaire. Dans toutes les capitales du monde, des monuments se dresseront pour perpétuer son souvenir ! Et cette prédiction ne doit étonner personne, puisque Zamenhof est le seul homme qui, de son vivant, ait vu s'élever un monument en son honneur. Louis Zamenhof a un superbe monument à Frantzensbad.

...Bourlet appelait Zamenhof le Copernic de la philologie. Qu'il me soit permis de le comparer à Christophe Colomb, car, de même que celui-ci a donné un monde nouveau à l'ancien monde, Zamenhof nous a découvert un nouveau monde sur le plan de l'esprit : l'Espéranto. Le moment viendra où la Pologne comprendra toute la gloire que cet illustre enfant a procurée à sa patrie :

Dans nos cœurs, hommes illustres,
S'élèvent tes monuments...
La gloire de ton nom béni,
Tous les siècles la répéteront (10).

(10) Adolfo OBERROTMAN : *La Lastaj tagoj de D-ro L.L. Zamenhof*, p. 36.

L'émotion étouffait parfois la voix de l'orateur.

Après Belmont, ce fut le tour de Grabowski, l'ami le plus intime du Maître.

— Le cœur serré, je me souviens — sa voix se mit à trembler — comment, il y a trente ans, je saluais pour la première fois Zamenhof en langue internationale ; ce fut alors la première conversation en Espéranto. Je ne prévoyais pas alors que je me trouverais près de son cercueil pour lui dire : « *Adieu !... ami très cher... Que la terre te soit légère !...* »

Après lui, ce fut le Commandant Neubarth, seul représentant des espérantistes étrangers :

— Les espérantistes allemands, au nom desquels je prends la parole, imiteront les vertus du Maître et œuvreront jusqu'au bout pour l'Espéranto !

Et, tandis que le chantre faisait entendre sa psalmodie funèbre, on descendait le cercueil dans la tombe. La journée était grise, froide, pluvieuse. Tout à l'entour, la foule était là, attristée et, parmi elle, il y avait beaucoup de pauvres du quartier nord, bénéficiaires de la bonté du Maître des hommes de bonne volonté.

TABLE DES MATIERES

- 5. Préface
- 7. Dans la rue Zielona
- 21. Un nouveau latin
- 45. Où est la voie?
- 51. Autodafé
- 67. Le Docteur Espéranto
- 79. Des moments difficiles
- 101. La Victoire
- 115. La Gloire
- 149. La Fin
- Quelques adresses.*

Quelques adresses:

UNIVERSALA ESPERANTO-ASOCIO (UEA)
Nieuwe Binnenweg 176, NL-3015 BJ Rotterdam

www.uea.org

FRANCE-ESPERANTO, 4 bis rue de la Cerisaie,
FR-75004 Paris (affiliée à l'Universala Esperanto-Asocio)

www.esperanto-france.org

SAT-AMIKARO, Association francophone affiliée à
"Sennacieca Asocio Tutmonda" (SAT), 134 avenue
Vincent Auriol, FR-75013 Paris www.esperanto-sat.info

BELGA ESPERANTO-FEDERACIO (BEF),
Square Marie-Louise 76, BE-1040 Bruxelles

SOCIETE QUEBECOISE D' ESPERANTO

6358-A, rue de Bordeaux, Montréal, Québec, H2G 2R8
Canada.

MUSEE NATIONAL D' ESPERANTO, 19 rue Victor Hugo
FR-70100 Gray

MAISON CULTURELLE ESPERANTISTE

Château de Grésillon, FR-49150 Baugé

<http://grezijono.kastelo.free.fr>

KVINPETALO, Route de Civaux, FR-86410 Bouresse
kvinpetalo @club-internet.fr

CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ETUDE SUR LA
LANGUE INTERNATIONALE (CDELI),

Rue du Progrès 33, CH-2300 La Chaux-de-Fonds

KULTURA CENTRO ESPERANTISTA (KCE)

Pf 779, Postiers 27, CH-2301 La Chaux-de-Fonds

Le Cercle amical espérantiste

FR-47470 Beauville

édite:

*** Une série de brochures d' étude:**

Les seize règles de l' Espéranto (LAVAL)

Abrégé pratique Grammaire & Espéranto (LENTAIGNE)

Kiel diri?... (LENTAIGNE), praktika Esperanto-frazeologio*

Tiel diru! (LENTAIGNE), 5000 expressions fr./esp.

Laŭ la fluo de l' interparolo (BOURGOIS), petit guide de conversation français/espéranto

Esprimaro Franca-Esperanta (BOURGOIS)

Proverbaro Franca-Esperanta (BOURGOIS)

Ne tiel, sed tiel ĉi! (FAULHABER), konsilaro pri stilo*

Faux-amis, faux parents, "étrangers" (LAVAL)

Kvardek paŝetoj al plena posedo (LENTAIGNE) + CD

Prenu plu! (GBEGLO Koffi), Esperanto-gramatiko kun ekzercoj*

Lingvaj anguloj (BARONNET)*

Neĝulino kaj aliaj fabeloj (GRIMM), legolibro*

Tradiciaj rakontoj* + CD

** ouvrage tout en espéranto*

*** des dizaines de textes (originaux ou traduits)
en espéranto (liste sur demande)**

*** une revue bimestrielle de libre-expression en espéranto,
avec des abonnés dans plusieurs dizaines de pays: Laŭtel
(spécimen sur demande)**

Gérant & imprimeur: Baudé, FR-47470 Beauville